

Contributors

Freind, John, 1675-1728

Devaux, François-Antoine, 1712-1796

Publication/Creation

Paris : J. Clouzier, 1738.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/quf8cjyf>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.





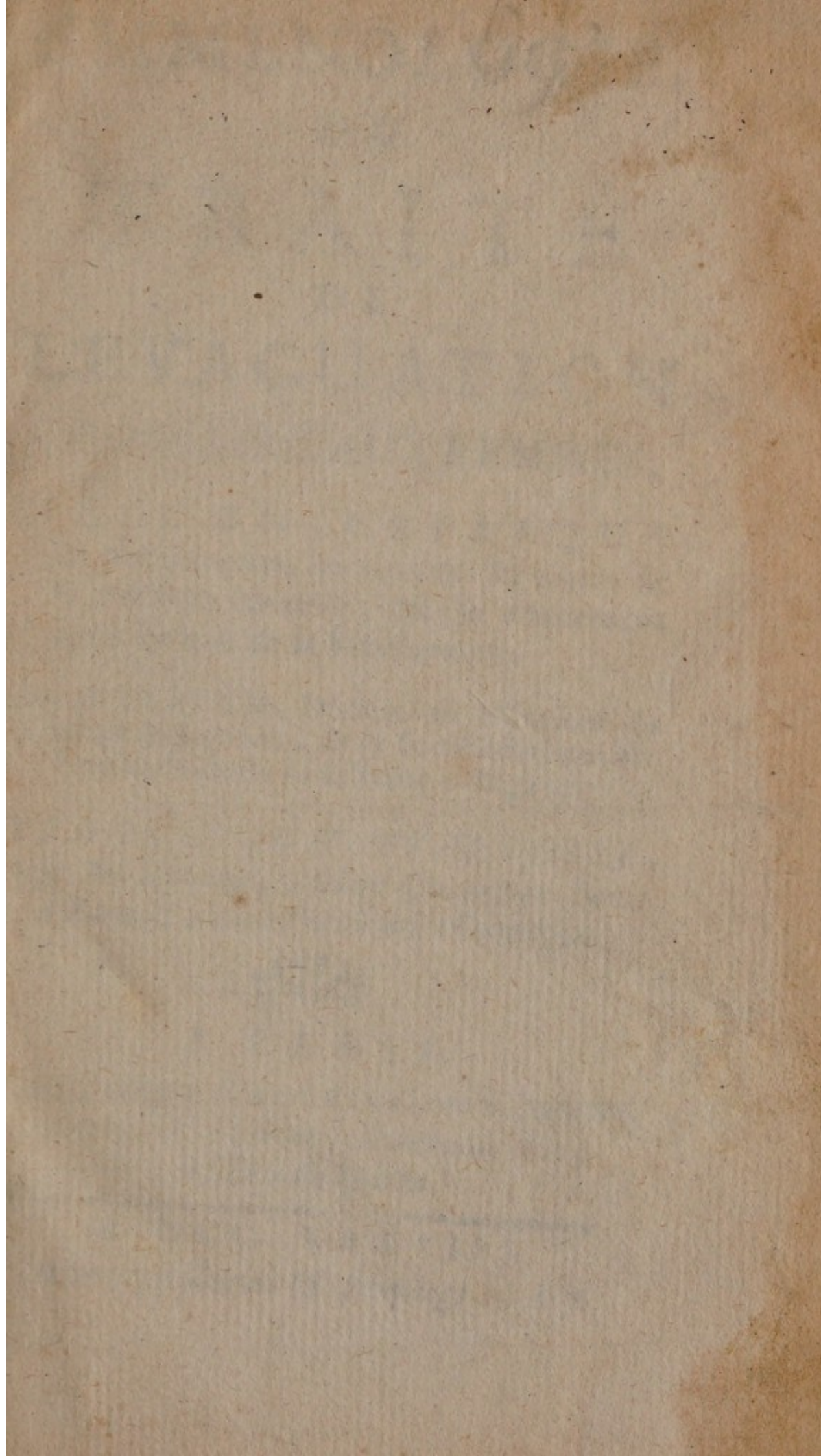


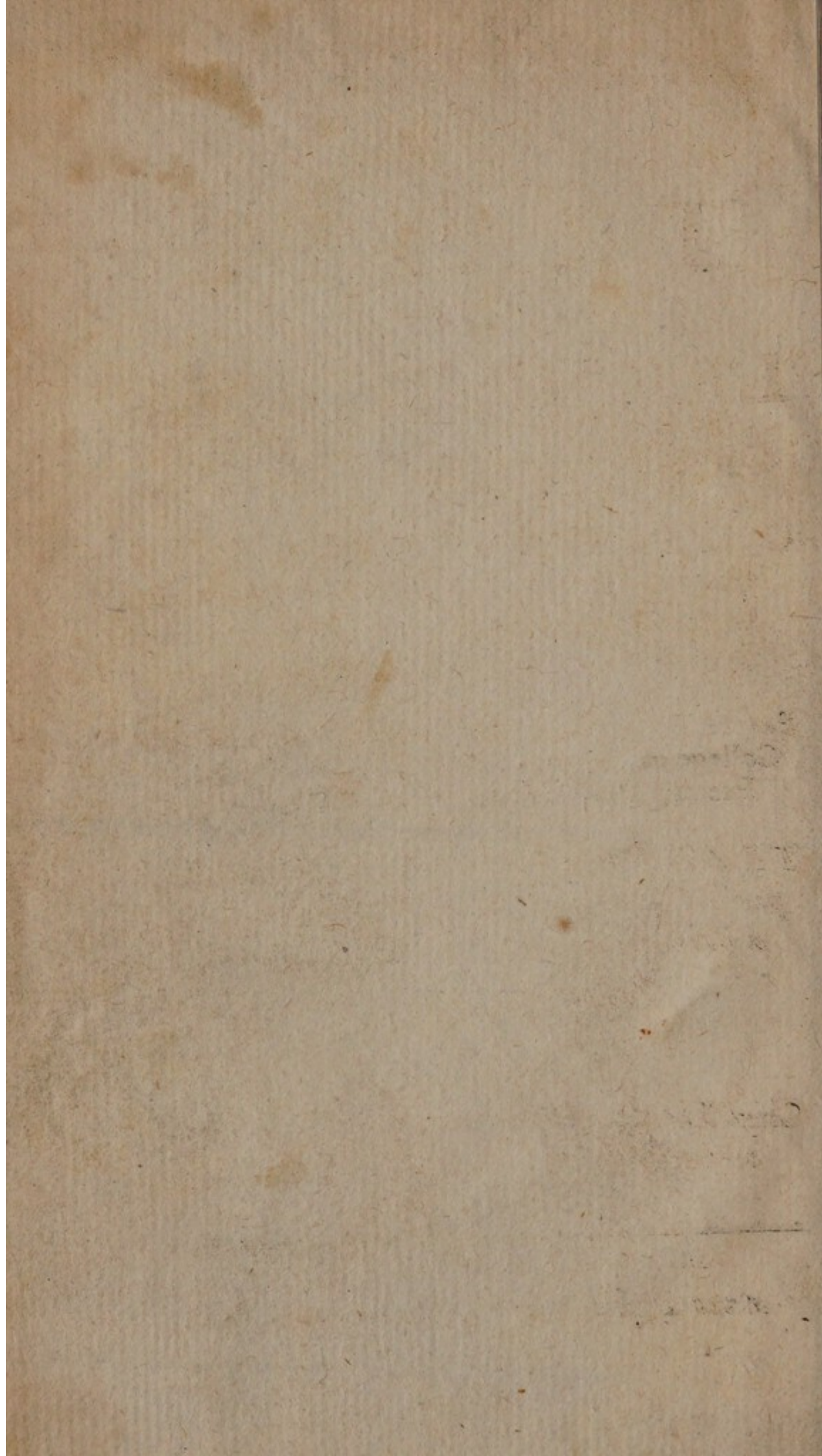
23,509/A

9

J. x. m

18





42555
EMMENOLOGIE,

O U

TRAITÉ

D E

L'EVACUATION

ORDINAIRE AUX FEMMES,

O Û L'ON EXPLIQUE
les phénomènes, les retours, les vices, &
la méthode curative, qui la concernent
selon les loix de la Méchanique.

Par M. FREIND, Docteur en Médecine du
College de Londres, de la Société Royale, &
Premier Médecin de la Reine d'Angleterre.

TRADUCTION FRANÇOISE,
par M. Devaux, Maître Chirurgien Juré
à Paris, & ancien Prevôt de sa Compagnie.



A P A R I S,

Chez JACQUES CLOUZIER, rue S. Jacques,
au coin de la rue de la Parcheminerie,
à l'Ecu de France.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE

DE L'AUTEUR.



Ertes la condition des femmes paroît bien malheureuse , en ce qu'étant destinées de la nature pour être les conservatrices du genre humain , elles sont pour cela même sujettes à un grand nombre de maladies qui leur sont particulieres.

Quelque état de vie qu'elles embrassent , il y en a peu qui soient exemptes de ces maux , & qui jouissent d'une santé très-parfaite : car si elles s'engagent dans le mariage , les plaisirs même de cet état leur fournissent toujours une lon-

gue & ennuïeuse carrière d'incommoditez à parcourir, quand même leur grossesse ne feroit traversée par aucun fâcheux accident. Si elles se livrent au célibat, qui semble être un état plus tranquille, quelque précaution qu'elles prennent, elles ne sçauroient presque éviter les atteintes de quelqu'une des maladies que l'absence de la grossesse leur cause, parce que le sang surnumeraire qui n'est pas employé à nourrir le fœtus, venant à s'accumuler dans leurs vaisseaux, s'il s'y amasse dans une quantité excessive, ou qu'il s'en échappe avec profusion, cause de grands troubles dans l'économie d'un corps naturellement aussi foible & aussi délicat que celui des femmes.

Or leur corps est construit de telle sorte que ce sang superflu peut se vider en de certains temps selon l'ordre naturel; mais il ar-

rive aussi sans cesse une infinité d'obstacles à son issue, qui empêchent la nature de produire un effet si salutaire; de manière que pour prévenir les incommoditez que cette évacuation troublée ou interrompue, cause à la plupart des femmes, elles sont souvent obligées d'appeller l'Art de la Médecine à leur secours, qui comme un fidele Ministre, leve les empêchemens qui s'opposent aux actions naturelles.

Mais cet Art ne secondera que foiblement les efforts de la nature, & il pourra même lui être préjudiciable, à moins que celui qui l'employe, ne soit lui-même bien instruit de la façon d'agir de cette première ouvrière; au lieu que s'il est bien informé du but où elle tend, en suivant exactement ses mouvemens, & qu'il ne s'écarte en rien de la route qu'il doit suivre, il parviendra heureusement

à la fin qu'il se propose.

La plûpart des grands genies qui ont paru dans tous les siecles , se sont appliquez à la recherche aussi utile qu'agréable des causes dont nous entreprenons présentement de donner l'éclaircissement ; mais comme il n'y a point de question qui ait été plus agitée dans les Livres des Médecins , il n'y en a point eu aussi dont la solution ait donné aux Lecteurs moins de satisfaction ; & je ne trouve pas d'autre cause de ce que tant de gens assez versez dans ces fortes de matieres , & douez d'ailleurs d'une profonde érudition, ont si peu réussi dans cette recherche , si ce n'est qu'ils se sont attachez à raisonner sur les principes les plus abstraits & les plus cachez , tandis qu'ils n'ont tenu compte de suivre les plus simples , & qui leur fautoient aux yeux , pour ainsi dire ; de sorte que leur grand esprit les entraî-

nant à s'embarasser des choses les plus obscures , il ne faut pas s'étonner qu'ils aient plutôt été les interprètes de leurs propres chimeres que les vrais scrutateurs des effets de leur nature.

On conviendra de ce que je dis, pour peu que l'on veuille parcourir les Livres de tant d'Auteurs qui ont jusqu'à présent écrit des menstruës , même jusqu'à l'ennui , & qui ont presque tous prétendu expliquer leur nature par des raisonnemens selon eux d'un grand poids , mais qui ne peuvent pourtant en rendre les véritables raisons : telles sont les fictions de ceux qui attribuent le flux menstruel au cours de la Lune , à l'archée , ou à la fermentation.

Mais si nous suivons régulièrement les démarches de la nature , elle se présente à nous d'elle-même ; & l'on ne connoît jamais mieux la machine du corps hu-

main, qu'en consultant les loix que la Méchanique a prescrites à ses mouvemens, parce que c'est sur les principes de cet Art qu'il faut établir les fondemens de la véritable Physique ; & tout ce que l'on en déduit, doit non-seulement exciter l'application des Lecteurs, mais aussi les convaincre par son évidence.

C'est une chose déplorable que la Théorie Médecinale que l'on peut établir sur beaucoup d'articles, avec autant de certitude que la Géométrie la plus palpable, paroisse de la maniere dont on la traite dans les Ecoles, non-seulement toute conjecturale, mais même impertinente, surtout par rapport aux hypotheses que l'on invente pour expliquer les causes des maladies, qui sont si peu conformes aux loix de la raison, qu'elles passent en quelque façon pour tolérables, quand elles ne repugnent

pas absolument au bon sens.

Bien des choses ont contribué à gâter la pure source de la Médecine ; mais rien ne l'a plus souillée que l'abus insensé de la Chymie qui s'y est introduit depuis long-temps ; je dis l'abus , car la véritable Chymie étant renfermée dans ses bornes , est très-utile au genre humain ; rien n'étant plus prompt & plus efficace pour chasser toutes sortes de maladies.

C'est par le moyen de la Chymie que l'on enrichit tous les jours la Médecine , de remèdes composés avec élégance & restraints dans un petit volume : mais lorsque l'on pousse plus loin cet Art séducteur , & que l'on prétend accommoder ses principes à la Théorie Médicinale, il induit en erreur les meilleurs esprits , & les surprend par la vaine lueur d'une science imaginaire.

A quoi peuvent servir effectivement ces sortes de principes ,

tant pour expliquer les causes des maladies que pour calmer leurs accidens: ces principes étant si peu de chose d'eux-mêmes, que s'ils peuvent faire quelque legere impression sur l'esprit de certains Philosophes, on ne peut pourtant pas dire qu'ils existent dans la nature? Au moins les plus zélez partisans de cette prétendue science, ne conviennent pas encore entr'eux de ce qu'ils font.

Cependant de quelque maniere que ces faux principes aient été imaginez, on ne laisse pas actuellement de s'en servir pour tâcher de pénétrer les causes des maladies, mais c'est malheureusement avec si peu de succès que la Chymie n'a pas été jusqu'ici plus avantageuse à la pratique qu'elle a été préjudiciable à la Théorie; & selon même que la Philosophie des Chymistes a été traitée jusqu'à présent, elle n'a servi qu'à obscurcir

un Art qui n'est pas par lui-même d'une obscurité insurmontable.

Cette science pourroit néanmoins être , comme j'ai déjà dit, fort utile à la Médecine , parce qu'il est certain que si elle étoit réduite sous les loix de la Méchanique , ce qui n'est pas à desespérer , rien ne seroit plus propre à illustrer la Théorie Médécinale.

Mais le célèbre Belliny , homme d'un esprit admirable & d'une prudence peu commune , a efficacement remédié au défaut de la science de connoître les maladies si dépravée & presque éteinte , en introduisant dans la Médecine une maniere de raisonner plus sensée , tirée des sources de la Méchanique & de l'Anatomie. Cette nouvelle méthode a répandu tant de lumière sur la Théorie Médécinale , qu'elle a déjà engagé de beaux esprits à la suivre dans leurs étu-

des ; & s'il est permis d'en juger d'avance , elle fera encore de plus grands progrès chez nos descendants.

Aussi est-ce de ces seules sources abondantes , qu'il faut tirer les vraies causes des maladies & leurs indications curatives les plus légitimes , parce que les principes de ces Arts sont connus , non-seulement très-certains & très-conformes à la nature , mais aussi très-faciles à comprendre.

Il seroit donc à souhaiter que nos Médecins les plus accredités , & dont les étrangers mêmes font une très-grande estime , prissent le même parti , & que la réputation que l'Angleterre s'est acquise avec beaucoup de raison dans la pratique pour le traitement des maladies , lui fut aussi légitimement due pour la Théorie : car nous avons besoin d'une Théorie qui soit précisément dérivée de la pratique , &

qui lui soit entierement conforme :
Or cette Théorie étant encore
presque nuë , & simplement décri-
te à la maniere des Philosophes ,
n'est peut-être pas encore pour cet-
te raison assez estimée , pendant
que ceux qui ne conçoivent pas
assez la raison pour laquelle les éle-
mens de la Méchanique doivent
être appliquez à la Pratique Médé-
cinale , croient qu'il est du tout
impossible de faire cette applica-
tion.

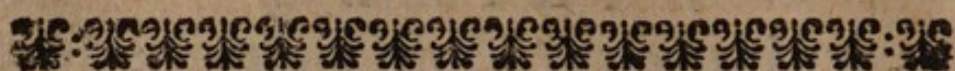
Que si l'on peut très-bien tirer
des élemens de la Méchanique ,
les principes de la Théorie Médé-
cinale , il ne sera pas difficile d'en
tirer entr'autres la cause des mala-
dies des femmes , ou du moins d'en
éclaircir la meilleure partie ; & en
vérité rien ne demande plus juste-
ment notre application la plus sé-
rieuse , que de faire enforte de
découvrir un remede très-sûr pour
la guérison de ces sortes de mala-

dies, qui causant aux femmes d'excessives douleurs, & les jettant dans des langueurs continuelles, doivent nous engager par tout ce que nous devons avoir d'humanité pour ce sexe, & de zele pour le progrès de la Médecine, à ne rien oublier pour soulager ces malades, qui méritent que nous ayons pour elles une considération très-particuliere.

Au reste comme Hippocrate nous apprend que la plûpart des maladies des femmes, procedent de quelque vice de leurs menstruës, il me semble que je n'aurai pas mal employé mon temps, si je fais enforte de mieux expliquer la nature du flux menstruel des femmes, qu'elle ne l'a été dans tous les Livres des Médecins qui ont jusqu'à présent écrit sur une matiere si importante; & je prétens traiter ce sujet de maniere que le Lecteur ne trouvera rien de réservé dans

ce petit ouvrage , ni rien qui soit éloigné de la plus commune intelligence , ayant apporté toute mon attention à y mettre la vérité dans tout son jour ; vérité que je chéris d'autant plus en toute occasion , qu'elle me paroît plus sensible & plus évidente suivant l'idée que je me propose , d'en donner dans la suite de ce Traité.





A V I S

DU TRADUCTEUR.

IL n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans le traitement des maladies, qui ne sçache, & par raison & par l'autorité d'Hippocrate & des plus célèbres Médecins, & par sa propre expérience, que si l'évacuation particuliere au sexe féminin, maintient les femmes dans une santé parfaite quand elle se fait chez elles régulièrement selon l'ordre naturel; le retardement, la diminution, ou la suppression totale de cette évacuation, sont aussi les causes les plus fréquentes de la plûpart des maladies qui leur arrivent durant le cours de leur vie.

Et comme les accidens qui accompagnent ces indispositions sont
souvent

souvent très-pressantes , les malades sont souvent obligées de se livrer aveuglement , en quelque endroit qu'elles se trouvent entre les mains de ceux dont elles croient avoir lieu d'attendre quelque soulagement.

Mais quand ces accidens leur arrivent dans les lieux éloignez des grandes Villes , elles ne peuvent guères manquer de s'adresser à des gens qui n'ayant pas la moindre notion de la Théorie & de la pratique de Medecine , peuvent commettre de grandes fautes , & augmenter leurs maux au lieu de les soulager.

Les choses étant ainsi de notoriété publique , j'ai cru traduisant l'Emmenologie de Mr Freind, très-celebre Medecin de la Reine d'Angleterre , donner le moyen à ces gens denuez d'instruction d'en tirer quelques lumieres , tant pour la connoissance des maladies , que

é

pour la duë administration des reme-
medes , en attendant que les mala-
des soient transferées aux Villes
voisines , ou puissent faire appeller
des Medecins à leur secours , qui
soient en état de leur donner des
conseils plus salutaires & plus effi-
caces.





TABLE

DES CHAPITRES & des Principaux Articles contenus dans ce Traité.

- CHAP. I. **D**E la nature du flux
menstruel , page 1.
- CHAP. II. Des differens sentimens sur
les causes des menstres , 6.
- CHAP. III. De la cause de la pléthore ,
Et pourquoi elle arrive aux femmes ,
20.
- CHAP. IV. De la structure de la ma-
trice Et du conduit du vagina , 34.
- CHAP. V. De la maniere dont la plé-
thore excite le flux menstruel , 37
- CHAP. VI. Refutations des raisons qui
sont alleguées contre la pléthore , 52.
- CHAP. VII. Des retours periodiques du
flux menstruel , 64.
- CHAP. VIII. Où l'on explique les phé-
nomenes des menstres , 84.

T A B L E

CHAP. IX. Des choses qui excitent ou suppriment les menstruës plutôt ou plutôt tard.	104.
CHAP. X. Des accidens qui surviennent à la suppression des menstruës,	118.
Des accidens causez par la pléthore,	121.
Comment arrive la lenteur & la viscosité du sang,	126.
Les causes de la foiblesse du pouls,	129.
Les causes de l'inflammation de la matrice,	132.
La cause de la douleur des jointures & des frissons irreguliers,	135.
La cause des varices,	136.
Ce qui cause l'enflure en différentes parties,	137.
D'où vient l'hydropisie,	140.
Ce qui cause la constipation & la douleur en la region de l'estomac,	142.
D'où vient la pesanteur du corps,	144.
Les causes du défaut de transpiration & de la difficulté de respirer,	146.
Les causes de la vomique & de la phthisie,	149.
Les causes de la palpitation du cœur,	151.
De la douleur de tête.	154.

DES CHAPITRES.

<i>La pesanteur des yeux & les vertiges</i>	157.
<i>D'où vient l'apoplexie,</i>	159.
<i>La cause de la folie,</i>	161.
<i>La cause des fleurs blanches,</i>	163.
<i>D'où vient que la pléthore cause la convulsion,</i>	164.
<i>D'où vient le sentiment d'un globe qui monte jusqu'au gosier,</i>	166.
<i>Les causes de la difficulté & suppression d'urine,</i>	ibid.
<i>La cause de l'hémorragie par des lieux inusitez,</i>	168.
CHAP. XI. De la méthode de guerir	
<i>la suppression des menstrues,</i>	172.
<i>Les indications curatives,</i>	174.
<i>Comment il faut remédier à la suppression qui vient du vice des vaisseaux,</i>	177.
<i>Sentiment de ceux qui font passer les purgatifs & les emménagogues avant la saignée,</i>	185.
<i>De l'utilité des purgatifs,</i>	195.
<i>De l'effet des vomitifs,</i>	198.
<i>Première Histoire du 26. Octobre 1700.</i>	200.
<i>Seconde Histoire du 31. Octobre 1700.</i>	207.
<i>Troisième Histoire,</i>	212.

TABLE

Quatrieme Histoire du 2. Decembre ;
215.

Cinquieme Histoire du 28. Février 1702
219.

Sixieme Histoire du 20. Octobre 1702.
227.

CHAP. XII. Des accidens que produit
le flux immodéré des menstrues. 231.

CHAP. XIII. De la méthode curative
du flux menstruel immodéré, 244.

Ce qu'il faut faire pour rétablir le vice
des vaisseaux, 246.

Comment il faut corriger le vice du sang
248.

Premiere Histoire du premier Février
1702. 253.

Seconde Histoire du 10 Septembre 1701.
259.

Troisième Histoire du 21. May 1703. 262

CHAP. XIV. Des vertus & de l'operation
des remedes, 266.

Quelle est la vertu des Emménagogue,
280.

Des remedes qui avancent la separation
des esprits, 283.

Les effets sensibles des Emménagogue,
285.

Experiences qui prouvent la vertu atté-
nuante des Emménagogues, 289.

DES CHAPITRES.

Experiences faites sur la serosité du sang

292.

*Experiences faites des Emménagogues
avec le syrop violat, prouvent qu'ils sont
propres à dissoudre les coherences du
sang,*

298.

*La vertu atténuante des Emménagogues,
connue par les injections faites dans les
corps des animaux vivans,*

303.

*Les effets du mercure & de l'acier sur le
sang,*

310.

La vertu des astringens,

314.

*Les moyens de bien connoître la vertu de
ces remedes,*

316.

*Preuves tirées des effets sensibles des
astringens,*

Ibid.

*Preuves tirées du mélange des astrin-
gens avec le sang & sa serosité,*

318.

*Preuves tirées du mélange des astringens
avec le syrop violat,*

323.

Preuves tirées des injections,

325.

*Preuves tirées des actions reciproques des
emménagogues & des astringens,*

330.

Conclusion,

334.

Fin de la Table des Chapitres.

A P P R O B A T I O N.

J' Ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le manuscrit intitulé : *Emménologie, ou Traité de l'Evacuation ordinaire des Femmes, &c. par M. Freind, Docteur en Médecine du College de Londres, &c. Traduction Françoisse* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 22. Janvier 1729.

A N D R Y.



EMMENOLOGIE



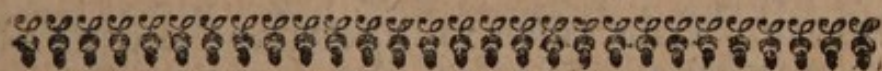
EMMENOLOGIE

OU TRAITÉ

DU

FLUX MENSTRUEL

DES FEMMES.



CHAPITRE PREMIER.

De la nature du Flux Menstruel.



A purgation menstruelle des femmes ou l'écoulement du sang qui sort tous les mois de leur matrice, commence d'ordinaire à se manifester au second septenaire, c'est-à-dire à

A

quatorze ans ; & le termine vers le septième , ſçavoir , vers la quarante-huitième ou cinquantième année ; je dis pour l'ordinaire , parce qu'il y a des femmes , à qui cet écoulement commence plûtard , & d'autres , mais en plus petit nombre , auxquelles il commence plutôt , & même dès leur dixième année : Il y en a auffi quelques-unes à qui ce flux continuë bien au-delà de leur quarante - neuvième & cinquantième année ; & il y en a enfin quelques-unes , mais très-rates , qui en ſont tout-à-fait exemptes.

La quantité de cette évacuation eſt fort différente ſelon la conſtitution de la perſonne , ſon âge , ſa maniere de vivre , & le reſte : Cependant la quantité du ſang qui ſort aux adultes qui ſont d'une vigoureuſe ſanté , va d'ordinaire juſqu'à 20. onces , qui ſont à peu près deux hemines, meſure qu'Hippocrate a jugé à propos de lui aſſigner au I. Livre des maladies des femmes.

La qualité du ſang qui ſort n'eſt pas moins diverſe ; car quelquefois le ſang des menſtruës approche plus de la limphe que du ſang même : mais

Dans les personnes bien saines , il est d'un rouge brillant , & (selon que l'observe Hippocrate au livre déjà cité) il est semblable à celui que fournit une victime nouvellement égorgée. Ce sang n'est pourtant jamais si mauvais qu'on puisse le regarder comme un venin , & ses mauvaises qualitez dépendent moins de son propre vice que des impuretez qui s'y mêlent , ou des mauvaises impressions qu'il reçoit d'ailleurs ; & ceux qui pensent autrement , peuvent en aller chercher les raisons chez beaucoup d'Auteurs qui les ont amplement déduites.

Les retours de cette évacuation n'ont pas plus de stabilité ; car il y a des femmes à qui cette évacuation revient le vingt-septième jour ; à d'autres le vingtième , & à quelques-unes deux fois dans un mois , comme il arrive aux plus lubriques , si l'on en croit Duret sur Houllier , & cela sans que leur santé s'y trouve intéressée. Il y en a enfin qui n'en ont pas seulement une fois , mais qui l'ont fréquemment & plusieurs fois dans chaque mois. Il en est de même de la durée de ce flux , car il y a des femmes , chez qui cette

évacuation se termine en trois jours, chez d'autres en quatre jours, & quelques unes auxquelles elles durent six jours; mais chez la plupart elles se terminent en trois jours, si l'on en croit Hippocrate au I. Livre des maladies des femmes.

Nous aurons lieu dans la suite d'examiner tous ces phénomènes : Venons à présent aux signes qui ont coutume d'arriver vers le temps de cet écoulement. Quand les menstrues se disposent à paroître aux filles qui ne s'en sont point encore apperçues, voici les principaux symptômes qui les précèdent; c'est à sçavoir, une douleur ardente aux regions des reins & des hanches, qui va quelquefois jusqu'à l'inflammation, la céphalalgie, le dégoût, la lassitude; & durant le cours de l'évacuation, les malades souffrent des nausées, des langueurs & des foiblesses.

Aux filles qui sont d'un temperament bilieux, leurs menstrues paroissent un peu plutôt, & elles ont aussi leurs retours plus prompts; au lieu qu'elles sont plus tardives aux filles qui sont d'une complexion phlegmatique

& peu sanguine. Dans les Regions qui sont un peu plus chaudes, les menstruës précèdent d'un an ou deux le second septenaire, c'est-à-dire, qu'elles paroissent à douze ou treize ans; & dans les pais froids elles sont plus tardives: Les femmes grosses & la plupart des nourrices ne les ont point, & il est assez rare qu'elles paroissent aux femmes grosses après le troisième mois: enfin les femmes qui se relevent de longues maladies, sont longtemps sans les avoir.

Elles durent souvent six jours & plus aux femmes qui mangent beaucoup & qui se livrent à toutes sortes de plaisirs, & cette évacuation dure moins à celles qui sont chargées d'embonpoint, aussi bien qu'aux personnes qui mangent peu, ou qui font beaucoup d'exercice; la quantité de l'évacuation augmente depuis l'âge de puberté jusqu'à la fleur de la jeunesse; elle reste dans le même état pendant tout le cours d'un âge florissant, au declin de l'âge elle diminue peu à peu, & le sang qui sort est plus subtil aux jeunes filles, & plus grossier aux femmes d'un âge avancé.

Nous rendrons la raison de cette diversité, quand nous traiterons des causes des retours de cette évacuation.

CHAPITRE II.

Des differens sentimens sur les causes des Menstruës.

LEs Medecins tant anciens que modernes ont parlé selon leurs réflexions, & dans leurs écrits des causes du flux menstruel conformément à celles qui produisent en des temps réglés le flux & le reflux de la mer, & l'on ne finiroit pas si l'on s'engageoit à rapporter en particulier les opinions qu'ont eu là dessus chacun de ces Auteurs; il doit nous suffire, d'alléguer ici sommairement les principales raisons qui ont servi d'appui à leurs divers sentimens, afin que si leurs opinions ne sont pas jugé de bon aloi, nous tâchions de découvrir quelque chose de meilleur.

Dans la recherche des causes du flux menstruel, les uns en assignent la cause

finale, d'autres la cause efficiente, & quelques uns, comme Galien, assignent l'un & l'autre.

La cause finale du flux menstruel est selon ces Auteurs, 1^o. De rendre les femmes propres à la conception. 2^o. de donner au fœtus la nourriture qui lui convient. Ceux qui comme Charleton & Sylvius sont de la première opinion, prétendent que le flux menstruel est nécessaire pour rendre le sang purgé de ses récremens, plus propre à exciter les femmes au congrès, & à mieux recevoir la semence du mâle.

Il est facile de répondre à cela, que dans les personnes saines, le sang qui est rejeté par les menstrues loin d'être impur ou vicié, est au contraire très-bon & très-animé, parce qu'il n'est pas séparé par des glandes, mais qu'il sort immédiatement des artères capillaires, & qu'il conserve par conséquent la nature d'un sang artériel très-pur; or si cette évacuation menstruelle étoit si fort nécessaire pour exciter & procurer la conception, il est sûr qu'aucune femme ne concevrait tant qu'elle seroit exempte de cet écoulement, ce qui est absolument con-

traire à l'expérience & aux observations d'Hilden, de Donnet, de Senner, & d'autres Auteurs.

Galien assigne la dernière cause finale des menstrues qui est presque adoptée de tous les partisans; quelques-uns pourtant s'y opposent, & alleguent contre ce celebre Auteur les deux raisons suivantes.

1^o. Il n'y a, disent-ils, pas une goutte de sang de la mere qui soit portée au fœtus, parce qu'il n'y a entre les vaisseaux de la matrice & les vaisseaux ombilicaux aucune anastomose, & le fœtus se nourrit par la bouche d'un suc lacteux, & non du sang qui lui est transmis de sa mere; c'est le sentiment de Charleton en parlant des vuidanges: Ceux qui alleguent ce raisonnement, pourroient dire sur le même fondement que les enfans ne tirent pas leur nourriture de leur mere, parcequ'ils se nourrissent de son lait & non de son sang; mais d'où viendrait ce lait, s'il n'étoit porté du sang de la mere aux mamelles?

La même raison sert à justifier la maniere dont se nourrit le fœtus, car soit qu'il se nourrisse du sang qui lui

est apporté par les arteres de la mere, ou de la liqueur qui est contenuë dans l'amnios, il est très constant d'une façon ou d'autre, qu'il tire sa nourriture du sang de la mere: car si l'on nie que cette liqueur laiteuse soit dérivée du sang de la mere, d'où pourra-t-on tirer son origine: & si l'on convient que le fœtus se nourrit par la bouche, il ne faut pas moins convenir que toute la nourriture qu'il reçoit lui vient de la mere.

Mais les enfans monstrueux qui naissent sans tête font assez voir que le fœtus dans le sein de la mere ne se nourrit pas par la bouche non plus que d'autres enfans qui naissent la bouche & les narines bouchées. L'adresse des Medecins dans la dissection anatomique a été encore plus loin, surtout celle de Casserius de Plaisance, qui a fait voir clairement que par l'entremise du placenta le fœtus est nourri du sang de la mere: car il a démontré l'anastomose qui est entre les vaisseaux de la matrice & ceux de l'ombilic, que quelques uns nient.

En effet lorsque l'œuf a été retenu dans la matrice durant huit ou quinze

jours, & qu'il a été humidifié & ramolli par la limphe de cet organe, l'on voit aussi-tôt paroître les racines des vaisseaux ombilicaux, comme l'on voit paroître de toute part les fibrilles qui sortent des grains que l'on a semez dans le sein de la terre ces petites fibres s'attachent si bien à la tunique de la matrice, que la veine ombilicale pénètre les artères ombilicales de la mere, & que les artères ombilicales du fœtus se joignent aux veines de la mere; au moyen de quoi il se fait une circulation continuelle de la mere à l'enfant & de l'enfant à la mere : ainsi la veine ombilicale reçoit le sang des artères de la mere, qui est ensuite porté pour l'usage du fœtus dans la veine-cave & delà au cœur, d'où le sang mal propre à nourrir le fœtus se décharge dans les veines de la mere, & si ce trajet du sang ne serroit pas à la nourriture du fœtus, le fœtus seroit non seulement privé de tout aliment, mais les tuniques mêmes qui l'enveloppent seroient privées de leur nourriture.

La seconde raison qu'alleguent ceux qui nient que la cause finale du sang menstruel soit de servir à la nourriture

du fœtus, est, selon Bayle dans sa dissertation sur les menstruës, que la quantité du sang qui s'évacuë pendant les neuf mois de la grossesse, est trop peu considérable, pour suffire à la nourriture du fœtus: mais le calcul suivant fera voir si elle y peut suffire ou non.

Il est supposé que les femmes qui jouissent d'une bonne santé, perdent tous les mois 20. onces de sang, ainsi la quantité qu'elles perdent pendant neuf mois peut aller à 15. livres: mais comme il arrive quelquefois que les femmes grosses ont leurs regles jusqu'au troisième mois de leurs grossesses, quoiqu'en moindre quantité, supposé que la quantité du sang qu'elles perdent diminuë de maniere que l'évacuation du premier mois soit reduite à 10. onces & demie, celle du second mois à 6. onces & 3. gros, & celle du troisième mois à 5. onces & un gros, après quoi l'évacuation cessant absolument, 22. onces deduites sur 15. livres de sang évacuées pendant neuf mois de santé, se trouvent reduites à 13. livres & demie pendant la grossesse, & comme le fœtus & ses enveloppes, incontinent après con-

tre-balancez avec un poids de 13. livres & demi emporte un peu la balance par sa pesanteur, il est hors de doute que la quantité de 13. livres & demi de sang que la mere peut alors fournir au fœtus pendant les neuf mois de sa grossesse, suffisent pour sa nourriture.

Ainsi comme le poids moyen d'un fœtus nouveau né est de 12. livres un peu plus ou moins, 15. livres de sang sont plus que suffisantes pour lui donner le juste accroissement dont il a besoin lorsque l'accouchée n'a point eu ses regles durant sa grossesse, & celles dont l'évacuation menstruelle excède 20. onces, comme il arrive assez souvent, quand le fœtus qu'elles portent seroit monstrueux, elles lui fourniront pendant neuf mois une nourriture plus que suffisante.

Cela étant, je ne vois pas pour quelle raison l'on seroit obligé de s'éloigner du sentiment de Galien, qui nous enseigne dans ses définitions médicales que la nature a donné les menstrues aux femmes, comme une évacuation propre à leur procurer la santé & à nourrir le fœtus quand elles sont supprimées.

Et lorsque l'on a une parfaite intelligence de cet enseignement, on le reconnoît entierement conforme à la verité : Car cette question fortement agitée chez les Auteurs qui consiste à sçavoir si le fœtus est nourri par le flux menstruel est très-ridicule & tout-à-fait opposée au sentiment de Galien, qui est le plus raisonnable, comme si quelqu'un avoit jamais crû que le fœtus est nourri par ce sang même qui s'évacuë tous les mois ; comme s'il avoit voulu que ce sang fût plutôt surabondant dans la femme, non seulement pour nourrir son propre corps, mais aussi pour fournir au fœtus l'aliment qui lui étoit nécessaire ; & que c'est pour cela qu'il doit s'échapper tous les mois hors de la matrice lorsque la femme n'est pas grosse, parce qu'il est superflu, & que Galien ait crû que les femmes n'avoient tous les mois cette évacuation que pour remédier à la surabondance de leur sang.

Les Auteurs ne sont pas moins discordans au sujet de la cause efficiente de cet écoulement, puisque les uns l'attribuent à la Lune, d'autres à une fermentation, & d'autres à la plétho-

te; & c'est de ces differens sentimens dont il faut dire quelque chose séparément, afin de pouvoir mieux juger lequel approche le plus de la verité.

Premierement ceux qui croient que l'évacuation menstruelle est causée par la Lune, se fondent uniquement sur ce que le période de cette évacuation répond en quelque maniere au cours de cet astre, & qu'il est par conséquent soumis à sa direction : raisonnement qu'il est facile de refuter sans y employer un long discours : si l'on considere que les retours périodiques des menstruës ne s'accordent pas avec le cours de la Lune, puisque ce flux revient plus souvent dans le cours du mois qu'à sa fin. De plus, si la Lune présidoit à cet écoulement, toutes les femmes du même pais, d'un même âge, & d'un même temperament auroient ce flux dans un même temps, & il auroit chez elles les mêmes retours, ce qui non seulement n'arrive pas, mais il est même impossible que cela arrive.

Secondement la plûpart des modernes titent la cause du flux menstruel d'une fermentation particuliere, comme par exemple Graaf, Bayle, Ettinul-

ler, & quelques autres; & bien que ce terme se trouve enveloppé sous différentes appellations, il revient pourtant toujours à la ferveur utérine de Democrite, car ils disent tous que l'amas des menstruës s'évacuë par la matrice au moyen d'un ferment, qui est selon Graaf, répandu dans toute la masse du sang, & Bayle prétend que cette évacuation lui est naturelle.

L'un & l'autre soutiennent que ce ferment dépend de certains fils qui par leur mouvement agitent la masse du sang de telle sorte qu'en de certains temps fixez, c'est à-dire tous les mois, son effervescence devient plus âcre, & lui fait trouver une issue au travers des vaisseaux de la matrice.

Mais quand il s'agit de sçavoir comment se fait cette fermentation, ou pourquoi elle se fait en des temps reglez plutôt qu'en d'autres, les raisons qu'ils en apportent ne satisfont pas les lecteurs, quoiqu'ils employent pour cela bien des paroles, parce que leur opinion qui donne à chaque viscere son ferment propre & particulier, est contraire à la circulation du sang, & repugne même au bon sens.

Car où ce ferment est-il caché ? où peut-il faire son séjour avec tant de sûreté qu'il ne soit troublé, & même enlevé par les humeurs qui traversent continuellement ces viscères ? Si on l'établit dans quelque viscere particulier, comment pourra-t-il être assez abondant, pour fournir à tant de périodes sans jamais s'épuiser ? Il lui faudroit sans doute de nouveaux secours, pour pouvoir fournir sans cesse une nouvelle matière fermentative.

L'autre opinion concernant les ferments qui veut que toute la masse du sang fermente, n'est pas plus conforme à la vérité, parce que, soit que l'on conçoive la fermentation à la manière des Chymistes, soit qu'en lui donnant plus d'étendue avec Willis, on l'établisse dans le mouvement intérieur des parties, elle ne peut convenir au sang en ces deux manières. Premièrement selon Bayle & Pitcarne, parce qu'il n'y a point d'acide dans le sang ; secondement parce que toutes les parties d'un fluide qui se trouvent sous un même plan horizontal, sont également comprimées, & par conséquent toutes disposées à se tenir en repos, à moins qu'elles

qu'elles ne soient mises en mouvement par l'impulsion d'un nouveau mobile.

Si donc il y avoit quelque mouvement intestin dans le sang, il finiroit bientôt, à moins que le liquide qui est envoyé du cœur ne vint à l'exciter de nouveau & à le revivifier pour ainsi dire: mais si le mouvement intestin vient du liquide que fournit le cœur, il est très-certain qu'aucun autre mouvement ne peut être excité dans le sang par ce liquide, outre celui de progression & de circulation qu'il fait sans cesse.

Mais cette doctrine absurde des ferments n'est plus admise, les Ecrivains les plus sages l'ont absolument bannie, & si ces sortes de ferments semblent encore avoir quelque lueur de vérité, il faut l'expliquer de cette manière, sçavoir qu'il y a des glandes dans la matrice qui separent une certaine liqueur ou ferment qui se mêle tous les mois dans le sang, & qui lui donnant un mouvement plus actif, le rarefiant davantage & donnant aux vaisseaux de la matrice plus de tension, ouvre une issue à l'évacuation menstruelle.

Or ce ferment ne se mêle avec le sang qu'une fois dans un mois, parce que les orifices des conduits excréteurs de ces glandes sont si petits & si étroits, que la seule quantité de cette liqueur fermentative amassée dans un mois, est capable en les forçant de s'ouvrir, & de lui donner une issue, comme il arrive à la liqueur que séparent les testicules : mais quoique cette hypothèse paroisse d'abord la plus probable, elle n'en est pourtant pas d'ailleurs moins éloignée de la vérité ; parce qu'on peut se servir du même argument pour combattre généralement toutes les hypothèses des ferments.

Car si le flux menstruel étoit excité par un ferment & non par la pléthore, la quantité du sang qui fournit cette évacuation seroit bien-tôt épuisée, & tariroit en même temps la source de la vie.

Mais Charleton s'élève fortement contre les ferments dans le livre où il traite des vuidanges, & combat assez vigoureusement l'opinion de Bayle ; quoiqu'en proposant la sienne, il tire lui même toute la force de sa réponse de l'objection de Bayle, qu'il adopte

presque dans les mêmes termes dont il s'étoit auparavant servi pour la rejeter & la proscrire.

En troisième lieu, Galien attribué l'origine du flux menstruel à la pléthore dans son livre de la saignée contre Erasistrade : La nature, dit-il, ne purge. » t-elle pas de mois en mois toutes les » femmes d'un sang superflu ? car le » sexe féminin menant à la maison une » vie sédentaire, ne s'occupant pas de » travaux pénibles, & amassant con- » sequemment beaucoup d'humeurs, » avoit besoin, comme je crois, de » cette évacuation pour vuider la ple- » nitude, moyen que la nature leur » fournit libéralement. » Il y a eu après Galien beaucoup d'Auteurs qui ont suivi ce sentiment touchant la pléthore, mais j'en ai cependant trouvé peu qui l'aient suffisamment éclairci, pour nous bien apprendre comment la pléthore excite le flux menstruel, & qu'elle est dans les femmes la cause de leur plénitude particulière.

Ainsi comme nous espérons, après avoir bien expliqué ces difficultez, découvrir plus clairement la nature du sang menstruel, nous examinerons pre-

mierement quelle est son origine, & comment la pléthore s'augmente dans les femmes: nous verrons ensuite quel est la cause & quels sont les ressorts qui font que le sang surabondant se décharge par les vaisseaux de la matrice: à quoi nous ajouterons les raisons qui nous éclairciront, & prouverons en quelque manière la cause des retours périodiques de cette évacuation.

CHAPITRE III.

De la cause de la Pléthore, & pourquoi elle arrive aux femmes.

POur mieux réussir dans la recherche des causes de la pléthore, qu'il nous soit permis d'observer d'avance premierement que tout corps subsiste dans le même état, lorsque la réparation est égale à la perte, & reciproquement lorsque la dissipation n'excede pas la restauration.

Il faut remarquer en second lieu, que si une éruption sanguine & périodique est survenue à un animal, après l'éruption finie, il revient dans

le même état où il étoit au commencement du période de cette excretion , en sorte que l'animal étant pesé , il se trouve précisément du même poids ; on conçoit alors qu'avant l'éruption il y avoit la même pléthore , de maniere que toutes les évacuations faites avant l'éruption n'ont pas égalé la restauration , mais qu'elles ont été égales à l'éruption du sang.

Ces choses se montrent assez d'elles-mêmes : car la pesanteur est la seule mesure qui peut faire connoître au juste la quantité de quelque matiere que ce soit. Si donc le corps de l'animal se trouve du même poids , il s'y trouve aussi la même quantité de matiere , ou , ce qui est la même chose , l'addition faite au corps est égale à ce qui en a été évacué. Mais si l'évacuation est moindre que l'addition , le poids du corps augmentera , & ainsi la quantité de la matiere sera plus considerable ; & si cette matiere ainsi augmentée s'accumule dans les vaisseaux sanguins , & ne se répand pas dans toute l'habitude du corps , il y aura pour lors une pléthore de sang , jusqu'à ce qu'il s'en fasse une éruption. Or cette éru-

Prion periodique fait connoître que le sang ne se convertit pas en chair, mais qu'il s'accumule dans les vaisseaux.

Donc en quelque corps que ce soit qu'une telle pléthore s'accumule, comme il faut absolument qu'il se fasse à certains temps marquez une excretion de cette matiere surabondante; il est évident que toutes ces évacuations periodiques qui ont été faites dans certains intervalles, ont été moindres que l'addition de la matiere qui s'est faite au corps mais si le corps après cette excretion periodique se trouve au même état où il étoit au commencement de ce periode, il s'ensuit certes, que cette derniere évacuation joint à tous les intermedes qui s'y sont rencontrez, revient à la mesure de la quantité de la matiere qui a été ajoutée au corps pendant tout le cours du retour periodique. Ainsi tout ce que nous avons établi par notre raisonnement, loin d'être une pure conjecture, est une veritable demonstration.

Afin donc que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent puisse convenir à la question dont il s'agit, nous pouvons conclure sur des principes très-

certain , que lorsqu'il arrive à une femme après les purgations menstruelles, de se trouver dans le même état où elle étoit au commencement de cette évacuation (ce qui est souvent confirmé par l'expérience) nous pouvons, dis-je, conclure, que pendant le cours de ce période, les autres évacuations n'ont pas été égales aux alimens qu'elle a pris pendant ce temps-là, & par conséquent que ces évacuations ayant été moindres, l'humeur nourricière est surabondante dans son corps, laquelle étant comprise dans le cercle de la circulation, elle ne scauroit manquer d'introduire dans la masse du sang de cette femme la pléthore telle que nous la concevons.

Or il est probable que beaucoup de femmes restent toujours dans le même état, tant par leur régime, que par leur poids, par l'état de santé où elles perseverent, & auquel pendant tout le cours de leur âge on n'apperçoit aucun changement à leur pesanteur, faisant toujours le même usage de toutes les choses qu'on nomme non naturelles.

Mais pour ne pas paroître porter

les choses un peu trop loin, il faut nous réduire à un certain milieu, c'est-à-dire à un espace plus court; & demander seulement qu'une femme bien saine & bien réglée de la part de ses menstruës, se maintienne dans le même état durant cinq ans: si l'on nous accorde notre demande, il s'ensuit de ce que nous avons dit-ci devant:

Premièrement que toutes les évacuations qui lui seront arrivées durant ces cinq années, auront été égales à la quantité des alimens qu'elle aura pris, & que le flux-menstruel aura été du nombre de ces évacuations, & que si faisant abstraction des menstruës, les autres évacuations n'ont pas répondu à la quantité de la nourriture; il est visible, selon ce que nous avons dit en second lieu, qu'il y a eu une pléthore dans cette femme avant même qu'elle eût ses évacuations menstruelles.

Une autre preuve qui fait voir que ses autres évacuations ne répondent pas à beaucoup près à la quantité des alimens qu'elle a pris, se peut tirer des menstruës mêmes: car si ces autres évacuations répondoient à la quantité des alimens,

alimens , le flux menstruel ne seroit pas tant une crise salutaire qu'une véritable maladie , & les misérables femmes dans l'espace de cinq ans , évacueroient sans nécessité cent livres de leur sang le plus pur & le plus loüable , comme il est démontré dans le précédent chapitre , ou , ce qui est la même chose , elles perdroient cent livres de leur pesanteur : de sorte que tant s'en faut qu'elles jouissent d'une parfaite santé , que cette perte excessive leur seroit funeste dans cet espace de temps.

Nous avons lieu de conclure delà avec la même certitude , que les sécrétions qui se font dans les corps des autres animaux répondent aussi à la quantité des alimens qu'ils prennent ; parce que lorsqu'ils sont arrivez à la fleur de l'âge , ils demeurent dans le même état ; mais comme il y a chez eux une proportion régulière entre l'évacuation & l'addition , c'est ce qui fait qu'ils n'amaissent pas de pléthore , & qu'ils ne doivent pas avoir de purgations menstruelles , qui ne sont excitées que par la pléthore. Nous ajouterons peut-être dans la suite d'autres

raisons, pour prouver que les brutes ne doivent pas avoir de flux menstruel.

Il est maintenant assez bien démontré qu'il y a une pléthore dans les femmes, mais de savoir par quelles causes elle se fait, ou, ce qui est la même chose, pourquoi toute la nourriture qu'elles prennent ne s'évacuë pas; en expliquant ces deux choses il paroîtra que j'aurai encore plus pleinement satisfait à la question que j'ai proposée.

Les raisons suivantes prouvent que la transpiration qui fait la plus grande dissipation des alimens, est beaucoup moindre dans les femmes que dans les hommes.

Premièrement comme le remarque le très-exact Sanctorius dans sa Médecine Statique, les femmes sont généralement parlant fort foibles, & Hippocrate au Livre des glandes semble tirer leur foiblesse de la mollesse de leur tissure; car selon lui, plus les parties sont solides & plus leur assemblage est fort & robuste: mais de quelque part que vienne la cause de cette foiblesse dans les femmes, on la remarque assez à la langueur de leur

pouls, lorsqu'on le compare à celui des hommes ; & c'est aussi ce qu'a observé Galien en son Livre de la cause du pouls , disant que c'est du pouls que l'on doit tirer les marques les plus certaines de la force du corps.

Car que doit-on entendre autre chose par la force, si ce n'est une certaine vigueur du corps qui procede du sang & des esprits qui se distribuent abondamment dans tous les membres : & comment se peut faire cette distribution , si le cœur dont le mouvement dirige celui du sang & des esprits , n'a pas des contractions plus fortes qu'à l'ordinaire & si la contraction du cœur est plus forte, il est impossible que les arteres n'ayent aussi des pulsations plus fortes & plus frequentes , & celui qui doute d'un effet si palpable , peut aussi douter de l'existence du pouls.

Mais pour revenir où nous en étions , l'Aphorisme de Sanctorius peut fort bien se démontrer parce que nous venons d'alleguer : car si le pouls est plus foible , il faut qu'il soit porté non seulement aux glandes de la peau , mais encore à toutes les autres glandes , dans

un temps fixé, une moindre quantité de sang; ce qui est cause qu'il se fait une moindre sécretion d'humeurs, & cette sécretion en consequence de la foiblesse que nous venons d'expliquer, ne sera ni si fortement, ni si promptement exprimée par des fibres qui ne seront que foiblement tenduës.

Cela étant, la foiblesse des forces causera un défaut de transpiration: Or si dans les femmes les orifices de leurs vaisseaux sont beaucoup plus étroits que dans les hommes (ce qui n'est pas hors de raison, parce que la tiffure de leur corps est plus delicate, & toute leur masse plus serrée) nous aurons de notre part une autre raison à alleguer, c'est qu'alors il est moins porté de liqueur dans les vaisseaux sécretoires: car la sécretion dépend de la rapidité du mouvement du sang, & de la dilatation du vaisseau sécretoire, comme Belliny l'a fait voir.

Ainsi la diminution du mouvement du sang que l'on connoît à la foiblesse du pouls, & l'étroitesse des vaisseaux capillaires, qui procedent vraisemblablement de la tiffure delicate des femmes, font qu'il se se-

pare une moindre quantité de matiere propre à former une transpiration abondante.

Hippocrate au Livre de la nature de l'enfant, nous avertit que le temperament des femmes est plus humide que celui des hommes, parce que le corps des femmes au toucher & à la vûë même est beaucoup plus mou & plus tendre que celui des hommes, & c'est de cette mollesse du corps des femmes que cet Auteur tire fort à propos au Livre de leurs maladies l'humidité surabondante qu'il leur attribüe ; car les parties les moins solides, selon le même au Livre des glandes, sont celles qui abondent le plus en humiditez, au lieu que dans le corps des hommes, dont l'assemblage est plus solide, il s'y trouve une moindre quantité de fluide ; parce que la masse des parties solides ne peut s'accroître que par la diminution du fluide.

Ainsi les femmes à proportion de leur masse, ont plus de sang que les hommes, ce qui fait qu'elles arrivent plutôt à leur juste grandeur, parce que l'abondance du fluide qui forme les parties solides, est chez-elles plus

grande que chez les hommes , de maniere qu'en moins de temps leur corps peut prendre une plus grande quantité de nourriture , selon Hippocrate au Livre des maladies des femmes.

Le temperament des femmes étant donc formé de telle sorte que l'humidité s'y maintient mieux que chez les hommes , c'est bien à propos que le même Auteur nous enseigne au Livre des glandes , ce qui est confirmé par la Statique de Sanctorius , que les corps humides transpirent moins , en dérochant une grande quantité de matiere à la sécretion. C'est sur le même fondement qu'est établi cet Aphorisme de la Statique , en ces termes , la boisson d'eau empêche l'insensible transpiration ; & le soixante-septieme Aphorisme d'Hippocrate de la III. section ; où il nous dit que les femmes les plus humides ont un plus long flux menstruel.

En troisième lieu , la vie retirée des femmes & moins exercée , a donné lieu à Galien aussi-bien qu'à Hippocrate d'avancer qu'elle étoit la cause de leur plénitude , & comme le remarque Sanctorius , section XI. „ L'exercice

rend les corps plus legers, parce que » routes les parties, & particulierement » les muscles & les ligamens sont pur- » gez de leurs excremens par leur mou- » vement, & la matiere perspirable » est disposée à s'exhaler, les esprits » étant rendus plus subtils. » De maniere que tout ce qu'il y a d'humeur superflüe, est exprimé avec plus de force. Car Hippocrate a fort bien observé Section V. Aphorisme IX. que le travail entraîne quelques humeurs, & qu'un trop grand repos appesantit le corps, enforte que la transpiration étant empêchée, les humeurs regorgent dans les vaisseaux : C'est donc avec raison que Sanctorius nous apprend que lorsque la transpiration manque à se faire dans les personnes saines, elle est réparée par l'exercice.

Quelqu'un demandera peut-être quelle raison j'ai d'avancer que les femmes transpirent moins que les hommes, puisque l'on s'apperçoit qu'elles ont autant de disposition à suer que les hommes ? Ceux qui proposent cette difficulté peuvent en chercher la solution dans Sanctorius, qui leur dira en différentes Sections de ses Aphorismes, que

la transpiration & la sueur n'ont presque rien de commun entr'elles , au contraire , que plus on suë & moins on transpire ; & que lorsqu'on a eu une sueur un peu abondante , on sera plusieurs heures & quelquefois plusieurs jours sans transpirer ; phénomène dont on peut se convaincre & par la raison & par la statique.

A la dernière preuve tirée de la vie oisive des femmes, il est aisé d'objecter qu'il y a plusieurs femmes laborieuses & accoutumées à de violens exercices qui ne laissent pas d'être bien réglées. Mais il faut se souvenir que la paresse n'est pas la seule cause de la plénitude qui produit les menstruës : Quoiqu'une femme s'accoutume au travail, elle porte toujours avec elle son temperament humide , & sa foiblesse naturelle ; & que s'il s'en trouve quelqu'une qui soit fort vigoureuse & d'un temperament sec, on a lieu de croire qu'elle n'aura point ou très-peu de menstruës ; l'observation des Praticiens confirme beaucoup ce que j'avance , ayant remarqué avec Platerus & Hilden que les femmes qui n'ont point eu de flux menstruel, étoient des per-

hommes d'un temperament très-chaud , ou de ces femmes hominasses , qui approchant du sexe masculin & s'appliquant au travail , digerent toutes sortes d'alimens avec facilité , & en chassent une partie par une ample transpiration ; Galien observe dans ces femmes un pouls fort vif & fort élevé , & Sennert prétend que les fauteuses n'ont point de menstruës : & Forestus met les chanteuses au même rang , ce que l'experience confirme suffisamment ; & dans toutes ces occasions , le travail dont les femmes s'occupent , fait que les évacuations répondent à la quantité des alimens qu'elles ont pris , sans avoir égard à la purgation menstruelle.

Enfin quelque chose qu'on puisse dire sur ces sortes de causes , une chose certaine , c'est qu'il n'est pas si difficile qu'on le pourroit croire de découvrir précisément par quel moyen il arrive un écoulement de sang périodique par les vaisseaux de la matrice.

CHAPITRE IV.

De la structure de la matrice & du conduit vaginal.

A Vant que j'explique la maniere dont la pléthore excite les menstruës, il me paroît nécessaire de dire quelque chose de la matrice & du vagin: C'est néanmoins ce qu'ont omis tous ceux qui ont écrit des vuidanges, les regardant comme des choses tout-à-fait étrangères à leur sujet; quoiqu'il n'y ait rien qui puisse donner plus de jour à l'explication de ce phénomène que cette structure, non seulement quand on s'en forme une juste idée, mais aussi quand on s'en sert pour pénétrer les causes d'un tel effet. J'en vais donc dire en peu de mots ce qui peut servir à mon dessein.

Premierement, la partie honteuse des femmes, comme le reste de leur corps a une situation perpendiculaire par rapport à l'horison, & parallele dans les autres animaux.

Secondement, la tunique interieure

tant de la matrice que du vagin, à laquelle se terminent diversement les veines & les arteres, est peu épaisse & absolument privée de graisse, de maniere qu'elle ne peut qu'à peine défendre & soutenir ces vaisseaux entretissus dans ses fibres, au lieu que presque dans toutes les autres parties du corps les vaisseaux sont puissamment appuyez sur les muscles & sur la graisse.

En troisième lieu, les vaisseaux sanguins tant arteres que veines se distribuent dans un nombre presque infini à ces parties, mais beaucoup plus à la matrice qu'ailleurs. Les rameaux des arteres & des veines se communiquent réciproquement des deux côtes par des anastomoses, qui ne vont pourtant pas directement à la matrice, mais s'entortillant les uns avec les autres, ils rampent en serpentant sur la surface, & la raison de cette structure est toute visible aussi-bien que la nécessité, parce que la femme étant grosse, & l'enfant causant de jour en jour une distension plus grande à ses parois, ces vaisseaux sanguins souffrant une compression excessive, sortiroient plu-

rôt de leur place, s'ils ne faisoient tous ces détours aux environs de cet organe ; car étant ainsi dirigez, ils cedent aisément à son accroissement, & ils sont réduits dans une situation plus directe au dernier temps de la grossesse.

En quatrième lieu, le tronc de l'aorte descendante est beaucoup plus ample dans les femmes que dans les hommes, le dessein de la nature ayant été en cela de fournir une plus grande quantité de sang, non seulement aux muscles qui servent à l'exclusion du fœtus, mais à la matrice même, dans laquelle il prend son accroissement & sa nourriture : & la multiplicité de ces vaisseaux fait que les menstruës ne cherchent pas d'autre issuë que par la matrice.

Enfin ce qui facilite encore cet écoulement c'est que les veines de la matrice n'ont pas de valvules.



CHAPITRE V.

De la maniere dont la pléthore excite le flux menstruel.

LA conformation des vaisseaux de la matrice, étant telle que nous l'avons représentée ; voyons un peu comment à l'occasion de la pléthore, le sang superflu s'évacuë par leurs orifices, ce qu'on peut clairement concevoir par les propositions suivantes démontrées selon les regles Mathématiques.

I. Proposition. Le mouvement de tout corps est augmenté, où la force par laquelle il tend, cesse à sortir hors de sa place, en augmentant ou la vitesse ou la quantité de la matiere, ou l'une & l'autre.

II. Proposition. Si le mouvement du corps devient plus grand que la force de l'obstacle qui s'y oppose, cet obstacle se trouvera détruit.

III. Proposition. Dans la percussion des corps, la violence des coups est proportionnée à ce qu'ils perdent de leur mouvement.

IV. Proposition. Le mouvement qui se perd est égal à la résistance.

V. Proposition. Si l'action d'un corps rencontre en son chemin quelque obstacle, sa percussion sera égale à la sinuosité de l'angle d'incidence.

VI. Proposition. Dans quelque fluide que ce soit, il ne se fait pas seulement une compression en avant, mais aussi de tous côtez.

VII. Proposition. Un corps fluide presse de tous côtez, les corps qui l'environnent d'une force proportionnée à celle dont les parties tendent à s'éloigner de sa pression.

VIII. Proposition. La pression laterale est proportionnée en elevation à celle qui oblige le corps qui la souffre à s'élever.

IX. Proposition. La direction des pressions de la surface d'un corps qui en est comprimé, est perpendiculaire.

Les deux premieres propositions, font voir que l'augmentation de la pléthore oblige le sang à sortir de ses vaisseaux : & les autres propositions pourquoi il sort plutôt des vaisseaux de la matrice.

Or il est facile à concevoir comment

il arrive que le sang continuant d'avoir la même vitesse, son mouvement augmente dans la pléthore; car c'est parce que la quantité augmente, & si la vitesse augmente en même temps, son mouvement en sera plus fort.

Mais dans la pléthore, la vitesse du sang aussi-bien que la quantité augmentent toujours, à moins que le sang ne soit trop épais & trop visqueux: car s'il est égal dans la mixtion & d'une consistance subtile, plus la masse augmente, & plus il separe d'esprits, & plus il y a d'esprits, & plus la contraction du cœur a de force & de vitesse: de sorte que si la pléthore survient, le sang circule nécessairement avec plus de vitesse, & heurte aussi plus vivement contre toute sorte d'obstacles.

Or il faut regarder comme des obstacles les vaisseaux mêmes qui charient le sang, pour empêcher qu'il ne s'en échappe, & c'est sans doute l'effet qu'ils produisent tant qu'ils résistent à forces égales ou même plus fortement à la circulation du sang: mais quand le mouvement du sang se sera augmenté jusqu'au point que les vaisseaux ne puis-

lent plus résister à son impulsion, ils y cedent, & permettent au sang de s'échapper au travers de leurs tuniques.

Les vaisseaux de la matrice, étant, comme nous avons dit, moins soutenus des chairs que beaucoup d'autres, sont par conséquent peu disposés à résister, & l'éruption du sang fait voir d'elle même leur ineptitude à s'y opposer, parceque le sang n'auroit pas pû s'échapper, si les vaisseaux avoient eu à opposer à son mouvement une résistance qui lui eût été proportionnée.

Mais parce que par la III. proposition dans les corps percussifs, la grandeur des coups est proportionnée à la perte du mouvement, il est bon d'observer, s'il se fait dans les vaisseaux de la matrice une particulière diminution du mouvement : ce qui paroîtra plus clairement, si nous faisons attention à ce que nous avons dit un peu auparavant de la structure des vaisseaux.

Car ces vaisseaux ne se distribuent pas dans la matrice directement, mais varient beaucoup en se courbant, & comme en serpentant dans ce visce-

re.

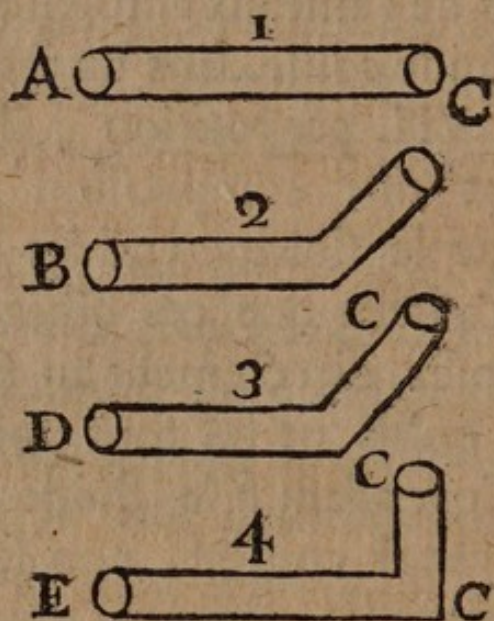
re, de sorte que le mouvement se perd par la IV. Proposition, à proportion de la résistance qu'il trouve à son progrès; s'il trouve une plus grande résistance, la percussion sera aussi plus grande que nous ne la reconnoissons proportionnée à la perte du mouvement; mais de cette maniere, il est démontré qu'il se trouve une plus grande résistance dans ces sortes de vaisseaux entortillez.

Si le fluide coule dans un canal droit, selon la VII. proposition, il souffre seulement une compression laterale, parce que le fluide étend les côtez du canal, d'autant que ces côtez ne sont pas opposez directement au fluide, ce qui fait qu'ils ne lui font point d'obstacle: Cependant si le fluide se meut dans un canal courbé, non seulement il comprime les côtez du canal, mais encore il les heurte de toute la force de son mouvement: mais plus ce fluide perd de son mouvement contre l'obstacle, plus aussi sera forte la percussion contre cet obstacle.

Mais plus les vaisseaux sont courbez, c'est-à-dire, plus les vaisseaux sont opposez à la direction du fluide, plus la résistance des vaisseaux sera con-

siderable, & par consequent, la violence de la percussion plus grande, ce qui donnera aussi une plus grande force au fluide, pour le mettre en état de rompre les vaisseaux.

Car donnez au vaisseau le cylindre A. C. comme dans la première figure, & que son axe soit toujours parallele à la direction du fluide.



Il n'y aura aucune impulsion de la moindre particule du fluide contre les côtes du canal, & par consequent nulle percussion, & le fluide pressera les côtes du vaisseau de toute la force dont il est lui même comprimé.

Que si la quantité du fluide est augmentée, la pression & l'effort qui se fait aux côtes des canaux, sera aussi

augmentée, ce qui leur causera une distention & donnera conséquemment à leurs fibres une tiffure plus lâche, & moins de connivence entr'elles.

Mais si le canal est un peu fléchi, de maniere que le sang se porte obliquement de B. en C. (comme dans la seconde figure) la masse du sang augmentée, causera non seulement une tension aux côtez du canal, mais il se portera encore avec impetuosité contre les parties courbées, & frappera violemment leurs fibres déjà assez étenduës, & d'autant plus aisément, que selon Borelly, la force d'un coup est infiniment plus grande que toute sorte de pression: Car si le sang, comme dans la troisième figure, est dirigé de D. vers C. la violence du coup sera plus considerable au côté C. que lorsque le sang, dans la seconde figure, passe de D. en C. ainsi à proportion que le canal se courbe davantage, la violence du coup sera de plus en plus forte, jusqu'à ce que la flexion parvienne à la ligne perpendiculaire, qui est la plus grande qu'il puisse souffrir, puisqu'alors le sinus de l'angle d'incidence est au plus haut point où

il puisse être porté : Par où il est assez prouvé que la violence du coup s'augmente dans les canaux courbez.

L'on a donné plus d'étendue à ces explications, pour faire mieux connoître combien la structure même de la matrice contribue à l'évacuation des mois par les vaisseaux de ce viscere.

Ce qui contribue encore à produire le même effet, c'est que plus les vaisseaux sont contournéz & entortillezz, & plus ils ont de longueur, & que cette longueur fait qu'ils contiennent plus de sang, & que la quantité du sang augmentée, est cause que son mouvement s'augmente au point de lui faire forcer les tuniques de ses vaisseaux.

Que si nous venons à faire encore plus d'attention à la structure de la matrice, nous découvrirons une raison encore plus palpable, de ce que le flux menstruel se décharge plutôt par les conduits de la matrice que par d'autres vaisseaux.

Car comme la situation de la partie honteuse de la femme, est perpendiculaire, par rapport à l'horison ; la situation de la branche d'artere, qui porte le sang du cœur à la matrice, doit

être la même : & comme par la VII. proposition, tout corps qui environne un fluide, souffre compression, non seulement vers le bas, mais aussi vers les côtez, & d'ailleurs, que par la VIII. proposition, la pression laterale est proportionnée à la hauteur, qui élève le penchant du fluide, toute la colonne du sang, qui descend du tronc de l'aorte & se porte à la matrice doit étendre & comprimer les vaisseaux de ce viscere, suivant la IX. proposition, en ligne perpendiculaire ; que si cette pression, qui dépend de la situation perpendiculaire des arteres, est comparée à ce que nous avons dit des contours de ces canaux, un Lecteur de bonne foy comprendra bien-tôt que les vaisseaux de la matrice, sont mieux disposez que tous les autres à procurer l'évacuation des menstruës.

Parce qu'à l'occasion de la plénitude & du poids du fluide, qui coule perpendiculairement dans les arteres & dans les veines ; les côtez de ces vaisseaux se dilatent, & leurs fibres s'écartent de plus en plus les unes des autres, & à mesure que le tissu des fibres s'émincit, elles cèdent plus aisément au coup qui leur est porté.

Pour lors , le mouvement du sang s'augmente dans la pléthore , parce que la quantité du fluide est augmentée aussi bien que la vitesse , à moins qu'il ne soit visqueux : car en ce cas , la force de l'obstacle est moindre parce que les vaisseaux souffrant depuis longtemps une tension par l'abondance du sang , le contact & la coherence de leurs fibres est moindre , en sorte que l'obstacle étant forcé , le sang s'échappe hors de ses vaisseaux.

Ce qu'on vient de dire , fournit encore une raison assez forte de ce que la conformation se fasse des vaisseaux , soit la même dans les brutes ; quoiqu'en dise Charleton & quelques autres , elles n'ont pourtant point de menstruës , parce que les parties génitales des animaux étant parallèles à l'horizon , la compression de leurs vaisseaux vers les côtes ne se fait point par rapport à la ligne perpendiculaire que tiennent les artères dans le corps des femmes , qui est une des principales raisons , qui rendent les femmes pléthoriques sujettes au flux menstruel.

Le défaut de valvules dans les veines de la matrice , fait aussi pour nous

à cet égard ; & quoi que le Lecteur ne goûte pas d'abord cette raison , il la goûtera mieux s'il fait attention à l'effet que produisent les valvules dans les autres veines : Car comme ces sortes de valvules sont flasques & pendantes , elles ne seroient d'aucun usage , parce que le sang coulant dans leurs artères & dans leurs veines , comme un fleuve coule dans son lit , les valvules ne manqueroient pas de s'appliquer intérieurement sur les parois des veines , attendu que le fluide passant par-dessus les valvules , penchât à s'écouler vers les parties inférieures , avec autant de rapidité que s'il n'y avoit point de valvules , d'autant que le canal étant rempli , la valvule interposée ne s'oppose pas plus à l'écoulement du fluide , que si une vessie pleine d'eau étoit immédiatement posée sur une seconde vessie également remplie ; l'interposition d'une membrane empêche que l'eau de la vessie supérieure ne comprime par son poids la vessie inférieure.

Mais parce que le sang ne sort pas des artères par un flux continuél , mais qu'il passe dans les veines par quelques

intervalles , suivant en cela la contraction du cœur ; la disposition des valvules est très-avantageuse , en ce que ne permettant pas au sang de retrograder , elles empêchent que la trop grande quantité ne comprime les veines capillaires, à l'exception de cette portion qui est comprise entre ces veines & la valvule la plus proche : c'est-à-dire, qu'il ne se fait point de compression de la partie inférieure de la valvule , parce que l'intervalle qu'il y a d'une dilatation du cœur à une autre dilatation , ou ce retardement de circulation , fait que le sang cause moins de tension aux vaisseaux.

Mais si dans le temps de la dilatation du cœur , le sang retrogradoit en abondance vers le bas dans les grandes veines , les vaisseaux capillaires seroient tellement acablez par la pesanteur du sang qu'elles auroient beaucoup de facilité à se rompre : mais le défaut de valvules dans les veines de la matrice, fait que rien n'empêche , que tout le sang qui est contenu dans les plus grands vaisseaux , venant à retrograder vers l'étroitesse des capillaires , ne comprime si fort les petits orifices de ces vaisseaux ,

seaux, ne permettent au sang à chaque impulsion du cœur une issue prompte & facile : & c'est ainsi que le défaut des valvules dans les veines de la matrice, joint à la situation perpendiculaire des artères & leurs contours tortueux, contribuent beaucoup à l'évacuation du sang superflu par les voyes de la matrice.

Il y a maintenant une grande dispute entre les Auteurs, pour sçavoir quels vaisseaux donnent issue au sang menstruel, si ce sont les vaisseaux qui se portent au corps de la matrice, ou si ce sont ceux qui se terminent au vagin; dispute dans laquelle on pourroit fort bien s'abstenir d'entrer sans blesser ni l'une ni l'autre opinion.

Car comme la tiffure de la matrice & du vagin est précisément la même, & que la disposition de leurs vaisseaux est toute semblable, bien qu'il s'en porte un plus grand nombre à la matrice qu'au vagin, peut-on douter que le sang menstruel ne s'échappe de ces deux sortes de vaisseaux, mais plus encore de ceux de la matrice que du vagin; & quoique cette idée soit toute évidente, on en peut cependant alleguer

en peu de mots la preuve suivante.

Lorsque les femmes grosses ont leurs regles, si l'avortement leur arrive, ce sang paroît venir de la matrice même; car quel autre sang pourroit en ce cas-là détacher le fœtus du placenta, si ce n'étoit un sang épanché dans la matrice? & si l'avortement n'arrive pas, nous estimons, que ce sang sort plutôt du vagin: ainsi lorsque l'éruption du sang se fait par la matrice, la femme est en grand danger d'avorter: ce sang sort donc quelquefois de la matrice & quelquefois du vagin, & quelquefois tant de l'une que de l'autre. On a pourtant lieu de croire que dans les femmes qui ont eu des enfans, les menstruës sortent plutôt des vaisseaux de la matrice que dans les filles, à cause de la largeur des voyes.

Les Auteurs sont encore en dispute sur une autre question; c'est de sçavoir si le sang menstruel est fourni par les veînes ou par les arteres? Pour moi, j'aimerois mieux attribuer cet écoulement aux arteres capillaires qu'aux veînes, parce que les arteres sont plus étroites que les veînes, & que le sang par conséquent frappe les côtez de leur

canal plus fortement, & d'une maniere plus propre à forcer leur petits orifices : mais le sang qui est porté aux veines, rencontre dans leur canal, un diametre plus étendu qui ne lui permet pas de faire un si grand effort pour en sortir.

S'il arrive donc quelque obstruction dans les vaisseaux, on a lieu de croire qu'elle se fait plus aisément dans les arterioles que dans les venules, comme le pense Pitcarne très-excellent Philosophe & Médecin : De plus, comme le sang menstruel est très-rouge & très-brillant, il semble qu'il vienne plutôt des arteres que des veines : mais soit qu'il vienne des arteres ou des veines, c'est assurément plutôt des capillaires que des grosses branches qu'il sort, comme on peut l'inferer de l'écoulement même qui ne se fait presque jamais que goutte à goutte.



C H A P I T R E V I.

Où l'on réfute les raisons qui sont alléguées contre la Pléthore.

NOUS avons parlé jusqu'à présent sur des principes aussi simples que solides, & qui ne sont pas moins vrais qu'ils sont faciles à comprendre: mais quoi qu'une théorie établie sur de si fermes fondemens, soit pour ainsi dire, inébranlable, il ne faut pourtant pas négliger de refuter les raisons qu'on allègue contre la pléthore; & si nous pouvons les refuter, & si nos refutations sont admises, non seulement elles confirmeront notre opinion en quelque manière, mais elles donneront aussi une solution entière à toutes les difficultés qu'on lui peut opposer.

C'est par les raisons suivantes que Charleton prétend faire voir manifestement, que la seule plénitude ne suffit pas pour procurer l'évacuation menstruelle. " 1^o. dit-il, les personnes très-maigres & même tabides, ont des menstrues bien réglées, & quelque-

fois même avec profusion ; quoi qu'il ne faille pour les procurer qu'une quantité de sang au-dessous de la médiocre : puis donc que ces personnes dans la plus extrême extenuation ont, comme l'expérience nous l'apprend, cette évacuation menstruelle ; il n'est donc pas nécessaire qu'elle soit procurée par la plénitude, puisque, selon Galien, plusieurs personnes d'une grande maigreur, ne laissent pas d'avoir beaucoup de sang, & que de l'aveu même de Charleton les gens maigres manquent si peu de sang qu'ils ont les veines plus grosses que d'autres, & qu'elles regorgent du sang qui les remplit. Écoutons-le parler lui-même en la XV. dissertation de son Economie animale, Section III.

Ceux qui se nourrissent beaucoup & qui sont assez gras ont peu de sang ; au lieu que ceux qui sont maigres ont de grandes veines, & qui en sont bien remplies. C'est aussi pour cela que ces derniers sont ordinairement courageux, & font toutes sortes d'actions avec plus de vigueur & d'agilité, parce qu'ils ont

„ à proportion une plus grande quan-
„ tité d'esprit. Aussi pour cela même ,
„ supportent-ils mieux de grandes sai-
„ gnées, parce que la chair de leurs mus-
„ cles, étant plus émincée , absorbe une
„ plus grande quantité de fucs dans ses
„ porosités ; & quoi que l'on épuise
„ pour ainsi-dire leurs veines , ils ne
„ périssent en rien , pourvû qu'il leur
„ en reste assez pour soutenir leur
„ vie.

„ Mais les gens gras & charnus ,
„ supportent moins de grandes sai-
„ gnées , parce que leur constitution
„ se trouvant dépouillée d'un sang très-
„ chaud , se remplit d'humeurs sereu-
„ ses qui font tomber les malades dans
„ la cachexie ; & dans la section IV.
„ il continuë ainsi : On sçait que dans
„ les animaux qui sont morts de faim ,
„ aussi-bien que dans les hommes qui
„ meurent émaciez , on trouve dans
„ l'ouverture que l'on fait de leurs ca-
„ davres beaucoup de sang dans leurs
„ veines, ce qui seroit impossible , si
„ le sang étoit seulement destiné à nour-
„ rir le corps ; car l'animal ne mour-
„ roit point , tant qu'il resteroit quel-
„ que peu de sang dans ses veines ; &

les corps des tabides ne s'extenueroient ,
point si fort , pourvû qu'il y eût dans ,
les corps une quantité de sang suffi- ,
sante pour les restaurer. ,

On peut ajoûter à tout cela l'His- ,
toire de la Section VI. qu'il a tirée ,
d'Hippocrate , touchant un certain ,
homme , que sa maladie avoit exte- ,
nué jusqu'à la dernière maigreur , & ,
qui maigrissoit encore chaque jour de ,
plus en plus ; lequel ayant été saigné ,
plusieurs fois des deux bras jusqu'à ce ,
qu'il parût n'avoir plus de sang , de- ,
vint cependant en peu de temps ,
bien charnu. ,

Pourquoi arrive-t-il , que cet Au-
teur , qui dispute si bien contre la ver-
tu nutritive du sang , soutient si for-
tément la pléthore dans les ématiez &
les tabides , tâche d'établir tout le con-
traire quand il s'agit des menstruës ?

Mais ces raisons de Charleton , que
nous venons de tirer de son Economie
animale , sont si solides & si vrayes ,
que Charleton lui-même ne pourroit
pas les renverser : Il est donc constant ,
que les personnes maigres soutiennent
mieux les grandes saignées que les gras-
ses , & que très-souvent leurs regles ,

qui avoient été long-tems supprimées reviennent après plusieurs saignées. On en a nombre d'exemples ; & l'on sçait par une experience presque journaliere que les nourrices qui sont maigres, ont souvent & très exactement leurs regles, dans le temps même qu'elles allaitent leurs enfans : Il arrive aussi que ces femmes maigres ont une quantité de sang au-dessus de la médiocre.

2^o La plénitude met aussi quelquefois un obstacle à l'écoulement des menstruës ; & la plûpart des Auteurs assignent la pléthore, pour une des causes de leur suppression, prétendant que le flux menstruel peut être supprimé par la plénitude, comme l'urine est quelquefois supprimée par la grande quantité qu'il y en a dans la vessie, qui la tient dans une telle tension, que ses fibres ne sont plus en état de se contracter pour chasser l'urine.

Mais si l'on reflexit là dessus avec plus d'attention, on trouvera bien-tôt que la cause de ces différentes suppressions n'est pas la même : car la vessie est composée d'une tunique très-forte & comme musculeuse ; de maniere que si l'urine la remplit à l'excès, la vessie

ne peut forcer les parties laterales, parce qu'elles ne sont frappées par aucun corps qui s'élance sur elles avec impetuosité; mais étant simplement comprimée par la pression commune à tous les fluides, cette pression lui cause de toutes parts une telle distension, qu'il est impossible à ses côtes de se contracter pour l'expulsion de l'urine; c'est-à-dire, qu'il y a dans la vessie une si grande quantité d'urine, qu'elle ne permet plus à la membrane musculeuse de cet organe de se mouvoir; ainsi l'action du muscle se trouve suspendue, & ce muscle ne sera point en état de se contracter que son ressort ne puisse s'étendre, & qu'il ne prévale sur le poids de l'urine, ou que l'urine qui prévaut sur la force du muscle de la vessie n'ait été tirée par la sonde.

En ce cas-là, le sphincter de la vessie contribue encore beaucoup à la suppression d'urine, parce que ce muscle étant continuellement en contraction à moins que son antagoniste ou le poids de l'urine ne l'oblige à se relâcher: il se contractera toujours plus fortement, s'il n'est pas obligé de céder à une résistance opposée de la part

d'un muscle antagoniste ; or cet antagoniste est la tunique musculuse de la vessie , dont nous avons supposé que l'action étoit suspenduë par la quantité de l'urine.

Il en est tout autrement de la pléthore , qui arrive aux vaisseaux de la matrice : car ce n'est pas seulement une pression perpendiculaire qui force leur canal à s'étendre ; c'est encore un coup violent par lequel le sang s'élance contre ses tuniques , qui loin d'être musculuses , ne sont même appuyées d'aucun muscle ; de sorte que si la pléthore subsiste , ces tuniques ne peuvent manquer de se rompre , comme on l'a ci-devant fait observer.

Il faut donc convenir que la plénitude considérée en elle-même , ne scauroit être cause de la suppression des menstruës , mais que le sang peut être abondant sans que les menstruës aient leur issue libre. En ce cas-là , nous supposons qu'il n'y a aucun vice dans les canaux ; car s'il y en avoit , ce seroit à ce vice qu'il faudroit imputer la suppression , & non à la pléthore ; ainsi , c'est dans le sang qu'il faut chercher la cause de la suppression , & la quan-

rité du sang n'en pouvant être la cause (car la quantité du sang, comme on l'a vû exciteroit cet écoulement) il s'ensuit que quelque'une de ses qualitez, en doit être la cause; or de toutes les qualitez du sang, il n'y en a point de si propre à produire cet effet que la viscosité.

Car le sang étant trop visqueux, & ses particules étant trop adherantes les unes aux autres, comme elles acquierent par là trop d'étendue, elles ne peuvent plus passer au travers des petites ouvertures des vaisseaux capillaires, où il se formera des obstructions, & ces vaisseaux étant bouchés, par lesquels le sang a coutume de s'ouvrir une issue, il se trouve enfermé dans les côtez des plus grands canaux, qui sont trop forts pour être obligez à lui fournir un passage.

C'est donc là la vrai cause, n'en sçachant aucune autre, de la suppression du flux menstruel, & quoi que la pléthore soit en même temps de la partie, ce n'est pourtant pas proprement à la pléthore, qu'il faut imputer la suppression, mais bien à la viscosité du sang.

3^o. Si l'excès du sang étoit la cause du flux menstruel, ce flux trouveroit plutôt son issuë par d'autres vaisseaux, comme par exemple, par ceux du poulmon ou de quelques autres visceres, que par ceux de la matrice; mais je crois avoir suffisamment répondu à cette difficulté, par ce que j'ai ci dit, de la situation & de la structure des vaisseaux de la matrice; par où l'on conçoit aisément que la matrice est plus propre que tous les autres visceres du corps de la femme à l'évacuation du sang menstruel, & qu'elle est, pour ainsi dire, destinée de nature à cet usage.

Mais s'il arrive que les vaisseaux de ce viscere s'endurcissent un peu, se rendent tenaces, & qu'ils se trouvent alors remplis à l'excès, le sang menstruel trouvera son issuë par d'autres canaux, de telle sorte que les femmes chez lesquelles les vaisseaux de la matrice seront obstruez souffriront l'évacuation de ce sang, par le nez, par les poulmons, ou par d'autres voyes extraordinaires, comme il arrive à ceux qui prennent du vin avec excès, d'avoir des frequentes hemorrhagies par le

nez, qui leur tiennent lieu d'évacuations critiques.

On peut faire encore une autre objection contre la pléthore, comme cause prétendue du flux menstruel; si la plénitude du sang s'accumule dans les femmes pour être plus propres à nourrir leurs enfans, pourquoi, dira-t-on, ne se fait elle pas également dans les femelles des animaux, qui ne nourrissent pas moins leurs petits que les femmes leurs enfans? Quoi que la solution de cette question soit difficile, il faut pourtant conclure de ce que nous avons dit ci devant aux chapitres III. & V. que les femelles des brutes, n'ayant point de menstruës, & leur corps se maintenant dans le même état après la fleur de leur âge, que dans ces corps là, toutes sortes d'évacuations journalieres & d'autres, ont répondu aux alimens qu'ils ont pris, à moins qu'elles ne soient sujettes à quelques autres évacuations périodiques, comme Sanctorius l'a observé dans les hommes.

Il faut dire la même chose des femmes qui n'ont point de menstruës avant leur grossesse: Mais comme les femelles des brutes portent leurs petits en cer-

tains temps, parce qu'elles leur fournissent de quoi les nourrir, il ne se peut faire que dans le temps de leur portée, ou bien elles ne prennent plus de nourriture, ou qu'elles n'évacuent moins qu'à l'ordinaire.

Ainsi, dans le temps de la portée des femelles des brutes, & particulièrement à l'égard des chiennes, on remarque qu'elles sont plus voraces qu'à l'ordinaire, ce qui revient principalement à ce que nous prétendons que l'évacuation des menstruës dans les femmes saines, procède uniquement de la plénitude, & que si quelques-unes n'ont point de menstruës, elles ne manquent pas de secours d'ailleurs pour fournir au fœtus une nourriture suffisante.

C'est pour cela qu'Aristote prétend que quelques femmes peuvent concevoir sans avoir leurs regles: par exemple, celles qui amassent autant d'humeurs qu'il en reste après leurs menstruës chez celles qui les ont, quoi que la quantité de ces humeurs ne soit pas assez considérable pour leur pouvoir procurer cette évacuation. Il faut en ce cas là qu'il arrive à une femme avant sa grossesse une addition d'hu-

meurs , proportionnée à l'évacuation qui s'en fait chez-elle , & qu'elle en évacüe moins pendant la grossesse qu'elle ne faisoit auparavant.

Quand ce que nous venons de dire sur la pléthore , est exactement pesé & bien entendu , la cause du flux menstruel qui a dans tous les temps si fort exercé l'esprit des habiles gens , devient facile à comprendre : elle est même si aisée à développer aux moins éclairés , & la maniere de la concevoir est si simple & si naturelle , en rapportant à la pléthore tous les phénomènes des menstruës , que je ne puis assez m'étonner , qu'il y ait eu des Auteurs capables de rapporter ces sortes d'effets à quelqu'autre cause.

Enfin , si je fais voir dans la suite que tous les symptômes qui dépendent du vice des menstruës , répondent parfaitement à la doctrine de la pléthore que je viens d'établir , & qu'ils en doivent tous procéder , & que la méthode de guerir est conforme à cette idée , il ne restera sans doute aux moins crédules , rien de plus à désirer sur cet article.

En établissant ainsi la pléthore pour

cause efficiente des menstruës , le Lecteur se souviendra, que j'ai toujours prétendu parler des femmes qui jouissent d'une bonne santé, parce que les menstruës sont quelquefois produites par la trop grande foiblesse des vaisseaux, par l'acrimonie des humeurs, ou par d'autres causes extraordinaires : mais ce sont des effets de maladie, qui ne se rencontrent pas dans les corps sains.

CHAPITRE VII.

Des retours périodiques du flux Menstruel.

ENtre ceux qui se sont imaginez, d'avoir découvert les causes du flux menstruel, il n'y en a presque eu aucun qui ait tâché de rendre raison de ses retours périodiques ; ils se sont tous contentez de rapporter cette évacuation, ou bien au mouvement de la Lune, ou à quelque autre loy secrète de la nature.

Ceux entr'autres qui ne jurent que par les ferments, n'ont pas beaucoup compté

compté sur cette ressource , pour expliquer la cause de ces retours , quoi qu'ils pussent s'en servir comme d'une épée à deux tranchans , pour la faire agir en tout sens , & y faire cadrer tous les mysteres de ce flux périodique : mais nous ont été persuadez , que l'explication de ces périodes étoit quelque chose de si caché , que tout ce qu'ils ont inventé pour tâcher d'en alleguer une raison pertinente , n'a fait que rendre la chose plus obscure : cependant , si sans former là-dessus aucune hypothese , nous nous contentons de nous laisser conduire à la nature , nous conviendrons que l'on ne peut rien imaginer de plus simple , que la doctrine qui nous peut mettre en état de decouvrir la cause de ces périodes , qui a toujours paru si pleine d'obscurité.

En effet , ce que nous avons dit de la pléthore au chapitre III. nous paroît si clair & si certain , que personne ne sçauroit douter , que la transpiration dans les femmes , ne soit moindre qu'elle ne doit être : or la diminution de cette transpiration étant non-seulement supposée , mais solidement démontrée : voyons ce qu'on en peut

déduire pour mieux expliquer l'intervalle de ces périodes.

Le défaut de transpiration dans une femme , fait nécessairement qu'il s'amasse de jour en jour quelque chose dans ses vaisseaux , qui cause insensiblement la pléthore. Quelque quantité réglée de nourriture que prenne chaque jour cette personne , s'il s'en accumule journellement chez elle , une trentième partie , qui ne paroît pas une grande quantité (si l'on considère à proportion avec Sanctorius , la quantité de transpiration qui peut-être retenue dans une seule nuit , pour une cause très-legere) il se trouvera qu'en 30. jours, il s'amassera autant de nourriture superflue que la personne en pourroit consommer en un jour : suppose donc que la mesure des alimens qu'elle prend chaque jour soit de deux livres (qui est pourtant le moins qu'elle en puisse prendre) la trentième partie superflue des alimens , qui restera chaque jour dans son sang sera d'une once & un gros , & dans l'espace d'un mois ou de 30. jours , la quantité du sang sera augmentée de deux livres , qui excèdera de quatre onces , ce qui se perd

dans chaque flux menstruel

Il s'ensuit donc , qu'il y auroit dans un mois assez de sang pléthorique pour qu'il s'en perdît une livre , qui est la quantité ordinaire du flux menstruel dans un mois , si la transpiration ne diminuoit pas chaque jour de trois jusqu'à cinq onces , ce qui est très-peu de chose.

On conçoit aisément par là , que la pléthore peut s'augmenter en 30. jours, suffisamment pour obliger les vaisseaux de la matrice à se rompre dans les personnes dont nous avons parlé ; à quoi l'on peut pourtant ajouter pour un plus grand éclaircissement le raisonnement qui suit , au moyen duquel on mettra peut-être dans un plus beau jour l'avantage qu'il y a d'augmenter le mouvement d'un sang pléthorique.

Comme la quantité du sang qui se vuide tous les mois par les menstrues , est de vingt onces , toute la masse du sang (que l'on croit être communément de dix-neuf à vingt livres) les vingt onces qui s'évacuent tous les mois , en font la dixième partie ou environ ; cette augmentation arrivant donc au sang sur la fin du cours de chaque pé-

riode courant , le mouvement du sang sera dix fois plus fort par la seule augmentation de sa quantité , sans parler de sa vitesse qui l'augmente aussi dans la pléthore ; si le sang est alors dans une bonne disposition , tous les conduits du corps seront aussi dix fois plus pressés & plus tendus , enforte que ces canaux comprimez un jour ou deux avant le flux menstruel , peuvent encore la soutenir quoi qu'augmentée d'une onzième partie (parce qu'ils retiennent le sang dans leur diametre) mais aux approches de la dixième partie ils cedent la place : comme il arrive aux balances qui sont dans l'équilibre d'emporter le poids , si l'on y ajoute quelque chose de plus ; ce qui est tout évident , soit de ce que nous avons dit ci-devant , qu'en tablant sur la chose même.

Ainsi dans le temps que les menstruës s'écoulent , les vaisseaux se vident aussi de tout le sang qui fait la pléthore , & quand ce flux s'arrête , les femmes se trouvent réduites à la même pesanteur de tout leur corps , & la transpiration venant à manquer de nouveau , il faut nécessairement qu'une

nouvelle pléthore s'accumule.

Or si l'on convient, que cette pléthore peut forcer les vaisseaux sanguins à se rompre, il faut indubitablement que si la même pléthore revient à chaque mois, le même flux revienne de nouveau & que la transpiration étant arrêtée dans les femmes l'intervalle qui se trouve entre leurs menstruës suffise certainement, pour que cette pléthore puisse se former.

Cela étant, l'on peut dire, qu'il est aussi nécessaire que le flux des femmes arrive & revienne en certains temps reglez, que les différentes saisons reviennent dans un ordre fixe durant le cours de chaque année: & il n'est pas plus surprenant que ce flux ait ses périodes marquez de mois en mois, que l'Eté ait son retour d'année en année: l'effet de l'un & de l'autre devant être le même, & ne se démentir en aucune manière, à moins qu'il n'arrive quelque changement par une cause extraordinaire.

Cette cause peut arriver tant à l'égard du retour des menstruës que de celui des saisons de l'année: comme l'expérience le justifie par les variations.

auxquelles sont sujets, tant les périodes du flux menstruel, que les vicissitudes des saisons d'une année à l'autre ce qu'il faut imputer aux causes accidentelles, qui traversent le cours ordinaire des effets de la nature, sans rien ôter à l'effet de la première cause qui est nécessaire & invariable.

Car quoi que chaque saison ait les temps de ses retours reglez, il peut cependant intervenir bien des obstacles, & il en intervient de frequens, ou par le vice des lieux, ou par la constitution des astres, qui empêchent que ces saisons ne reviennent aux temps ordinaires, ou qu'elles n'achevent leur cours. Il en est de même des périodes du flux menstruel, auxquels quoi que la nature ait prescrit des temps reglez, ces intervalles sont néanmoins souvent interrompus par des causes extérieures, ce qui fait qu'ils devancent leur temps ou qu'ils s'en éloignent.

Mais afin de ne rien omettre de ce qui peut donner une parfaite intelligence des retours du flux menstruel, & des autres événemens périodiques, examinons-en les phénomènes.

Entre ces événemens périodiques,

la fièvre intermittente nous est très-connuë , quoique la cause de ses retours , ne nous ait été jusqu'à présent que très-legerement expliquée. Le celebre Belliny , qu'on peut dire être , en quelque façon , le premier inventeur de la veritable Theorie Medecinale , attribué fort à propos , la cause de cette fièvre à la viscosité du sang , & si quelqu'un ne convient pas de son idée , il doit lire son excellent *Traité des Fievres*.

La viscosité du sang , étant donc supposée , on a lieu de croire , que tous les fluides qui circulent dans la masse du sang , sont composés de particules inégales , dont les unes ont trop de volume pour pouvoir enfiler les petites ouvertures des vaisseaux capillaires ; ces particules se trouveront donc arrêtées dans ces vaisseaux , qui s'augmentant incessamment , boucheront tellement leurs orifices , qu'il n'y pourra entrer qu'une très-petite & peut-être pas la moindre portion de sang , d'où il arrive que les extrémités se refroidissent , parce que le sang n'y scauroit parvenir.

Comme donc , il y a une grande

quantité de fluide dans les grands vaisseaux, la contraction du cœur en devient plus forte & plus fréquente, de sorte que le mouvement du sang s'augmente si fort, que les vaisseaux ne pourroient manquer de s'ouvrir, si quelque portion du fluide ne s'échappoit par une autre route. Quelque chose de semblable arrive dans la fièvre intermittente; la chaleur succede au froid jusqu'à ce qu'une sueur critique termine l'accès, parce qu'alors l'humeur fébrile amplement vidée par les pores les vaisseaux se desemplissent tellement que le sang peut traverser comme auparavant les vaisseaux les plus déliés.

Mais la lenteur & la viscosité, continuant dans le sang, il se fait une nouvelle adhérence de ce sang visqueux dans les orifices des vaisseaux capillaires, & il s'y fera insensiblement une si forte obstruction, qu'il reviendra un accès de fièvre tout semblable au précédent.

Que si la même viscosité continue dans le sang, doit-on s'étonner que les accès de la fièvre soient si précisément reglez, qu'ils reviennent régulièrement

rement le même jour & à la même heure ; & pourquoi un second accès ne reviendrait-il pas sous le même type , puisqu'il a la même cause ? Il seroit hors de raison , la fièvre , comme on vient de le dire , étant produite par la lenteur du sang , que ces accès revinssent tantôt d'une façon & tantôt d'une autre , & changeassent leurs intervalles & leur violence , puisque nous supposons qu'il n'est arrivé aucun changement à la lenteur du sang ; mais lorsqu'il lui en arrive , le période de la maladie & son type ne manque pas de changer.

Les périodes du flux menstruel se font absolument de la même manière : car si la quantité de la matière retenue qui devoit transpirer chaque jour est absolument la même , elle sera aussi précisément suivie de la même pléthore , qui causera toujours dans le temps marqué le même écoulement : mais s'il survient quelque chose qui empêche de former la même pléthore , le période changera aussi de manière , comme on le va dire incontinent.

Sanctorius a observé dans les hommes une évacuation periodique , les

„ corps des hommes qui se portent
„ bien , dit cet Auteur , & vivent
„ modérément , se sentent au commen-
„ cement des mois plus pesans envi-
„ ron d'une ou de deux livres , & vers
„ la fin de chaque mois , ils revien-
„ nent à leur pesanteur accoutumée ,
„ ce qui arrive par une espece de crise
„ qui se fait chez-eux , par des urines
„ plus abondantes & plus troubles.

Il paroît bien par-là , que l'évacuation critique dont parle Sanctorius , qui se fait tous les mois chez les hommes , se fait par les urines , parce que le poids de leur corps augmente tous les mois , ou , ce qui est la même chose , la plénitude de leurs humeurs : car s'il n'y avoit pas de plénitude , il n'y auroit pas d'évacuation ; au lieu que tant qu'il s'amassera pendant chaque mois une certaine quantité d'humeurs , il y aura toujours à la fin de chacun une crise periodique.

De cette maniere , si les femmes usoient d'un semblable régime de vie , & qu'elles accumulassent une semblable pléthore , les retours de leurs menstruës seroient toujours égaux : mais parce que leur temperament , leur es-

prit, leur país, leur regime de vie, leurs manieres d'agir ne sont pas les mêmes; il est impossible que dans les differentes femmes, les periodes de leurs menstres ne soient differens.

Que si quelqu'un demande les causes de cette diversité, il connoitra bientôt que les differens intervalles de ces retours, dependent uniquement du different état de la pléthore: le peu de reflexion qu'ont fait les Auteurs sur tout cela, semble avoir été cause qu'ils ont negligé de faire la moindre recherche sur les differences des periodes: ce qu'ils ont fait à la verité par prudence, ayant connu que l'on ne scauroit heureusement déduire ni de la Lune, ni du ferment, ni de l'archée qu'Helmont dirige à sa fantaisie, le different type que l'on observe aux divers retours periodiques, parce que toutes les causes alleguées, n'ayant en elles-mêmes aucune diversité, & suivant constamment leur premiere constitution, elles doivent necessairement agir de la même maniere; de sorte que si ces causes excitoient les menstres, leurs intervalles seroient parfaitement égaux: mais comme il y a entre ces periodes une

variété presqu'infinie , elle ne peut procéder que d'une cause aussi variable qu'est la pléthore , qui peut se diversifier en mille manieres , comme nous le ferons voir dans la suite.

Car dans les personnes d'un temperament bilieux , le flux menstruel , comme on l'a déjà dit , vient plutôt , & accomplit plus promptement ses periodes ; dans ces personnes , ce sang est non-seulement plus abondant , mais aussi plus fluide & plus subtil , de maniere , que moins les parties ont d'adherence entre-elles , & plutôt elles s'échauffent , plutôt elle se rarefient , occuperont plus d'espace , & dilatent plus promptement les arteres.

Aussi observe-t-on dans ces personnes d'un temperament bilieux , un pouls plus étendu , leur corps plus maigre , plus élancé , & l'on remarque en eux beaucoup de penchant à la colere & à la luxure , tous signes d'un sang vif & abondant ; en sorte qu'un tel temperament doit communément être plutôt appelé sanguin que bilieux , parce que ce sont là les attributs que l'on donne au sang , & que la séparation de la bile dépend necessairement de l'abon-

dance du sang, comme un effet dépend de la cause.

Comme donc une femme de ce temperament contracte plus promptement la plénitude, on comprend aisément pourquoi ses menstrues lui viennent avant le temps ordinaire, & lui reviennent aussi plus promptement: Leur écoulement est aussi plutôt terminé, parce que leur sang étant très-délié & très-subtile, coule plus aisément dans ses vaisseaux.

Il en est à peu près de même, de celles qui vivent dans une region un peu chaude; leur mois devancent le second septenaire d'une ou deux années, pour la même raison que dans le cas précédent, en ce que la chaleur du Climat rarefie leur sang plus fortement. La même raison fait aussi que celles qui approchent de la Ligne Equinoxiale ont un flux menstruel plus abondant.

Le froid produit un effet contraire, les femmes qui y sont exposées sont moins promptes à contracter la plénitude, ce qui fait que dans les païs froids, elles n'ont leurs regles le plus souvent qu'après le second septenaire:

C'est aussi pour cela qu'Hippocrate a dit dans son Livre de l'Air & des Lieux, que dans les villes exposées aux vents froids, les femmes atteignent plus tard l'âge de puberté ; & le même Hippocrate au même endroit, observe encore que les femmes Scythes ont aussi leurs regles plus tard & en moindre quantité.

Les femmes sujettes à la gourmandise & qui se livrent au libertinage, ont souvent leurs regles pendant six jours entiers : parce que plus elles prennent de nourriture, & plus elles font de sang : & comme la plénitude est la cause de l'évacuation menstruelle, il faut nécessairement qu'elle soit proportionnée à la plénitude ; car comme le dit encore Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, celles qui ont le corps pléthorique, ont beaucoup de menstruës.

Il s'ensuit encore que celles qui ont les vaisseaux plus amples, comme toutes les femmes maigres, aussi bien que celles qui transpirent peu, comme tant de femmes oisives & nonchalantes, ont des menstruës plus abondantes. Galien au Livre des Maladies vulgaires,

observe la même chose aux femmes molles & qui ont beaucoup d'humeurs, à quoi s'accorde encore l'avis d'Hippocrate au VI. de ses Epidemiques, lorsqu'il nous dit que le flux menstruel dure long-temps aux femmes qui sont fort humides.

Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, dit tout le contraire de celles qui sont fort grasses, qui mangent peu & qui font beaucoup d'exercice, prétendant que leurs regles durent peu, parce qu'il y a peu de pléthore dans toutes ces personnes : car celles qui mangent peu, n'amaissent pas beaucoup de sang ; celles qui font beaucoup d'exercice transpirent beaucoup : C'est pourquoi les païsanes qui travaillent beaucoup ont peu de menstruës.

Pour ce qui est des femmes qui ont un embonpoint considerable, leur sang n'est pas réservé dans les vaisseaux, mais se répand dans toute l'habitude, comme on l'a démontré dans le VI. Chapitre, ce qui est cause qu'elles n'ont que des petits vaisseaux, & qu'elles sont moins propres à la génération.

Car quoique le flux menstruel ne

soit pas absolument nécessaire à la conception, il la rend néanmoins plus facile, parce qu'il ouvre tellement les voyes de l'urine, que la semence s'introduit plus librement dans la masse du sang : c'est aussi au peu de menstruës qu'ont les femmes Scythes, qu'Hippocrate au Livre de l'Air, attribué leur sterilité ; en sorte que la petite quantité de sang fait peu durer le flux menstruel, de maniere qu'Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, donne pour signe d'embonpoint le flux menstruel qui dure moins de trois jours.

C'est pour la même raison, selon Forestus, au XXV. Livre de ses Observations, que les menstruës cessent beaucoup plutôt aux femmes qui ont de l'embonpoint qu'aux autres, c'est-à-dire, depuis 30. jusqu'à 35. ans. Il est de plus à remarquer que les regles quittent ces femmes de bonne heure sans qu'elles en soyent incommodées ; aussi bien qu'à celles qui se font saigner souvent. Plusieurs Auteurs l'ont observé & l'expérience le confirme.

Les regles viennent aussi plus tard aux jeunes filles qui sont peu sanguines, & elles ne les ont aussi qu'en petite quan-

rité, parce qu'elles contractent aussi plus tard la plénitude requise pour cette sorte d'évacuation ; & ce défaut de plénitude, fait aussi que les femmes après de longues maladies sont long-temps sans avoir leurs regles ; parce que le sang qu'une maladie chronique a épuisé ne se rétablit que très-difficilement dans son premier état.

Si les retours periodiques des menstruës varient beaucoup dans les differens sujets, ils ne sont pas quelquefois moins differens dans une même personne, selon son âge & sa differente maniere de vivre. Mais c'est le caractere de ces retours, que moins ils sont fixes & determinez, moins ils sont aussi conformes à la raison, & répondent moins aux differentes dispositions de la plénitude qui les cause.

En effet, qu'y a-t-il de plus naturel que le periode de ce flux varie par rapport à la diversité de l'âge, puisque la pléthore est differente dans l'âge de puberté, dans l'âge adulte, & dans un âge plus avancé ? Par exemple, le periode des menstruës est plus long dans les jeunes filles, parce que la plus grande partie de leur sang étant em-

ployée à les nourrir, il se fait moins de plénitude dans leurs vaisseaux.

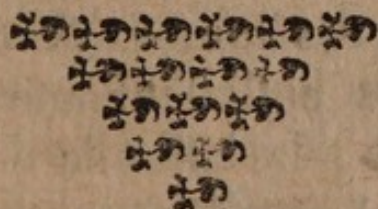
Mais lorsque le corps d'une femme est parvenu à la juste grandeur, n'ayant plus besoin d'accroissement, il peut s'amasser de mois en mois une plénitude suffisante pour ouvrir les vaisseaux de la matrice destinez à fournir la matiere du flux menstruel. Au lieu que l'âge tendant à la vieillesse, les forces de tout le corps diminuent, & la quantité du sang manque aussi insensiblement, en sorte que la plénitude se rend plus tardive, & l'intervalle du flux devient aussi plus long; de sorte qu'un an ou deux avant le septième septenaire, les retours des menstruës ne se font que de deux en deux ou de trois en trois mois, jusqu'à ce que ce flux retardé par degrés cesse entierement.

Les retours des menstruës different encore par rapport au regime de vie. Quand une femme est accoutumée à manger peu & à beaucoup travailler, ou que par quelque cause que ce soit, elle amasse peu d'humeurs, les menstruës ont de plus longs intervalles, au lieu qu'une autre qui se nourrit opulemment, & qui amasse dans ses

vaisseaux une ample pléthore de quelque maniere que ce soit , a cette évacuation très-frequente , comme nous l'allons voir.

Nous avons vû une grande diversité en certains periodes qui loin de renverser notre opinion touchant la pléthore , la confirme par la plus forte preuve qu'on puisse alleguer en sa faveur.

Tout le monde convient que l'excretion de l'urine se fait plus promptement ou plus tard , selon que l'on se remplit d'une boisson plus ou moins abondante : Les prez ne sont pas aussi baignez chaque année d'une égale quantité d'eaux , mais ce qu'ils en reçoivent est proportionné au débordement du Fleuve qui les en fournit : Pourquoi donc les retours du periode des menstruës , ne seront-ils pas conformes aux differens degrez de la pléthore. ?



C H A P I T R E V I I I .

Où l'on explique les Phénomènes des Menstruës.

NOUS avons suffisamment prouvé qu'à l'approche du flux menstruel, les vaisseaux de la matrice sont fortement tendus par un sang pléthorique, & les Anatomistes qui ont ouvert les cadavres des femmes mortes au temps de leurs menstruës, assurent que si l'on peut expliquer facilement par la plénitude les autres phénomènes qui regardent le flux menstruel, on ne peut rien ajoûter qui soit plus propre à éclaircir cette Theorie.

Les symptômes que nous avons dit précéder le flux menstruel, sont donc tout-à-fait favorables à notre opinion, comme sont l'ardeur & la douleur des parties voisines de la matrice, & principalement des lombes & des cuisses; quelquefois aussi l'inflammation, la céphalalgie, la lassitude des jambes, un dégoût & une langueur s'y rencontrant, tous accidens que l'on peut fort

Bien imputer à la plénitude du sang.

Car cette plénitude comme nous l'avons dit ailleurs, augmente le mouvement du sang, ce qui rend aussi la chaleur plus violente, qui dépend tellement de la circulation du sang, que ce n'est autre chose qu'une action impetueuse & réciproque & un broyement des parties du sang les unes contre les autres.

Le mouvement du sang étant donc augmenté dans la plénitude, le broyement de ces parties est aussi plus exact, parce que la quantité & la vitesse des humeurs augmentent en même temps, qui sont deux causes d'augmenter la chaleur, laquelle étant trop forte, cause une petite fièvre que les Praticiens savent être assez fréquente, & produit une phlogose.

Mais comme dans la pléthore, les parois des canaux sont si tendus, que leurs fibres ont entr'elles moins d'adhérence ce qui, peut causer une solution de continuité, & une douleur en conséquence; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate au Livre de la Nature de l'Enfant, que les menstruës étant supprimées par la grossesse, les femmes

ne souffrent plus de douleur , parce qu'après cette suppression, le sang qui fait la plénitude n'est plus en trop grande quantité dans les vaisseaux de la matrice , étant tout employé à la nourriture du fœtus.

Mais la douleur se fait aisément sentir à la tête , parce que le cerveau étant la plus noble partie du corps , & rempli d'un grand nombre de vaisseaux sanguins , ses fibres résistent moins à l'impulsion des humeurs & se brisent avec plus de facilité & plus promptement : C'est pour cela qu'Hippocrate nous avertit en son Livre des Prédications , que ces douleurs de têtes tourmentent les filles principalement vers le temps de leurs regles ; & qu'outre ces douleurs , il s'éleve aussi de petites vessies derrière leurs oreilles à l'approche de leurs purgations : comme Paulynous le fait entendre dans sa Médecine Septentrionale.

Baglivy dans son traité de la fibre motrice , nous dit aussi qu'il leur arrive vers ce temps là , une tumeur periodique aux os des clavicules ; enfin que les parties voisines de la matrice sont sur-tout très-douloureuses ,

parce que la plénitude s'accumule particulièrement aux environs de ce viscere, à cause du grand nombre de vaisseaux qui s'y trouvent, & comme les lombes & les cuisses ont par le moyen des nerfs une étroite communication avec la matrice, ils entrent en compassion avec ce viscere; & si quelqu'un nie que ces parties éloignées de la matrice puissent unir leurs souffrances aux siennes, il faut qu'il convienne en même temps, qu'il n'a lui même aucun sentiment. L'entremise des ligamens peut aussi concourir à ce consentement reciproque.

La lassitude des jambes vient de ce que les vaisseaux de la matrice étant fort gonflés par la quantité du sang qui les remplit, compriment les origines des nerfs qui se portent de l'os *sacrum* aux extremités inferieures, & cette compression intercepte les esprits, jette ces parties dans la stupeur qui arrive presque toujours aux femmes grosses, aussi bien qu'à celles qui souffrent de longues suppressions d'urine. C'est aussi pour la même raison qu'Hippocrate dit au livre de la Nature de l'Enfant, que les obstructions qui suppri-

ment les menstruës, menacent les malades de claudication.

Ces malades ont aussi du dégoût, parce que leur sang rarefié à l'excès, dilate les arteres de l'estomac, jusqu'au point de comprimer fortement les nerfs: d'où il arrive que les esprits ne peuvent suffisamment influer dans la tunique musculuse de ce viscere, ce qui l'empêche de faire aisément les contractions, & ces mouvemens étant interrompus, l'appetit languit necessairement, soit par l'attrition de ses tuniques, ou par l'alteration du suc qui se porte à l'estomac: Car l'appetit demande que l'estomac se contracte fortement, que ses tuniques se froncent les unes sur les autres, afin de donner lieu au suc stomachal de s'échapper. Mais il arrive souvent que les cordiaux & les opiates détruisent la vigueur de l'estomac.

Les malades tombent en langueur, parce que la plénitude par son seul poids est à charge au corps, & les petits vaisseaux du cerveau, qui sont très-déli-cats, sont tellement engorgez, que par leur compression ils bouchent presque tous les nerfs, ce qui fait que toutes

tes les parties du corps ne reçoivent pas la quantité d'esprit qui leur est nécessaire.

Voilà l'état où se trouvent les femmes , lorsque leurs regles se disposent à paroître , & la même chose arrive à peu-près aux hommes , lorsqu'une espece de menstres dont nous avons ci-devant parlé , est prête de leur arriver. Il leur arrive , dit Sanctorius “ dans la Statique , une évacuation de- “ vant la crise menstruelle , qu'ils ont “ coutume de pressentir par une pesan- “ teur de tête , ou par une lassitude de “ tout le corps , & tout cela s'appaise “ par un écoulement d'urine un peu “ plus abondant qu'à l'ordinaire : “ Il en est de même des femmes , dès que leurs regles ont eu leur cours , elles reprennent leur première vigueur.

Il ne faut pour se convaincre que tous ces accidens sont uniquement causez par la plethore , qu'observer avec un peu d'attention tout ce qui arrive aux débauchez dans l'ivresse.

L'on doit encore rapporter à la même cause , ce qui arrive aux jeunes filles qui n'ont point encore eu leurs regles , que leurs mammelles se gon-

flent avant qu'elles viennent jusqu'au point de se joindre l'une à l'autre : j'ai même remarqué que certaines femmes avant leurs regles , avoient le ventre si fort gonflé , qu'on les auroit crû atteinte d'une tympanite , sans que l'on puisse attribuer ce gonflement à d'autre cause qu'à la pléthore : mais ce qu'il faut sur tout observer , c'est que celles qui sont plus sujettes que d'autres à ces symptômes aux approches de leurs regles , sont celles qui menent une vie oisive , ou qui n'ont pas encore eu d'enfans ; & qui par conséquent deviennent plus aisément pléthoriques.

La variété des menstruës dans leur quantité , est aussi un signe de pléthore ; car la quantité de cette évacuation augmente jusqu'à la fleur de l'âge , parce qu'à mesure qu'une fille s'avance jusqu'à sa juste grandeur , il s'employe moins de sang pour la nourriture de ses membres , & il s'en amasse par conséquent une plus grande quantité dans les vaisseaux : La même quantité s'y réserve dans la fleur de l'âge , parce que tout le corps ayant acquis la perfection , il demeure durant un certain temps dans le même état ; mais l'âge

venant ensuite à décliner, la quantité diminuë peu à peu; & la vieilleſſe arrivant, l'abondance des humeurs diminuë de jour en jour, & les fibres des vaiſſeaux deviennent alors plus roides & plus dures: enſorte qu'à cet âge il ne s'amaffe plus de pléthore, ou s'il s'en fait, la tenacité des vaiſſeaux empêche qu'elle ne s'évacuë.

Hippocrate a donc raiſon de dire en ſon Livre des Maladies des Femmes, que les vieilles ſont trop ſeches & abondent moins en ſang.

Il ne ſera pas ici hors de propos, de rechercher plus curieufement l'origine de la pléthore, & de rendre raiſon pourquoi le flux menſtruel ne commence point ni avant le ſecond ſeptenaire, & pourquoi il dure quelquefois juſqu'au-delà du ſeptième ſeptenaire: Cookburn a été le premier qui ait allegué la raiſon de ce fait dans ſon Traité de l'Economie animale, en diſant que dans un corps qui eſt encore tendre & délicat, qui n'a pas atteint l'âge de puberté, les fibres ſont ſi flexibles, que comme dit Hippocrate au même Livre, tous les pores ſont facilement perſpirables; comme on le comprend

assez à la facilité qu'ont les jeunes gens de suer sans cesse : de sorte que tout ce qu'ils prennent d'alimens, ou sert à les nourrir, ou s'il y a quelque chose de reste, il est promptement évacué par les pores : de maniere qu'à cet âge-là, il ne se forme aucune plénitude propre à produire le flux menstruel.

Mais comme à mesure que tout le corps croît les fibres des vaisseaux deviennent plus dures & plus solides, ce qui arrive toujours au temps de la puberté : il faut nécessairement que les pores ou les orifices des vaisseaux capillaires, soient beaucoup plus étroits qu'ils n'étoient auparavant, en sorte que leurs orifices s'étant resserrez, il se fasse une moindre secretion par les petits vaisseaux.

La secretion étant ainsi supprimée, les sucs qui restent après la nourriture des parties se déchargent dans le sang, & cette décharge provoque les menstrues : La même cause produit dans les sujets qui sont parvenus à l'âge de puberté, des saignemens de nez très-frequents : mais parce que cette dureté de fibres se fait peu à peu & par de-

grez, aussi la pléthore se forme-t-elle par succession de temps, & d'une manière peu sensible; ce qui fait que dans son commencement elle est fort légère, ensuite s'augmentant avec l'âge elle arrive à sa perfection.

La vérité que je viens d'avancer, se trouve confirmée par l'expérience: Car les jeunes filles qui ne font que d'arriver à l'âge de puberté, ont peu de menstruës, & comme elles doivent être proportionnées à la plénitude, elles s'augmentent aussi jusqu'à l'âge le plus florissant.

Mais cette évacuation ne subsiste pas au-delà du septième septenaire, parce que les vaisseaux de la matrice deviennent trop forts, pour que le mouvement du sang les oblige de se rompre: Or la force de ces vaisseaux vient de ce que dans la vieillesse, non seulement ils sont plus roides & d'une plus grande résistance; mais aussi de ce que les petites ouvertures des capillaires qui ont coutume de donner issue au sang menstruel, sont par des cicatrices réitérées quasi touchées par un cal; de sorte qu'il leur arrive comme aux hémorroïdes souvent ouvertes, de ne pou-

voir livrer au sang aucune issue, & les capillaires étant fermez, de quelque maniere que la pléthore s'augmente dans les grands vaisseaux, l'impetuosité du mouvement du sang n'y donne aucune atteinte.

Que si sur cette regle les menstruës s'arrêtoient soudainement chez les personnes d'un âge fait, les mêmes accidens arriveroient sans doute, qui ont coutume de succeder à la suppression qui s'en fait dans l'ordre naturel; & c'est assurément pour prévenir cet inconvenient, que la nature pleine de sagesse a établi, que tout de même que l'évacuation menstruelle s'augmente peu à peu à proportion de l'augmentation de l'âge, elle diminuë aussi conformément au déclin de l'âge par des degrez imperceptibles.

Ainsi il arrive presque toujours avant la quarante-neuvième année, non-seulement que la quantité des menstruës diminuë sensiblement, mais aussi que les retours sont plus éloignez. Les vaisseaux de la matrice résistant donc ainsi à l'impulsion du sang, supposant que la vingtième partie des menstruës est retenue d'abord dans ces canaux, ce

qui peut être une once ; & comme c'est très-peu de chose , une si petite quantité de liqueur peut aisément se détourner , & être évacuée par d'autres voyes , c'est à dire , qu'une autre évacuation peut être suffisamment augmentée pour suppléer à la diminution des menstres , principalement parce que rien n'arrive plus fréquemment qu'une sorte d'évacuation étant diminuée , une autre espèce s'augmente & lui soit substituée ; par exemple les pores de la peau étant fermez par le froid , il survient souvent un flux de ventre.

Qu'on suppose au second période , qu'il ne s'évacue pas plus de dix-huit onces de sang ; il est certainement aisé de conjecturer que cette autre évacuation s'augmentera à proportion. Ainsi les menstres diminuant sensiblement , d'autres sécrétaires s'accoutumeront enfin à se diriger de manière , que la pléthore qui se forme dans le cours de chaque mois , sera par eux distraite & évacuée , ce qui fait qu'il n'arrive aucun accident aux personnes d'un âge avancé , quoique leurs regles les abandonnent.

Sanctorius est très-favorable à cette

opinion , ayant decouvert que toutes les évacuations sensibles augmentent dans la vieillesse , l'experience decide aussi en notre faveur , puisque des observations réitérées , nous apprennent que la plûpart des femmes dès qu'elles n'ont plus leurs regles , contractent une constitution pléthorique & beaucoup de graisse.

Il peut ainsi arriver une suppression des menstrûes sans qu'il y ait une beaucoup moindre abondance d'humeurs ; & quand même il y en auroit moins , comme il arrive d'ordinaire dans la vieillesse , on alleguera une autre raison pourquoi les menstrûes cessent sans inconvenient pour la santé au septième septenaire.

On remarquera en passant que le temps de l'apparition ou de la perte des menstrûes , depend beaucoup de la diverse consistance des fibres des vaisseaux de la matrice.

Les menstrûes se suppriment absolument pendant la grossesse , d'où vient cela ? si ce n'est que le sang pléthorique se porte ailleurs , je veux dire au fœtus ; cependant il y a pour lors dans le corps de la mere , plus de sang qu'il

qu'il n'en peut être employé à la nourriture du fœtus, de maniere qu'il ne manque pas aux femmes grosses de matiere pour fournir aux menstruës : ainsi celles qui ont cette évacuation dans leur grossesse, sont le plus souvent des personnes d'une forte constitution & qui regorgent d'humeurs.

En troisième lieu, le troisième mois étant passé l'évacuation cesse entièrement ; parce que le fœtus grossissant en toutes les dimensions, a besoin d'une nourriture plus abondante qui diminue la pléthore : Mais si l'évacuation continuë jusqu'aux derniers mois de la grossesse, le fœtus a coutume d'être fort valetudinaire & très-foible : tant cette observation d'Hippocrate en ses Aphorismes est véritable en ces termes ; si les menstruës paroissent à une femme grosse (surtout quand elles sont excessives) il est impossible que le fœtus soit sain ; il en apporte la raison ailleurs, disant que les menstruës derobent au fœtus la matiere de son accroissement ; ce qui revient à ce que dit Celse, que si une femme grosse rend du lait par ses mammelles, le fruit qu'elle porte doit être foible, parce que les mammelles

enrassent le sang qui devroit nourrir le fœtus.

La même raison cause la suppression des menstrües aux nourrices, parce que le sang superflu est porté aux mammelles afin qu'il soit transformé en lait pour nourrir le fœtus : c'est aussi ce que remarque Hippocrate au Livre de la Nature de l'Enfant, où il explique aussi assez mechaniquement comment se fait la direction du sang vers les mammelles.

La suppression des mois se fait donc sans aucun préjudice, chez les femmes qui n'ont point de pléthore dans leurs vaisseaux, aussi ne faut-il pas les leur provoquer. Que si cette évacuation arrive à une nourrice, il faut qu'outre le sang qui fournit son lait, elle en ait encore pour fournir à sa plénitude : & c'est pour cela que les nourrices les plus maigres, qui sont celles qui abondent le plus en sang, ont plus ordinairement leurs menstrües.

Il est si vrai que la pléthore est la principale cause du flux menstruel, que lorsque les vaisseaux de la matrice sont un peu trop forts ou bouchés par quelque obstruction, le sang se trace une autre route : ce qui fait qu'une autre

Évacuation supplée souvent au flux uterin.

On lit par tout dans les Auteurs que des femmes qui souffrent la suppression du flux menstruel, sont en des temps fixes attaquées d'hémorragies, ou par le nez, ou par les pores de la peau, ou par les urines, ou par les hémorroïdes, ou par le vomissement qui leur ont été salutaires : Il ne faut pour cela que consulter Sennert, Bonnet, Borrichius, Dolée, Salmuth, & surtout Hippocrate, qui met dans ses Aphorismes au rang des crises ces sortes d'évacuations : & si quelqu'une de ces évacuations qui supplée aux menstruës vient à être supprimée, il en arrive des fâcheux accidens ; ce qui est suffisamment confirmé par de fréquentes expériences.

Or il est hors de doute, que par quelques canaux que ce flux periodique puisse s'échapper, il est causé par la pléthore, qu'il est salutaire & qu'on doit le regarder comme une espèce de flux menstruel : car ce n'est pas tant au lieu de l'évacuation qu'il faut avoir égard, qu'à sa quantité & à son temps qui la denomment & la distinguent :

Il est pourtant comme nous avons déjà dit, plus naturel que cette évacuation se fasse par la matrice, à moins qu'il n'y ait quelque vice dans les vaisseaux, ce qui ne manque pas de se rencontrer quand le sang trouve lieu d'enfiler d'autres routes.

C'est ainsi que la nature seule au moyen de ces sortes d'hémorragies, telles qu'elles soient, soulage les femmes de leur pléthore : la saignée produit le même effet, par l'évacuation artificielle qu'elle leur procure, quand leur corps sain d'ailleurs ne pèche que par plénitude. On sait même qu'une simple saignée du bras, diminuë beaucoup ou supprime les menstrues aux femmes de la meilleure santé & qui sont les mieux réglées, quand elle est faite inconsidérément durant le période.

La saignée prévient aussi l'avortement, quand on la fait à une femme fort pléthorique. » Platerus au troisième Livre de ses Observations, rapporte à ce sujet la merveilleuse Histoire d'une certaine femme à laquelle on avoit enlevé la matrice, qui ne laissa d'avoir très-régulièrement ses

menstruës au temps fixe , qui s'écou- «
loient par l'anús, & qui étoient d'une «
couleur loüable. Après son rétablisse- «
ment elle vécut encore long-temps; «
quand les regles ne couloient pas bien «
par l'anús, il leur ouvroit une issuë «
en la seignant d'une veine qui étoit «
à côté de la malleole. «

Il est tout évident que dans cette femme, il s'accumuloit une pléthore toute pareille à celle qui se formoit avant l'extraction de sa matrice, qui fournissoit exactement la matière de cette évacuation : & comment lorsqu'elle diminuoit, elle pouvoit être excitée par la saignée, comme nous le verrons dans la suite. Zacut rapporte que dans une particulière, l'évacuation menstruelle se faisoit par le ponce, & que lorsqu'elle diminuoit, elle étoit attaquée d'une douleur de tête & de la fièvre.

Et certes, ce n'est pas une chose si merveilleuse de voir que les menstruës s'échappent par le ponce, puisque l'on voit dans les observations des Medecins que ce sang s'évacuë souvent par les doigts. Qu'il trouva son issuë par le ponce à une particulière à chaque

pleine Lune, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 24. ans, comme le rapporte Mercator dans son Traité des Maladies des Femmes; qu'elle n'en perdoit d'abord que quatre onces, & qu'après sa seizième année, elle en perdoit jusqu'à une demie livre, & que ce flux ayant été arrêté mal à propos, elle fut attaquée d'un crachement de sang.

On lit dans les transactions Philosophiques, qu'une autre particuliere perdoit presque tous les mois pendant douze ans, jusqu'à quatre livres de sang; & il est à remarquer dans cette Histoire. 1°. Que quand cette évacuation étoit arrêtée, elle ressentait à son bras une douleur très-aiguë. 2°. Que plus ce flux retardoit, le sang sortoit ensuite avec plus d'abondance. 3°. Que le flux augmentoit toujours à proportion de la boisson, & tous ces phénomènes s'accordent fort bien avec ceux des menstrués.

Il n'est pas ici hors d'œuvre de parler de ce flux de sang periodique, qui arrive quelquefois aux hommes; Il y en a qui ont un flux réglé d'hémorroïdes; d'autres qui ont un crachement de

sang périodique, & d'autres qui rendent en certains temps reglez du sang par les urines : Car le flux reglé des hommes, est causé par la pléthore, comme celui des femmes, & est fort propre à les maintenir en santé : & si ces évacuations périodiques sont supprimées, il en arrive une maladie ; comme il arriva à celui dont parle Salmuth.

Son mouvement périodique d'une urine sanglante étant arrêté, il tomba dans une difficulté de respirer très facheuse, & dans une oppression très-considérable qui l'enleva en peu de jours. » C'est pour la même raison que les vieux ulceres & les cauteres, qui ont long-temps subsisté, si on les desseche soudainement mettent presque toujours dans un très-grand danger ceux qui en étoient les porteurs.

Il faut encore observer que l'évacuation périodique étant supprimée dans ces hommes, non-seulement elle leur ôte la santé, mais qu'il leur arrive encore les mêmes symptômes, qui ont coutume d'arriver aux femmes qui sont privées de leurs menstruës, de manière que si cette sup-

pression dure trop long temps, ils deviennent réellement & de fait hystériques. Ceux qui mènent une vie oisive, sont sujets à cette maladie, qui donne origine à la pléthore, comme nous l'avons fait voir ailleurs.

Que si cette pléthore s'augmente dans les hommes, & qu'elle y excite le flux periodique; si ce flux venant à s'arrêter, il leur arrive les mêmes symptômes qui arrivent aux femmes lorsque leurs mois sont supprimez: pourquoi donc à plus forte raison, la même pléthore ne causera-t-elle pas aux femmes le flux de leurs menstrues, aussi-bien que les maladies que produisent leur suppression.

CHAPITRE IX.

Des choses qui excitent ou suppriment les menstrues plutôt ou plus tard.

APrès avoir expliqué les phénomènes des menstrues, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner un peu comment agissent certaines choses, par l'entremise desquelles le flux menstruel

est avancé ou retardé : Car cela nous étant connu, si quelquefois ce flux est desordonné, nous en fçaurons mieux la cause, & nous aurons aussi plus de facilité à diriger nos vûes pour y apporter le remede.

Entre les choses qui excitent promptement le flux menstruel, les plus efficaces sont la fièvre, le coit, un excès de boissöns, un-exercice violent, le vomissement, l'éternuement, la colere, la passion histerique, la suppression d'une évacuation importante, & les plantes emmenagogues : toutes ces choses étant propres ou à causer la plénitude dans le sang, ou à irriter les vaisseaux par leurs aiguillons.

Car comme la vitesse du sang est toujours augmentée dans la fièvre, il y en doit avoir aussi une plus grande quantité, qui frappe les canaux avec plus de force, & y cause en même temps plus de tension ; le mouvement du sang étant ainsi excité, les petits vaisseaux de la matrice, seront facilement rompus de la maniere que nous l'avons dit ailleurs ; or quoique ces vaisseaux se soient endurcis à la longueur du temps, ils ne résistent pas

toujours aux impulsions d'un sang que la fièvre a enflammé, comme il arriva à une femme dont parle Bohon dans son Cercle Anatomique, à laquelle ses menstruës survinrent aux approches de la fièvre à l'âge de quatre-vingts ans.

Dans la petite verole, la fièvre excite aussi assez souvent le sang menstruel, & cette fièvre, comme les Praticiens l'observent, a coutume d'arriver plus souvent le jour qui précède la crise de la maladie : ce flux entraîne peut-être quelque portion de la matière morbifique, & détermine ainsi la maladie.

Si donc il arrive que les menstruës surviennent à la petite verole, Sydenham, Auteur & Praticien également habile, n'a jamais conseillé de les reprimer, mais il en a au contraire toujours permis le cours dans son Histoire des Maladies Aiguës. Aussi Hippocrate dans ses Coaques nous apprend-il, que les fièvres aiguës sont calmées lorsque les menstruës surviennent; & Forestus rapporte qu'une femme qui avoit une fièvre synoque, en fut guérie par un flux menstruel qui dura sept jours: Mais si ce flux critique est interrompu

ou supprimé , il en arrive souvent de très-grands maux à la poitrine ou à la tête , comme il arriva à trois jeunes filles , selon l'observation de Borrichius.

Dans l'acte du coit , outre le mouvement qui gonfle & échauffe non-seulement les vaisseaux de la matrice , mais aussi toutes les autres parties du corps , le sang mêlé avec la semence se rarefie plus fortement & circule dans ses canaux avec plus de vitesse , de sorte qu'il force plus aisément toutes fortes d'obstacles. En un mot chez Hippocrate au Livre de la Diete , le coit est réputé propre à subtiliser & échauffer le sang , & préparer ainsi les menstruës à se tracer une issue plus facile.

Les symptômes que ressentent les femmes au temps de la conception , font assez connoître que la semence de l'homme anime le mouvement du sang , en ce qu'il passe communément pour être l'extrême remede qu'on puisse employer contre la suppression des menstruës , & qu'Hippocrate pour cette raison le recommande aux femmes dans differens endroits de ses ouvrages ; mais s'il est immodéré , il excite un flux men-

struel excessif, comme il arrive aux femmes grosses qu'un trop fréquent congrès fait avorter.

L'intemperance dans la boisson fait voir par elle même comment elle introduit la plénitude dans le sang, & en conséquence pourquoi il circule avec plus de vitesse.

La chaleur du sang est non-seulement augmentée par la vitesse de son mouvement, mais toutes ces parties s'atténuent aussi & se rendent plus fluides, parce que la contraction fréquente des muscles, qui se fait dans un mouvement violent, enlève non seulement par les pores la partie du sang la plus séreuse, mais en comprimant fortement celle qui circule dans les vaisseaux, elle la subtilise & la rarefie considérablement; de manière que la vitesse étant augmentée, son mouvement de fluidité en devient plus vif, & la tension des vaisseaux en est en même temps augmentée, ce qui donne aussi au sang une issue plus facile; & c'est pour cela que souvent les sauteuses ont subitement leurs menstrues.

C'est encore à de violens mouvements que l'on peut rapporter la cause

du vomissement & de l'éternuement, selon Hilden; en ce que dans ces grands mouvemens, outre que l'estomac & le diaphragme souffrent de rudes secousses; la matrice même qui n'en est pas éloignée, souffre aussi une telle agitation, que ces vaisseaux ne pouvant résister à des collisions trop vives & trop fréquentes, se rompent & donnent lieu au sang de s'extravafer. Les convulsions qui surviennent aux passions hystériques produisent le même effet, comme Platerus l'a observé dans une fille de la connoissance.

Il est peut-être plus difficile d'expliquer comment les passions de l'ame font mouvoir le sang avec plus de vitesse: Or il est très-certain que la colère sur-tout y excite de grands mouvemens; car pour lors le cœur souffre des contractions violentes, le pouls s'élève & est plus fréquent, les yeux sont étincelans, les joues sont brûlantes, tous symptômes qui font voir que le sang s'émeut avec rapidité, & qu'il heurte par conséquent avec plus de force contre les parois de ses vaisseaux; & ces violentes impulsions font cause que les vaisseaux de la matrice sont aisément brisez.

Le flux menstruel est encore excité par la suppression d'une évacuation accoutumée, parce qu'il se fait dans le sang à cette occasion une plus notable plénitude, au lieu qu'il est arrêté par une évacuation précédente & excessive, parce qu'il se trouve alors dans la masse des humeurs plus d'inanition que de réplétion.

Comme les plantes propres à procurer le flux menstruel, sont d'ordinaire beaucoup chargées de sel volatile, elles subtilisent & atténuent les parties du sang & leur donnent un mouvement plus vif. Nous nous expliquerons dans la suite sur leurs vertus, & sur la manière dont elles produisent cet effet : il suffit à présent de remarquer qu'il n'y a point de plantes emmenagogues, qui n'augmentent en quelque façon le mouvement du sang, après quoi le flux menstruel ne manque pas de paroître : Il faut penser de même d'un régime âcre, subtil & abondant; on en a des exemples fréquens dans la lecture des Auteurs.

Il y a encore d'autres moyens d'avancer le flux menstruel, mais ils se peuvent rapporter à ce que nous en

avons déjà dit : car, ou ils donnent une nouvelle force aux vaisseaux, ou ils donnent au sang une plus prompte plénitude comme font tous les autres moyens dont nous avons parlé : Que si ces moyens là agissent toujours de la même manière, il est probable que les moyens dont la nature elle-même se sert, pour procurer les mois à toutes les femmes n'agissent pas autrement.

Si quelqu'un s'avise de nous objecter que dans la fièvre & dans tout autre mouvement violent, quoique le sang se rarefie & qu'il circule avec plus de vitesse, il n'est pourtant pas accablé par la plénitude ; il doit se souvenir que la simple rarefaction de la tiffure du sang par rapport aux vaisseaux dont elle étend le diamètre, y introduit une véritable pléthore.

Car si les particules du sang subtilisées, ou divisées de quelque manière que ce soit, occupent un plus grand espace, elles n'étendent pas moins le diamètre des canaux que s'ils étoient remplis d'une plus grande quantité d'humeurs, ainsi le sang étant simplement rarefié, il ne laisse pas de s'y rencontrer l'espece de plénitude que

l'on dit être aux vaisseaux, outre qu'on peut répondre que la plupart des fièvres aussi bien que les menstruës dépendent originairement de la pléthore.

Tout au contraire les choses qui retardent le flux menstruel, sont le froid excessif, la tristesse, un affoiblissement subit, une grande évacuation, une nourriture épaississante, la crudité des humeurs, & les remèdes astringens, & toutes ces choses rendent le sang visqueux & diminuent son mouvement.

Comme la chaleur rarefie le sang & relâche ses fibres, de même l'excès du froid resserre les vaisseaux & les rend plus roides : Il arrive donc dans la plénitude particulière aux femmes, que lorsque les humeurs sont abondantes, les vaisseaux resserrez par le froid s'opposent à la sortie des humeurs, sans qu'ils soient néanmoins tellement étreffis que le sang soit empêché de se mouvoir dans leurs canaux : Il faut donc que quelque petite partie du sang croupisse à la fin dans les plus petits vaisseaux, & qu'en s'y arrêtant le mouvement du sang se ralentisse & devienne plus visqueux, de sorte

forte que pour ces deux raisons, le froid retarde le flux menstruel; parce que non-seulement il restraint & roidit les vaisseaux, mais qu'il rend encore le sang épais & visqueux, ce qui affoiblissant les impulsions le met hors d'état de forcer les parois des vaisseaux & de s'extravafer.

C'est donc avec raison qu'Hippocrate en son Livre de l'Air, attribué au froid la diminution & la suppression des mois qu'il dit être populaire dans les regions septentrionales; mais si le froid sans attaquer la matrice, saisit soudainement tout le reste du corps il seconde le flux menstruel s'il paroît actuellement, parce qu'empêchant la transpiration, il fournit à la matrice qui n'est point refroidie, une plus grande quantité de sang, capable de procurer une grande évacuation: C'est pour cela que les femmes, qui sur la fin de leur flux menstruel prennent des chemises un peu trop humides voident plus abondamment, & que leurs menstrues recommencent subitement, quoi qu'elles semblaient avoir cessé.

La tristesse est toujours accompagnée d'un mouvement du sang plus

tardif, ce qui fait qu'Hippocrate en ses Aphorismes, dit que si la crainte & la tristesse durent trop long-temps, l'humeur mélancolique en est cause; aussi observe-t-on que les mélancholiques, ont un pouls rare, & le visage pâle par le retardement des impulsions du sang.

Car la diminution du mouvement du sang, fait qu'il se porte vers le cerveau avec plus de lenteur, & conséquemment que les esprits sont portez au cœur avec moins de véhémence, & le mouvement du sang étant ainsi ralenti, le sang ne force pas les tuniques de ses vaisseaux avec tant de facilité.

Il faut raisonner de même d'un affoiblissement subit; car dans un état de foiblesse il se fait une grande dissipation d'esprits, de sorte que le cœur destitué de forces est en grande peine, & ne peut presque chasser le sang en avant, ce qui retarde le mouvement circulaire & l'affoiblit: c'est pour cela qu'il arrive quelque fois qu'une peur imprévüe arrête une hemorrhagie du nez.

Quand une trop grande évacuation

précède le temps de l'apparition des menstruës ; il est tout visible qu'elle doit l'arrêter, ou du moins la retarder, parce que le sang qui produit le flux est en défaut. Aussi arrive-t-il après l'accouchement que deux & trois mois se passent sans menstruës, parce que le flux des vuidanges a presque épuisé tous les fluides : une maladie longue ne diminuë pas moins les menstruës, parce qu'il n'y a plus de sang pour les fournir, ou parce qu'il est employé pour la nourriture du corps.

Les bains & les étuves en procurant une abondante sueur, retardent ou suppriment en même temps la pléthore & l'évacuation menstruelle : Les anciens ulcères & la suppuration des cauterés long temps continuée produisent le même effet. J'ai aussi connu une femme qui s'étant causée un flux d'urine par l'usage du Thé, eut aussitôt ses mois supprimez : Une autre eut une suppression de trois mois pour s'être fait faire plusieurs saignées ; & je sçai qu'il arriva la même suppression à une autre femme pour avoir essaié le remède de la salivation : & ce qui est à remarquer en celle-cy, c'est qu'ayant

ses mois un jour avant qu'elle commençât à saliver, dès qu'elle saliva ses mois s'arrêterent; enforte que la décharge par bas ayant été barrée, elle eut aussi-tôt un saignement de nez, dont l'évacuation égala l'écoulement qui avoit coutume de se faire par les menstruës: ensuite la salivation ayant continué pendant deux mois, ses regles cessèrent pendant tout ce temps-là. La même chose arrive aux femmes dont les regles prennent une autre route: dans l'hydropisie par exemple, Hippocrate nous avertit au Livre des Maladies des Femmes que les mois s'arrêtent, & il nous dit au même endroit, qu'ils diminuent & se suppriment enfin totalement, quand il s'amasse des eaux dans la matrice.

Un regime épaisissant & la crudité des humeurs suppriment aussi les menstruës; d'autant que lorsqu'il se forme un chyle trop visqueux, le sang qui en résulte croupit toujours dans les vaisseaux capillaires, & les esprits qui sont separez de ce sang, sont en petite quantité, & n'en sont séquestrez qu'avec beaucoup de peine.

Les mois se suppriment aussi à celles

qui font un trop long usage du lait , ou qui mangent de la craye comme font plusieurs filles par une dépravation de goût : la même suppression arrive par une vie nonchalante , & par une boisson excessive d'eau froide : C'est pourquoi Hippocrate nous enseigne en son Livre des Eaux , que les eaux crues & froides sont fort nuisibles au flux menstruel , & qu'elles le diminuent aussi bien que le lait ; & Forestus nous apprend que l'usage imprudent du lait & de ces eaux froides bûes imprudemment , causent non-seulement cette suppression , mais aussi la mort.

Enfin les remèdes astringens retardent le cours des menstrues , tant parce qu'ils fortifient le tissu des vaisseaux de la matrice , qu'à cause qu'ils rendent le sang plus visqueux & plus adhérent. Actuarius rapporte une Histoire assez particulière , d'une suppression de cette nature en son Livre du Présage tiré des urines ; mais nous aurons lieu d'expliquer dans la suite comment les remèdes astringens peuvent produire cet effet , lorsque nous traiterons expressément des vices du flux

menstruel, & des moyens d'y remédier.

Il faut au surplus observer au sujet de tout ce qui peut avancer ou retarder l'écoulement des menstrues, que si l'on se sert trop long-temps ou trop fréquemment de tous les remèdes, ils sont selon la plûpart des Auteurs, les causes évidentes ou de la suppression entière de cet écoulement, ou de son flux excessif.

CHAPITRE X

Des accidens qui surviennent à la suppression des Menstrues.

QUoi que les vices du flux menstruel soient opposez les uns aux autres, ils ne sont pas pour cela moins dignes d'attention; comme par exemple, le flux immodéré des menstrues & la trop grande rétention; & comme c'est de ces deux défauts, que dérive le plus souvent cette iliade de maux qui arrive aux femmes: Car c'est de cette évacuation excédente ou diminuée, qu'Hippocrate au LVII.

Aphorisme de la V. Section , nous fait entendre que naissent toutes ces maladies : il ne sera pas hors de propos de rendre raison pourquoi les vices des menstruës , causent aux femmes tant & de si fâcheux accidens.

Mais parce que la diminution des menstruës est un mal très-fréquent, & presque épidémique à l'égard des filles , nous commencerons par cette maladie à faire nos recherches , parce qu'on ne connoît dans les filles aucune maladie , qui n'ait celle-ci pour cause ou pour associée.

La diminution des menstruës a différens degrez; car, ou il y en a trop peu, ou elles viennent trop tard , ou elles ont beaucoup de peine à paroître, ou, ce qui arrive plus fréquemment encore, elles sont entièrement supprimées : or cette suppression totale est suivie des plus terribles symptômes; & les remèdes qui peuvent en procurer le retour , peuvent aussi remédier à toutes les especes de diminution; en sorte que si l'on peut solidement expliquer la suppression des menstruës , toutes les especes de diminution seront & très-faciles à comprendre, & seront gué-

ries avec la dernière facilité.

L'obstruction des menstruës ne nous est pas connue, par des accidens aussi certains & des signes diagnostics aussi sensibles que la plûpart des autres maladies qui affligent le corps humain ; car premièrement, cette suppression étant encore recente, les principaux accidens que nous avons dit ailleurs être les précurseurs du flux menstruel, s'augmentent notablement comme sont la douleur & la chaleur des parties voisines de la matrice, la céphalalgie, le dégoût, & la langueur de tout le corps, qui marquent en quelque façon la pléthore comme nous l'avons fait voir ci-devant.

Ces premiers symptômes sont suivis d'un long assemblage de maux, qui sont l'inflammation de la matrice, souvent même suivie de la gangrene ; le battement des artères, la douleur des lombes & des jointures, la vicissitude du chaud au froid, & du froid au chaud, les varices des veines, les tumeurs des jambes, des pieds & des hypochondres, la pesanteur & la faiblesse de tout le corps ; les tranchées & les gonflemens du ventre & semblables

bles aux coliques, les vents & les bruits des intestins, les vomissemens, les anxietez précordiales, la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, l'exténuation, la palpitation du cœur & la syncope.

Une douleur très-vive tant au devant qu'au derriere de la tête, les yeux chargez, les vertiges, & quelquefois même l'apoplexie & la folie, la pâleur du visage, les fleurs blanches, les passions hysteriques, une boule qui semble s'élever du bas-ventre jusqu'au gosier, l'urine quelquefois brillante, & quelquefois supprimée, un ventre dur, & des hémorragies par differens endroits.

Des accidens causez par la Pléthore.

Mais parce que parmi ce grand nombre de symptômes, il y en a qui sont produits par la seule augmentation du sang de la pléthore, & d'autres qui procedent de sa mauvaise qualité; il faut examiner d'abord, quels sont ceux qui sont principalement causez par la pléthore.

Or parce que la pléthore par elle-

même, ne peut pas supprimer les menstruës comme nous l'avons fait voir au chapitre VI. il s'ensuit qu'il faut chercher dans le sang même la cause de cette suppression : car toute suppression du moins malade, vient du vice du sang ou des vaisseaux.

Les arteres étant donc tellement resserrées, qu'elles ne permettent pas au sang aucune issue, à cause de cet engorgement d'humeurs, dont nous nous sommes suffisamment expliqué : le mouvement du sang s'anime, parce qu'outre la quantité du sang qui s'augmente, la vitesse de son mouvement s'augmente aussi, qui est toujours proportionnée à la quantité, à moins que la lenteur & la viscosité ne s'y opposent : aussi plus la quantité du sang est considérable, & plus la séparation des esprits doit être abondante ; & comme c'est de là que dépend la force du cœur par rapport à la circulation du sang, la contraction du cœur sera aussi plus forte & plus fréquente, d'où il arrivera que la circulation se fera dans les vaisseaux avec plus de vitesse.

Ainsi comme la masse du sang & son mouvement se trouvent au même

temps augmentez, la chaleur des humeurs sera aussi plus vive, & l'extension des canaux sera aussi plus forte, & par conséquent tout ce qui dépend de cette violente extension : comme sont tous les accidens qui précèdent ordinairement le flux menstruel, auxquels on peut ajouter l'enflure des vaisseaux & leur pulsation. Les personnes dont le sang lent & visqueux est cause de la suppression de leurs regles, souffrent plus de ces accidens que les autres.

C'est donc un signe certain, que la suppression des menstruës procède du vice des vaisseaux, lorsqu'il y a une douleur tensive aux environs de la matrice, enflure aux veines, une couleur brillante au visage, ce qui sera encore plus sûr, si le pouls devient plus fort ; parce que dans la pléthore qui n'a pas encore donné au sang de mauvaise qualité, le pouls est fort, plein & fréquent : or le pouls est fort, parce que la quantité du sang étant augmentée, il se fait une plus grande séparation d'esprits ; de manière que le cœur étant mieux pourvû d'esprits, se contractant plus vigoureusement, pousse le sang

plus fortement dans les arteres ; qui fait par consequent une plus violente impulsion contre leurs parois, & rend ainsi le pouls plus fort.

Mais comme dans la pléthore il y a dans les vaisseaux une plus grande quantité de sang, elle occupe aussi un plus grand espace, & elle pousse toujours de plus en plus les tuniques des arteres en dehors, ce qui rend la plénitude du pouls plus sensible.

Cette même plénitude rend aussi le pouls plus fréquent, parce que le sang se porte alors avec plus d'impetuosité dans les ventricules du cœur, ce qui fait que ce viscere est comme excité par un certain aiguillon, à faire des contractions plus promptes ; & les esprits passent aussi avec plus d'abondance dans les fibres musculuses du cœur ; de telle sorte que le cœur peut s'éouvoir plus fréquemment : ce qui rend aussi la pulsation des arteres plus fréquente.

De cette maniere le pouls deviendra toujours plus vif, tant par les pulsations du cœur, que par la suite du temps, jusqu'à ce que la pléthore soit à son comble ; car il y a un certain

dégré de plénitude, au-delà duquel la quantité du sang augmentée, ne peut manquer de le faire degenerer de ses bonnes qualitez. Hippocrate fait voir en ses Aphorismes, qu'il avoit bien compris le danger où un tel excès de plénitude expose les malades, quand il nous dit, que les Athletes qui sont parvenus à un excès de santé, ne peuvent rester long-temps dans cet état, parce que s'ils le porteroient plus loin, ils seroient en danger d'en déchoir d'une maniere plus triste & plus fâcheuse.

Parce que la pléthore ne peut long-temps s'augmenter, qu'elle n'induisse dans le sang la lenteur & la viscosité : Car aux approches du flux menstruel, l'extension des vaisseaux, dont nous avons ci-devant parlé, pendant laquelle la quantité & le mouvement du sang sont augmentez d'une dixième partie : Si les menstruës cessoient jusqu'à deux mois, la masse du sang se trouveroit cinq fois plus abondante qu'elle ne doit être, à moins que d'autres évacuations ne la diminuent à proportion, sans quoi, la compression des tuniques des vaisseaux est pareillement

augmentée par la continuelle circulation du fluide ; plénitude outrée , que personne ne conviendra que les vaisseaux puissent soutenir sans excéder la force de leur tiffure , si l'on se ressouvient de la peine qu'ils ont eüe à supporter l'absence du premier période.

Comment arrive la Lenteur & la Viscosité du sang.

Or cette lenteur & viscosité du sang causée par la pléthore , se déduit par trois moyens. 1°. Elle peut arriver par la seule abondance du sang, qui se gonfle tellement dans les vaisseaux , que l'extension qu'elle leur cause ne laisse pas au sang une espace assez ample pour y circuler , à moins que leurs fibres ne se brisent ; de maniere que la masse du fluide étant plus abondante que la capacité des vaisseaux n'en peut contenir , le sang surabondant trouve une plus grande résistance.

Il arrive de là que ses particules étant repoussées & retardées tant par le liquide qui précède , que par les runiques de ses canaux qu'elles heurtent sans

cesse, elles se rassemblent dans un espace plus étroit, où elles sont plus fortement unies entr'elles, & comme leur volume augmente toujours, elles s'arrêtent insensiblement dans les vaisseaux capillaires; & leur circulation étant en quelque façon empêchée de nouveau dans ces petits vaisseaux, les globules du sang trouvent entr'elles plus de résistance dans les autres canaux; & ainsi une plus étroite cohérence ou viscosité.

2°. Le mouvement du cœur étant diminué dans la pléthore, il doit introduire la viscosité dans le sang; parce que les vaisseaux sanguins se gonflant au-delà d'un certain degré déterminé, ils resserrent de telle sorte dans le cerveau, non-seulement les nerfs qui les environnent, mais encore les nerfs du cœur même; en sorte qu'il coule très-peu d'esprits dans les fibres de ce viscere, ce qui affoiblit ce mouvement: Ainsi moins le sang est poussé avec véhémence, & plus il est aisément retardé par quelque résistance que ce soit; & la viscosité y est aussi plus facilement introduite.

3°. La lenteur s'empare aussi du sang

par la dissipation de ses parties les plus subtiles ; en ce que la pléthore étendant les vaisseaux à l'excès , leurs tuniques opposent de même au sang une résistance réciproque : de sorte que ces particules étant vigoureusement repoussées par ces tuniques, sont nécessairement moins comprimées : ce qui fait que tout ce qu'il y a de subtil & d'aqueux dans le sang, en est exprimé tant au travers des pores des vaisseaux , que dans les conduits sécrétoires : ainsi les particules les plus fluides du sang , étant continuellement sequestrées, la masse qui reste , est nécessairement plus serrée & plus compacte.

Si donc les menstruës sont totalement supprimées, Hippocrate en son Livre des Maladies des Femmes , nous apprend que la maladie rend ce sang supprimé grossier , visqueux & glutineux : ainsi quoique les symptômes qui suivent cette suppression , puissent bien être causez par la pléthore , ils sont néanmoins pour leur plus grande partie les veritables productions de la pléthore , mais jointe à la viscosité, & leur malignité ne vient que d'un tel mélange : or cette lenteur provenant

de la pléthore, n'empêche pas que les symptômes qui procedent de la suppression des menstres, ne reconnoissent la même cause ; & c'est de quoi le Lecteur doit se souvenir , afin que nous évitions de l'ennuyer par des répétitions trop fréquentes.

Les causes de la foiblesse du Pouls.

Mais la lenteur jointe à la pléthore , fait bien-tôt évanouir la violence du pouls qui est une suite de la suppression , causée par le vice des vaisseaux , & cette vitesse du pouls diminuë en effet de telle sorte , qu'il paroît alors foible , rare & très-inégal ; parce que le sang s'étant rendu visqueux , sa liaison plus serrée , fait qu'il s'en separe moins d'esprits ; & cette diminution d'esprits affoiblissant la contraction du cœur , le sang est poussé dans les arteres avec moins de force , d'où vient la foiblesse du pouls.

Une autre cause concourt encore à produire cet effet, c'est le poids du sang augmenté par la pléthore : car comme il s'agit de mouvoir une plus grosse masse , le cœur chasse le sang

avec moins de vigueur : la foiblesse du pouls est encore augmentée , en ce que la quantité de ce sang visqueux étant plus considerable , la collision de ses parties entr'elles est aussi plus grande , aussi bien que leur reciproque divulsion ; ce qui est cause que la vitesse du sang diminuë , à cause de la résistance qu'il trouve dans son cours, & conséquemment le pouls devient plus foible. Cette vitesse du mouvement du sang étant diminuée , le sang qui doit fournir les esprits arrive plus tard vers l'origine des nerfs ; ainsi les esprits qui sont actuellement dans les nerfs , étant poussez moins vivement , influent dans les fibres du cœur avec moins de force ; ce qui fait qu'il y a de plus longs intervalles entre les contractions du cœur, & que le pouls est plus rare.

Le pouls est alors inégal , tant à l'égard de ses intervalles , parce qu'un nouveau chyle étant incessamment porté dans un sang visqueux , il ne se peut faire que toute la constitution du sang soit égale , & qu'il y ait une égale adhérence entre les particules qui entrent en sa composition : Ainsi comme une partie de sa masse est composée de par-

ricules plus subtiles , & l'autre de plus visqueuses , par rapport à la diverse tiffure du sang qui coule vers les petites ouvertures des nerfs , il y a une differente quantité d'esprits séparez , ou d'un sang plus relâché qui est plus ample , ou d'un sang plus serré qui est beaucoup moindre , d'où il arrive , que des esprits inégalement distribués au cœur , la contraction de ce viscere est aussi fort inégale , non seulement pour le temps , mais aussi pour la force.

De plus , la differente disposition du sang , qui est reçûë dans les ventricules du cœur , rend le pouls inégal ; car le systole du cœur chasse plus lentement & plus foiblement un sang visqueux , plus compact & plus propre à résister à son impulsion ; & le même systole chasse plus promptement & plus fortement un sang plus subtil , & dont la tiffure résiste moins à ses vibrations.

Il arrive la même chose à l'égard du pouls , quand la suppression procede d'une autre cause que celle que nous avons alleguée ; c'est-à-sçavoir de mauvaise qualité du sang : parce que

bien que la qualité du sang puisse être viciée en différentes manières; elle ne l'est jamais au point de pouvoir supprimer les menstruës, à moins que la viscosité ne se joigne à la mauvaise qualité, que nous avons suffisamment fait voir ci-devant, être la véritable cause de la suppression.

Ainsi, comme la pléthore rend enfin le sang lent & visqueux, sa lenteur & sa viscosité causent réciproquement la pléthore: car les vaisseaux capillaires se trouvant obstruez par un sang grossier, la portion de celui qui a dû être évacué tous les mois, s'amasse dans les autres vaisseaux: de sorte que de quelque cause que les menstruës soient supprimées, la pléthore enfin succède toujours; mais de quelque façon qu'elle produise les symptômes, qui ont coutume de survenir à la suppression des regles, il est présentement à propos que nous nous en expliquions un peu plus distinctement.

Les causes de l'inflammation de la Matrice.

La quantité du sang étant donc sura-

bondante dans les vaisseaux de la matrice, comme une partie de ce sang fermement adhérente, ne peut pas s'engager dans les canaux deliez des vaisseaux capillaires: les arterioles dans lesquelles cette obstruction commence, sont sensiblement de plus en plus étendues, par le sang qui coule sans cesse dans leurs conduits & qui s'est lui-même rendu plus chargé à cause de la chaleur excitée par l'effort de ses propres parties, ce qui donne lieu à une inflammation, qui se fait encore plus fréquemment, quand les menstruës sont soudainement supprimées dans le temps même de leur écoulement.

Pendant que l'inflammation subsiste, si les parties solides sont déchirées par des humeurs corrosives, il survient un ulcere qui occasionne quelquefois la corruption & la gangrene, comme Hilden l'a remarqué dans ses Observations.

Les pulsations des arteres sont plus fortes, parce que les menstruës étant supprimées, le sang est si abondant dans les vaisseaux, qu'outre que sa quantité cause une extrême tension aux tu-

niques de leurs canaux , le mouvement du sang augmenté fait qu'elles en sont frappées plus rudement : or la forte percussion de ces arteres , s'apperçoit principalement dans les femmes dont les mois sont supprimez par le vice des vaisseaux.

Car quand une fois le sang a contracté la lenteur & la viscosité , qui l'empêche de circuler promptement , le mouvement du sang affoibli fait cesser la pulsation dans les arteres , quoi que la plénitude ne soit en rien diminuée ; parce que le sang étant absorbé dans la lenteur , il s'en sépare peu d'esprits ; d'où il arrive que se mouvant très-foiblement , le fluide est lancé languissamment contre les tuniques des arteres ce qui fait que leur pulsation diminuë sensiblement.

Les malades ressentent souvent de la douleur à l'épine du dos , parce que la medule spinale étant très-sensible , elle a coutume d'être aisément blessée par la distention des arteres qui l'environnent : c'est pour cela que la douleur du dos passe pour un diagnostic précurseur de la petite verole ; & cette douleur précède en cette occasion la

petite verole, par la même raison qu'elle est excitée dans la suppression des mois par la trop grande plénitude des vaisseaux.

La cause de la douleur des jointures & des frissons irreguliers.

Lorsque la maladie dure long-temps, il survient une douleur aux jointures, à cause du sentiment exquis du periofte: ce qui fait que lorsque le sang péchant également par sa quantité & par sa lenteur, cause une distention excessive aux vaisseaux qui s'insèrent aux os par l'entremise du periofte; cette membrane délicate est distraite avec beaucoup de violence, & particulièrement vers les jointures, parce qu'il y a vers les extremités des os, une bien plus grande quantité des vaisseaux, qui traversent le periofte.

La vicissitude du chaud au froid, se peut fort bien expliquer de ce que nous avons allegué ci-devant de la fièvre intermittente au chapitre VIII. parce que ce changement n'est autre chose qu'une très-legere fièvre intermittente. C'est pourquoi Forestus rap-

porte dans ses Observations, qu'il avũ la suppression des mois suivie d'une fièvre quarte.

Et cette succession du froid au chaud, est un signe assez bien marqué de la lenteur que le sang commence déjà à contracter dans les personnes dont les mois sont supprimez : Ainsi Hippocrate nous dit au Livre des Maladies des Femmes, que lorsqu'une femme est trois mois sans avoir ses regles, elle a des frissons & une fièvre erratique.

La cause des Varices.

Les varices qui arrivent aux jambes & aux pieds, sont causées non-seulement par la plénitude du sang, mais encore par le retardement de son retour dans la veine cave : car, la pléthore s'étant accumulée, la matrice est si fort gonflée & tendue, qu'elle ne peut manquer de comprimer beaucoup les rameaux iliaques, & par cette compression, de retarder le retour du sang dans leurs canaux.

Cela posé, la circulation qui languit dans les vaisseaux des extrémités inférieures, fera gonfler les veines dans lesquelles

lesquelles des valvules forment en quelque façon des cellules fort distinctes d'espace en espace ; les côtez de ces veines ne se gonfleront pas également dans ces différentes cellules , mais ils y formeront des certaines tumeurs , en façon de nœuds , pour ainsi dire , que l'on appelle des varices ; sçavoir dans les espaces qui sont compris entre deux valvules.

Or plus les veines sont éloignées du cœur , plus les varices sont gonflées , parce que plus le fluide qui pèse sur les valvules a de hauteur , & plus il comprime les extremittez des canaux : La viscosité du sang venant de surcroît les varices se gonfleront toujours davantage , parce que la vitesse du sang étant retardée , son retour vers les iliaques est aussi beaucoup plus lent.

Ce qui cause l'enflure en différentes parties.

Que si cette distention causée par la pléthore , subsiste un peu plus longtemps , les fibres des côtez diminuées & séparées les unes des autres par l'impetuosité du sang , s'affoibliront

tellement que les humeurs contenuës dans les canaux , excéderont aisément par leurs interstices ; de sorte que ce passage étant ainsi formé , il se fera une continuelle transudation , qui augmentera peu à peu la tumeur , qui sera plus remarquable aux pieds , aux jambes & aux hypochondres : parce que le retour du sang vers le cœur , étant plus difficile & plus tardif dans ces conduits inferieurs , & la masse du fluide qu'ils supportent étant plus pesante comme nous l'avons déjà démontré , il se fera aussi un plus grand effort sur les tuniques des vaisseaux , & l'éruption sera par conséquent plus aisée à se faire entre ces interstices.

C'est pour cela qu'on voit peu de personnes exemptes de ces tumeurs , quand leurs mois sont supprimez : & il y en a aussi quelques unes , qui sont attaquées de rhumatismes & d'espèces de gouttes , dont Hippocrate dit en l'Aphorisme XXIX. de la VI. Section , que les femmes sont exemptes , à moins que leurs mois ne soient supprimez.

On peut dire aussi fort à propos pour cette raison , que ces tumeurs sont

causées par la pléthore ; parce que les femmes d'un temperament humide qui ont long-temps leurs regles , quand cet écoulement vient à se supprimer , sont plutôt sujettes à l'enflure que les autres, selon qu'Hippocrate l'a observé dans son Livre de l'Air , & ce temperament est celui des femmes Occidentales , suivant le même Auteur , qui croit cette region si froide & si humide , qu'elle cause en même temps , aux personnes qui l'habitent , la suppression des regles & l'enflure.

Mais ces tumeurs sont le plus souvent fort lâches , & on les trouve pourtant quelquefois dure au bas-ventre , comme des nœuds ou des tubercules ; & ce que ces tumeurs ont de particulier , c'est qu'elles ne sont pas toujours gonflées ; mais que tantôt elles sont engorgées , & tantôt affaïssées : en sorte qu'il faut ranger sous les symptômes hysteriques , les tumeurs dont nous parlerons dans la suite.

Hippocrate au Livre de la Nature de l'enfant , a observé de ces sortes de tumeurs aux aïsses lorsque les mois sont retenus ; & lorsque la retenuë dure long-temps , & que le sang contracte

en même temps de la lenteur, la circulation languit peu à peu, de manière que le mouvement du sang diminué dans les petits vaisseaux, & les particules ayant entr'elles plus d'adhérence, il s'en fait des obstructions dans les autres canaux, & particulièrement dans les lymphatiques qui sont les plus délicats, & qui ont moins de diametre.

D'où vient l'Hydropisie.

La viscosité des humeurs se trouvant ainsi jointe au relâchement des fibres, cause une espece d'hydropisie telle que Forestus a décrit celle qui succede à la suppression des mois : Il se fait aussi très-souvent une infiltration d'eau dans la matrice, dont parle souvent Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes ; & cette maladie arrive particulièrement aux filles, comme le même Auteur le dit encore au même Livre, parce qu'elles sont plus sujettes à la suppression comme nous le ferons voir dans la suite.

L'hydropisie succede aussi très-fréquemment à d'autres évacuations, comme sont les hémorroïdes, les flux

d'urine, les grandes sueurs & autres, quand elles sont supprimées à l'occasion d'une pléthore accumulée dans toute l'habitude. L'hydropisie qui arrive plus fréquemment qu'à tous autres aux grands mangeurs & aux grands buveurs, favorise encore notre opinion touchant la pléthore.

Les maux qui résultent de la trop grande réplétion des canaux, & principalement à l'estomac & aux intestins, seront aisément compris de ceux qui feront reflexion, sur le nombre presque infini de vaisseaux qui rampent autour de ces parties : d'autant qu'au sujet des humeurs pléthoriques, on sent dans les tuniques de ces vaisseaux, comme une espèce de gonflement, lequel interceptant, comme on l'a dit, l'influence des esprits dans les nerfs, le mouvement peristaltique de l'estomac & des intestins, qui sert à convertir les alimens dans un chyle fluide & subtil, est très-languissant.

Il arrive de là, que ces instrumens de la fabrique du chyle dénués d'esprits, n'ayant qu'un mouvement peu actif, ne forment qu'un chyle imparfaitement atténué, qui pour cela s'ac-

cumule en quantité dans les premières voyes , & y cause un certain sentiment de plénitude.

Ce chyle est encore plus crud & plus visqueux , lorsque la lenteur du sang s'y trouve jointe ; car comme dans cette lenteur son mouvement est plus foible , & son adhérence beaucoup plus tenace ; non seulement il se distribue moins d'esprits aux muscles , mais il se fait encore dans les glandes de l'estomac & des intestins , une moindre séparation du levain qui leur est propre ; ainsi les alimens étant destituez du liquide qui avoit coutume de les humecter & de les amolir , ils ne peuvent pas être loüablement dissous ; ce qui est cause que le chyle reste plus long-temps dans les intestins , & que sa liaison est plus grossière.

Ce qui cause la constipation & la douleur en la région de l'Estomac.

Il s'ensuit de là , que la paresse du ventre accompagne presque toujours la suppression des menstrues , attendu que le mouvement des intestins étant diminué , les excréments sont

moins détrempez & que leur sèche-
resse les empêche de s'échapper prom-
ptement

De-là naît une autre raison, de la
nécessité qu'il y a au sang pléthorique
de contracter de la viscosité, qui est
que le chyle par la diminution du
mouvement de l'estomac & des intest-
ins dans la pléthore, est moins atte-
nué & divisé, & est par consequent
plus grossier dans le cours de la cir-
culation : car l'opinion des anciens est
vraye, qui veut que ce qui est crud
dans la première coction, n'est pas
plus digéré dans la seconde, & dans
la troisième.

Or il est évident que cette lenteur
du chyle, succede aisément & bien-
tôt à la suppression des mois, en ce
que la première plainte que font les
femmes après leurs mois supprimez,
est toujours de ressentir une douleur
en la région de l'estomac ; de-là,
le sang s'étant rendu plus grossier, ne
peut traverser les petits vaisseaux qui
rampent sur le visage, ce qui rend les
joues pâles & décolorées.

Que si le chyle reste long-temps
dans cette disposition, il contracte les

alterations qui arrivent d'ordinaire aux liqueurs croupissantes , qui sont la pourriture & l'aigreur : Cependant comme le chyle ne peut se corrompre , sans que ses parties ayent encore quelque espece de mouvement ; tout ce qu'il contient d'air est plus fortement agité , & si cet air est enfermé dans quelque espace , il excite des vents & des bruits ; & s'il est chassé dehors , il produit des éructations.

Les tranchées de l'estomac & des intestins , sont encore produites de différentes manieres , tant parce que le sang pléthorique écarte fortement en dedans les fibres des canaux , & que le chyle converti en acide les irrite & les picque en dehors : car c'est de l'une de ces deux causes que procede la douleur , qui devenant plus aiguë , elle agace par ses pointes la tunique de l'estomac , qui s'étant à cette occasion violemment contractée , il en arrive un vomissement.

D'où vient la pesanteur du corps.

Les malades ressentent dans tout le corps un sentiment de pesanteur , parce

ce que l'évacuation menstruelle étant, arrêtée, le poids du corps s'augmente, & ses forces dans le même temps s'affoiblissent, & manquent absolument quelquefois; & quoi que le corps soit dans le fond plus léger, il paroît néanmoins plus pesant à celui qui le soutient: car si vous ôtez la moitié des forces à celui qui en doit soutenir la pesanteur, c'est de même que si vous lui imposez le double à supporter.

Mais quand les mois sont supprimez les forces sont abattuës, parce que les vaisseaux sanguins dans le cerveau & dans toutes les autres parties du corps sont tellement gonflez que les nerfs des environs en sont si fortement comprimés & ferrez, qu'il se fait une moindre separation d'esprit, & une moindre dérivation du liquide particulier dans les membres.

Et comme les esprits étant ainsi interceptez les forces s'affoiblissent: aussi de la suppression des mois résulte-t-il deux especes de pléthore, dont parlent les Auteurs; car la pléthore des vaisseaux s'augmentant de jour en jour, elle est enfin suivie de celle qu'on appelle aux forces.

*Les causes du défaut de transpiration
& de la difficulté de respirer.*

Dans le temps qu'un sang surabondant remplit les vaisseaux de cette manière, les glandules formées de la circonvolution des vaisseaux les plus déliés & moins soutenus des chairs que toutes les autres parties sont très-promptement attaquées; & parmi ces sortes de glandules, aucunes ne sont plutôt affectées que celles qui se terminent à la tunique intérieure de la trachée; ce que nous éprouvons tous les jours par la transpiration supprimée, ou comme on le dit communément, pour avoir souffert du froid.

Car la transpiration étant arrêtée, les glandes de l'âpre artère se gonflent, parce que les pores de la peau étant obstrués, les autres glandes reçoivent du sang en plus grande quantité, ce qui cause une plus grande séparation de matière au travers de leurs pores, en sorte que les glandules de la trachée remplies de cette trop grande quantité d'humeurs se trouvent engorgées & farcies à l'excès.

L'humeur visqueuse s'étant donc rendue adhérente aux glandes de la trachée , elle comprime tellement les productions nerveuses qui les environnent de toutes parts , que les muscles auxquels ces nerfs destinez , sont mis en contraction ; & les muscles de l'âpre artère étant contractez , l'air est exprimé par la bouche , où ce qui est la même chose , la toux survient , qui n'étant point accompagnée d'oppression , nous paroît venir plutôt de ces glandes que de la poitrine ; parce que si le poulmon étoit chargé de cette humeur superflue , on ne conçoit pas qu'il pût y avoir de la toux sans difficulté de respirer , qui est très-familier dans la suppression des mois : car le sang étant arrêté dans les vaisseaux capillaires du poulmon , les vesicules bronchiales qui sont toutes entourées d'arteres , sont accablées d'un poids excessif , elles sont travaillées d'un certain sentiment de gravité & d'anxiété fort incommode ; & se trouvant réduites dans un trop petit espace , elles ont moins de facilité à recevoir l'air & à le chasser hors de la poitrine , & le sang croupissant de plus en plus

dans les petits vaisseaux , la respiration ne se fait qu'avec peine ; & c'est par cette raison qu'Hippocrate en ses prédictions , nous avertit que l'excès d'une ample boisson rend la respiration difficile ; & elle le sera encore davantage , si les muscles de la poitrine , comme il arrive assez souvent , ou sont surchargez de cette matiere étrangere , ou destituez d'esprits par la pléthore ou par la lenteur du sang , & pour cela moins en état de faire leur fonction , qui est d'élever fortement les côtes & de les pousser en dehors ; ce qui fait que l'air n'est pas suffisamment exprimé des vesicules du poulmon , ce qui rend la respiration difficile.

La difficulté de la respiration peut encore être causée ou du moins augmentée , parce que le diaphragme se trouvant trop élevé à cause du gonflement de la matrice & des hypochondres , la cavité de la poitrine se trouve si fort étroissie , que le poulmon ne peut pas avoir son extension libre , ce qui cause la difficulté de respirer : & ceux qui ont la poitrine naturellement serrée , comme les bossus , sont fort sujets à ce mal. Que si cette mau-

vaite disposition dure long-temps ,
l'asthme survient , qui ne differe que
d'un degré de la dispnée.

*Les causes de la Vomique & de la
Phtysie.*

Tous ces symptômes arriveront aux
poumons, quand bien même la plé-
thore seroit encore comprise dans les
vaisseaux sanguins: Que si ces humeurs
pléthoriques viennent à s'extravafer ,
& à se fixer dans les interstices des ve-
sicules bronchiales , ces espaces sont
dilatez à l'excès , & peu à peu il s'y
forme une vomique.

Or si nous jugeons à propos de dis-
tinguer la vomique de la phtysie pul-
monaire , ce nom de vomique ne lais-
se pas de convenir generalement à tout
épanchement d'humeurs dans les poul-
mons , pourvû qu'elles soient conte-
nuës dans un keste particulier ; ainsi
comme un tel épanchement n'a aucun
commerce avec les bronches , ou que
la vomique est située trop profonde-
ment , il ne se fait par la toux aucune
excretion purulente.

Mais ce n'est pas seulement dans les

interstices des bronches , mais aussi dans les glandes, dont il y a une grande quantité à la tunique intérieure des bronches , que la vomique peut se former ; parce que ces glandules qui sont à peine apperçûës dans un corps sain , peuvent s'accroître & se gonfler considérablement dans la maladie ; ce que l'on peut également observer aux glandules du péricarde , de la pleûre & du péritoine , lesquelles hors de la maladie échappent souvent à la vûë.

J'ai souvent vû de ces fortes de vésicules formées par ces glandules , je n'en ai pourtant point vû de si remarquables , que dans une certaine femme qui mourut phtylique par la suppression de ses regles. Tout le lobe gauche de son poulmon étoit tellement gorgé de matière purulente, qu'il approchoit assez de la nature du schirre par sa dureté : Dès qu'on y eut plongé le scalpel il parut du pus , qui ne sortoit pas en affluence du même endroit , mais qui étoit enfermé en différentes vésicules toutes distinguées , qui en étoient fort remplies sans être rompuës ; & pour m'en assurer encore mieux , j'en lavai si bien quelques-unes avec de l'eau tiède , que

le pus en ayant été tout-à-fait enlevé, elles parurent dans toute leur intégrité.

Mais lorsqu'il arrive à ces vésicules de se rompre dans l'inflammation, il s'y fait un ulcère qui cause la phtyisie, dont la cause est fréquemment attribuée dans les Auteurs, ou à la suppression d'une évacuation accoutumée, ou à l'excès dans le régime; de quelque une de ces causes qu'elle soit produite, c'est toujours originairement de la pléthore que nous avons en vûë. Morton attribué toutes les phtyisies des femmes aux obstructions de leurs menstruës, & quand la phtyisie vient de cette cause, Hippocrate la déclare mortelle en ses Prédications.

Les causes de la palpitation du cœur.

Dans la suppression des mois, la contraction & la dilatation du cœur ne se soutiennent pas constamment, parce que les humeurs s'étant accumulées dans les vaisseaux presque jusqu'à les forcer de se rompre, le sang qui tient en tension presque tout le tronc de l'aorte, résiste beaucoup plus forte-

ment à celui qui est sans cesse envoyé du cœur, que lorsqu'il y avoit moins de plénitude dans les vaisseaux : parce que la résistance du sang est proportionnée à la quantité de ses particules.

Le sang que le cœur envoie étant donc arrêté par cet obstacle, & empêché de couler dans les vaisseaux, il s'arrête dans le cœur en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, gonfle extraordinairement ses ventricules, & ce viscere est tellement fatigué par ce poids, qu'il est prêt à suffoquer : en même temps, les esprits comprimés dans ses fibres motrices, semblent être excités par un nouvel aiguillon, à faire plus fortement leur action, & à chasser le sang hors de ses cavitez avec plus de vitesse & de vigueur.

Le cœur s'étant donc plus fortement contracté, sa pointe s'élève plus haut vers le sternum & frappe les côtes à chaque pulsation, & c'est ce qu'on appelle palpitation du cœur. La résistance du sang dans les arteres, oblige le cœur à faire des contractions plus violentes, parce qu'en tâchant

ainsi par de plus fortes vibrations à chasser plus fortement le sang hors de ses cavitez : la force de ses impulsions, est comme repoussée & renvoyée contre lui-même ; de sorte que l'impetuosité avec laquelle le sang a coutume d'être chassé dans les arteres, se fait contre les fibres du cœur, ce qui oblige le cœur à faire de plus violentes secousses, & de plus fortes impulsions vers les côtes.

Cela étant, si la pléthore augmente à chaque pulsation des arteres, le cœur souffre aussi une palpitation, & quand la lenteur se joint à la plénitude du sang, la palpitation est encore plus fâcheuse, parce que les globules du sang étant plus ferrez les uns contre les autres, la résistance que nous avons supposée dans le tronc de l'aorte est plus vigoureuse. De là vient que dans toutes les maladies, où le sang se trouve plus lent & plus visqueux, comme dans le rhumatisme, dans la passion hysterique, dans le chlorosis & dans la cachexie, comme Willis l'a observé dans toutes ces maladies, dis-je, la palpitation ne manque guères de se trouver de compagnie.

Or la plénitude croissant toujours, le cœur succombe enfin, les forces n'étant pas suffisantes pour mouvoir un si pesant fardeau. Le mouvement du cœur ainsi suspendu, le pouls se rend intermittent; & la circulation du sang étant très-foible, il se sépare dans le cerveau si peu d'esprits, que la malade tombe dans une foiblesse approchant de la syncope.

La compression qui est faite au cerveau par la pléthore des vaisseaux, peut aussi mettre obstacle à la contraction du cœur, qui intercepte en même tems le passage des esprits dans les nerfs: De plus les vaisseaux coronaires du cœur étant beaucoup tendus, compriment les vaisseaux voisins; & l'influence des esprits se trouvant arrêtée, les fibres du cœur se trouvent dans l'inaction, & le cœur ne fournit presque plus de sang aux arteres.

De la douleur de tête.

Nous avons fait voir ailleurs, comment la pléthore cause la douleur de tête; aussi Celse dit-il, que la suppression des mois arrivant, il est impossi-

ble qu'il n'arrive à la malade une douleur de tête très-aiguë: elles ont aussi la tête pesante, par la seule compression que la pléthore fait souffrir à tous les canaux, sur-tout lorsque le sang est lent & visqueux; leurs pulsations sont aussi plus fortes, parce que le sang étant amassé en plus grande quantité dans les artères, il est aussi poussé avec plus de vehemence; ce qui est cause que les tuniques des canaux sont frappées d'un coup plus vif par les humeurs, ce qui cause à leurs fibres une distraction plus violente, qui donnera lieu à une douleur pulsative.

Au surplus les malades ressentent ordinairement de grandes douleurs, & au devant & au derriere de la tête, parce que la duremere qui est le principal siege de ces douleurs, étant fortement attachée aux sutures parietales & lamdoïdes; les vaisseaux qui s'y distribuent souffrent en dedans des grands écartemens & une grande compression en dehors: lors donc que les canaux sont beaucoup remplis, & beaucoup serrez les uns contre les autres & bien liez ensemble, il en arrive un sentiment de douleur plus violent.

Il y a donc aussi plusieurs vaisseaux de la duremere qui se distribuent aux réguimens de la tête, par les petites fentes de ces deux sutures; en sorte qu'à cause de l'écartement de leurs tuniques, éloignées entr'elles par la pléthore du sang, & par l'étroitesse des trous par où elles passent, il leur arrive une grande partie de cette douleur. Ainsi les personnes qui ont les sutures de la tête fort serrées, sont grièvement tourmentées de cephalalgies; où il est aisé de conclure que si cette douleur de tête est très-violente, les malades doivent avoir des insomnies opiniâtres.

Quoi que cette douleur de tête causée par la suppression des mois soit très-commune, elle ne provient pas d'une sympathie secrete de la tête avec la matrice, mais de la structure même du cerveau, qui étant le plus délicat de tous les visceres, est aussi moins en état que tous les autres de soutenir de fâcheuses atteintes.

Il faut encore remarquer par rapport à la tête & au poulmon, que ces visceres sont plus susceptibles que tous les autres, de prendre part aux symptômes qui naissent de la suppres-

sion des menstruës , attendu que ces organes sont d'une extrême mollesse, & par conséquent moins propres à résister à l'impetuosité des humeurs qui peuvent s'y porter ; de maniere que dans toutes sortes de maladies ce sont les parties qui sont le plus grièvement attaquées : en sorte que si les mois sont supprimez , il arrive toujours douleur de tête & crachement de sang.

La pesanteur des yeux & des vertiges.

Le cerveau étant affecté , les yeux par droit de proximité entrent aisément en compassion, & sont accablez d'un poids semblable , à cause de la répletion de leurs canaux , & quelquefois ils se tumefient , comme nous le voyons arriver à ceux dont les esprits sont languissans , ou qui succombent au sommeil.

Le progrès du mal augmentant , les yeux des malades sont tellement absorbez qu'ils les jettent dans des vertiges : Le celebre Belliny a le premier tenté d'expliquer cette maladie , dans laquelle les objets les plus immobiles qui se presentent aux yeux des malades , leur

paroissent agitez & tourner avec beaucoup de volubilité.

Parce que comme le mouvement des choses exterieures n'a coutume d'être apperçu que par le changement de lieu, d'où lui viennent les especes qui lui sont portées, ou les images qui sont peintes sur la rétine, de quelque maniere que la distance de ces especes puisse changer, l'objet paroît toujours être dans le mouvement.

Or la distance peut changer, ou parce que l'objet se meut effectivement, ou parce que l'œil se meut sans que l'objet se meuve, ou bien enfin parce que les filets du nerf optique sont hors de leur place: Car le nerf optique ou la rétine étant deplacez, les rayons qui partent de l'objet, ne tombent pas sur les mêmes parties de l'œil, mais selon le different mouvement de la rétine, ils en frappent les differentes parties; & à mesure que les images de l'objet changent de lieu sur la rétine, les objets paroissent changer perpetuellement de situation.

Comme donc les arteres répandues au fond de l'œil sont gorgées à l'excès d'un sang pléthorique, l'expansion de

la rétine ou du nerf optique, est détournée de son lieu par les pulsations des artères qui lui sont contiguës, & par conséquent l'image du rayon qui tombe sur elle, change aussi de situation; de sorte qu'il semble à la malade que l'objet se meut aussi, ou ce qui est la même chose, elle est atteinte d'un sentiment de vertige.

D'où vient l'Apoplexie.

Les vaisseaux du cerveau étant ainsi tendus, on conçoit aisément comment se forme l'apoplexie, qui a beaucoup d'affinité au vertige: Il y en a plusieurs causes chez les Auteurs; que Wepfer, qui a scavamment écrit de cette maladie, réduit à deux classes, scavoir à celles qui sont capables d'embarasser les artères, ou qui peuvent intercepter le cours des esprits.

Les menstruës étant donc supprimées, peu à peu la pléthore ne laisse pas de s'augmenter à un tel point, qu'elle contracte la lenteur que nous avons ci-devant expliquée, & si cette viscosité rend le sang trop tenace & trop compact, il cause des stases dans

les petits vaisseaux du cerveau, & ces vaisseaux étant remplis, les obstructions augmentent de jour en jour par l'abord continuel du sang lent & visqueux, jusqu'à ce qu'il ait acquis un volume capable de boucher entièrement les petites ouvertures des arterioles, après quoi il ne passe dans les nerfs aucun liquide, & conséquemment tout le corps se trouve privé de sentiment, & la mort n'est pas alors fort éloignée.

Cependant, si l'obstruction n'est pas assez considérable pour ôter toute communication avec les nerfs, & qu'il puisse encore passer quelque peu d'esprits dans leurs tuyaux, le liquide qui y passe quoique trop foible, pour suffire à mouvoir les autres muscles, ne laissera pas de mouvoir assez vivement le cœur & la poitrine : car le cœur est destitué d'antagoniste, aussi-bien que quelques autres muscles qui servent à la respiration; de sorte qu'il peut faire ses contractions avec beaucoup moins d'esprits, parce qu'il n'en a pas besoin pour vaincre la résistance opposée des antagonistes.

Quand donc les arterioles sont obstruées,

struées ; le sentiment peut-être aboli dans toutes les fibres du corps, pourvu que le mouvement du cœur & des poulmons subsistent, & c'est en cela que consiste la nature de l'apoplexie. Il peut y avoir une autre apoplexie, sans qu'il y ait dans le sang de la lenteur & de la viscosité, à cause de l'interception du cours des esprits dans les nerfs & nous avons déjà fait voir, comment l'excessive dilatation des artères pouvoit la causer.

Le sang extravasé dans le cerveau, produit le même effet en comprimant les nerfs, & en supprimant le cours des esprits en consequence; ce qui arrive assez souvent aux pléthoriques. Aussi observons-nous, que ceux qui sont d'un temperament sanguin & qui boivent du vin avec excès, sont plus aisément attaqué d'apoplexie.

La cause de la folie.

Comme la folie est un délire sans fièvre, tout ce qui peut causer le délire, peut aussi exciter la folie. Or le délire a pour cause la variété & le trouble du mouvement des esprits,

d'où vient que les especes arrivent au cerveau , sans garder entr'elles aucun ordre : le trouble des esprits succede , parce que leur mouvement est trop rapide , ce qui arrive aisément dans la pléthore , parce que le mouvement du sang s'augmente aussi-bien que les pulsations du cœur ; ce qui fait que les globules du sang sont mieux broyez dans les canaux , & ce broyement se faisant aussi dans le cerveau , où les nerfs violemment comprimez ont un tremblement confus , & les especes présentées au cerveau , y sont moins distinctes.

Ainsi la suppression de quelque évacuation habituelle telle qu'elle soit , cause souvent la folie , particulièrement durant un Eté sec , & après avoir bû des liqueurs échauffantes , toutes choses qui excitent la pléthore ; aussi cette maladie se guerit-elle par les évacuations.

Forestus rapporte un exemple qui convient assez à ce sujet ; ayant guéri par la saignée une femme , à laquelle la suppression de ses regles avoit causé la folie : Cela fait voir la certitude de l'Aphorisme d'Hippocrate , qui est le

XXI. de la VI. Section , où il nous enseigne , que si les hemorroïdes ou les varices surviennent aux insensez , ils sont gueris de leur folie , ces nouvelles maladies en étant la crise ; & il faut dire la même chose de l'éruption des menstruës.

La cause des Fleurs blanches.

Les fleurs blanches procedant des glandules de la matrice , elles se produisent aisément , si les ouvertures de ces glandules sont un peu trop béantes , & rien ne peut les exciter plus promptement que la plénitude des humeurs ; toutes les fois donc que les mois reviennent ce flux s'arrête , parce que la pléthore des glandes diminue : & c'est par cet intermede que l'on connoît , si cette maladie est idiopatique ou sympatique.

Ainsi les mois étant arrêtez , la trop grande abondance du sang produit les fleurs blanches , dont la raison fait voir la nécessité que l'experience confirme , parce que les femmes qui durant la suppression de leurs menstruës , sont les plus sujettes à cet écoulement ,

sont d'une constitution tout-à-fait pléthorique.

Il est encore à remarquer que les femmes qui ont beaucoup de fleurs blanches, sont moins travaillées des symptômes qui ont coutume de succéder à la suppression des mois : il y en a même en qui la nature substituë les fleurs blanches au défaut des menstruës.

D'où vient que la Pléthore cause la convulsion.

La plûpart des symptômes de la passion hystérique étant des affections convulsives, comme l'a exactement démontré le célèbre Willis ; il n'est pas moins certain, que la suppression des mois, comme nous l'avons déjà dit, produit le sentiment d'un certain globe, que l'on croit sentir monter jusqu'au gosier : voyons donc comment la pléthore peut causer la convulsion.

Hippocrate en reconnoît deux causes en l'Aphorisme XXXIX. de la VII. Section, qui sont la replétion & l' inanition, & si nous les examinons avec attention, nous expliquerons mieux la nature de cette maladie, que si nous

consultions les subtiles hypotheses des Modernes.

On peut donc rendre ainsi raison selon l'ancienne idée de la convulsion, dont il s'agit ici, qui est causée par la réplétion : laquelle étant une contraction & un gonflement involontaire d'un muscle, elle arrive toutes les fois qu'il est envoyé au muscle une plus grande quantité de liqueur, que la volonté ne peut empêcher qu'il n'y en arrive : Ainsi deux muscles antagonistes étant mis en équilibre, si l'on charge l'un de plus de liqueur, il continuë d'être dans un état de contraction, jusqu'à ce que celui qui lui est opposé ait été également chargé.

De cette maniere, il influë sur le muscle plus de liquide que de coutume ; la nature du sang étant tellement inegale, que les vaisseaux d'un antagoniste sont en quelque façon obstruez par des humeurs visqueuses, ce qui fait qu'il influë dans les fibres du muscle opposé plus de liquide.

Lors donc qu'il y a dans les vaisseaux une trop grande quantité de liquide, la contraction du muscle peut être si forte, qu'elle ne peut être ôtée

par le commandement de la volonté, & si la viscosité de l'humeur se joint à la quantité, le liquide est encore plus adhérent aux interventions des fibres motrices, & par conséquent la contraction du muscle est plus forte.

D'où vient le sentiment d'un Globe qui monte jusqu'au gosier.

Cela supposé, si la tunique musculieuse de la trachée & de l'œsophage se gonfle de cette manière; cela donne lieu à l'espèce de sentiment d'un globe, qui paroît monter jusqu'au gosier, qui fait croire à la malade qu'elle est en danger de suffoquer, parce que les muscles du larynx ne peuvent pas par cette raison donner à l'air gonflé, une entrée assez libre dans l'apre-artère.

Les causes de la difficulté & suppression d'urine.

Et celles dont les mois n'ont pas des périodes bien réglées, ou qui coulent goutte à goutte, sont très-sujettes à ces incommoditez : l'on peut aussi

imputer à la pléthore , les autres accidens de la passion hysterique , non-seulement ceux qui ont coutume de succeder à la suppression des mois ; mais aussi ceux qui arrivent après avoir fermé les cauterres ou les anciens ulceres , ou même aux hommes pour avoir supprimé quelque évacuation habituelle , comme nous l'avons observé au Chapitre VIII.

Il est facile d'accuser la pléthore de la distillation d'urine qui suit la suppression des regles , dont Hippocrate nous avertit au Livre de la Nature de l'Enfant , parce que les vaisseaux sanguins qui s'insèrent à la vessie , étant dans une grande distension , compriment les nerfs , que les fibres motrices des muscles ne peuvent recevoir qu'avec beaucoup de peine une très-petite quantité d'esprits , ce qui fait que les muscles qui servent à l'émission de l'urine , n'ont pas la force de la pousser dehors.

Mais après quelque temps , ces muscles ayant reçu une influence d'esprits plus abondante ; alors les muscles de la vessie s'efforce d'en expulser quelque petite partie , & cet effort ayant de

nouveau épuisé les esprits, il est encore obligé de suspendre son mouvement jusqu'à ce qu'il en ait fait une nouvelle provision: ainsi la vessie ayant peu à peu surmonté l'obstacle, ce muscle laisse couler l'urine goutte à goutte.

La cause de l'Hémorragie par des lieux inusitez.

Que si les vaisseaux sont plus fortement gonflés, en sorte qu'il y ait une entière interception d'esprits, l'urine sera aussi entièrement supprimée, parce qu'il n'y a pas une force suffisante pour la chasser hors de la vessie: l'urine se trouve encore supprimée, s'il arrive au sphincter de la vessie n'être en convulsion, & de lui fermer son issue; ou si le sang est si visqueux, qu'il ne se puisse faire aucune sécretion de la sérosité dans les plus petits conduits des reins.

Le sang qui s'échappe par d'autres endroits quand les mois sont supprimés, fait assez voir, que cette éruption extraordinaire est causée par la pléthore: Ce sang resteroit tranquille dans les vaisseaux, si la grande abondance

dance ne demandoit qu'il occupât un espace plus étendu que ne peut lui offrir la capacité de les vaisseaux. Son mouvement étant donc augmenté jusqu'à ne pouvoir surmonter les obstacles qui s'opposent à la liberté de son cours , il s'échappe dans les endroits qui lui sont ouverts.

Cette éruption du sang dans des lieux étrangers , arrive plus souvent aux filles qu'à celles qui ont eu des enfans ; comme Hippocrate l'a observé dans son Livre des maladies des Femmes , parce que dans les filles les vaisseaux de la matrice , sont si petits & si serrez , que la purgation menstruelle ne pouvant les parcourir , le sang superflux s'échappe par les lieux qui lui fournissent une issue plus facile ; mais dans celles qui ont eu des enfans , l'ouverture de la matrice , comme dit Hippocrate au même endroit , est plus disposée à livrer passage au sang qui se presente pour sortir , qui est , selon lui-même , que ces vaisseaux qui ont coutume d'être fort élargis & entr'ouverts par le flux des vuidanges sont toujours plus disposé à s'ouvrir tous les mois pour l'évacuation des menstres ; & il ajou-

te, que ces personnes ont moins souvent leurs mois, & en souffrent avec moins de peine la suppression quand elle leur arrive, tant parce qu'elles sont accoutumées aux douleurs de l'enfantement qu'à cause qu'elles ont les vaisseaux de la matrice plus dilatez que les filles.

Mais lorsque les filles n'ont pas une autre voye de décharge pour leurs menstruës, elles sont attaquées de la fièvre blanche ou des pâles couleurs, qui n'est autre chose que l'assemblage des symptômes dont nous avons déjà parlé. La plupart de ces symptômes, selon Willis, viennent des autres causes de la pléthore aux vaisseaux, comme sont d'un exercice trop violent, d'une boisson, ou d'une chaleur excessive ou d'une évacuation habituelle reprimée, & pourquoi ne les pas attribuer à la pléthore dans la suppression des mois?

Plusieurs des symptômes dont nous avons fait mention, sont censez par Hippocrate, très-exact Ecrivain de l'Histoire Medecinale, proceder de la suppression des mois: Que le celebre Belliny, nous apprend aussi en beaucoup d'endroits de ses ouvrages, être

produits par la pléthore aussi-bien que le flux menstruel.

L'Histoire que rapporte Hippocrate de Phaethuse & de Nymasie est assez singulière, dont le corps de femme fut changé en celui d'un homme après une longue suppression de leurs mois; de sorte qu'elles devinrent toutes chargées de poil & de barbe : car il leur survint par la cessation de leurs mois, une telle plénitude de sang, que ne pouvant être contenue dans leurs vaisseaux, fut changée en cheveux noirs, qui sortirent peu à peu par les pores cutanez, que l'impétuosité des humeurs força de s'ouvrir; & ces cheveux étoient le superflu du liquide : Quelquefois aussi ce liquide superflu se change en lait, qu'Hippocrate, au VI. de ses Epidémiques, dit être un signe de la suppression des menstrues.

Toutes les femmes ne sont pas également sujettes à ces symptômes, les unes sont atteintes à la tête, les autres au poulmon, d'autres enfin sont particulièrement attaquées au bas-ventre; parce que c'est le caractère de tous les fluides, de porter leurs superfluités sur les parties qui sont les moins capables

de résister à leur impulsion, & où les matieres qui affluent, trouvent un plus libre receptacle.

Or la foiblesse de ces parties dans ces différentes femmes, n'est pas moins variable que sont les différens caractères de leurs esprits, & l'on n'en trouvera peut-être pas deux, qui dans la suppression de leurs mois souffrent précisément les mêmes symptômes; & la variété de ces symptômes, est si peu propre & particuliere à cette maladie qu'elle lui est commune, sur tout avec la fièvre, & avec presque toutes les autres maladies dont le corps peut être attaqué.

CHAPITRE XI.

De la Méthode de guerir la suppression des Menstruës.

Après avoir parcouru les symptômes de la suppression des menstruës, & les avoir expliqués selon les Regles de notre Théorie, il n'est pas hors de propos de passer outre, & de faire attention à la maniere de les gué-

tir , afin qu'il ne manque rien de ce qu'on peut alleguer pour éclaircir la matiere de la pléthore , parce qu'il n'y a qu'une seule intention à remplir pour guerir cette maladie ; c'est d'introduire dans le sang une nouvelle pléthore propre à ressusciter l'évacuation menstruelle.

Mais avant que de parler de cette méthode curative , il faut observer que la medecine n'a pas toujours lieu dans la cure de la suppression des mois ; parce que cette suppression n'est pas toujours maladive ; de sorte qu'il ne faut pas exciter ce flux quand il ne doit pas paroître. Ainsi ce flux manque aux femmes grosses sans qu'il en arrive aucun préjudice à leur santé : quelquefois aussi , il manque à celles qui sont dans un embonpoint athletique , parce que la matiere qui devoit le produire , se dissipe par la transpiration , ou que le superflu du liquide se convertit en graisse.

Il en est de même , si ce sang s'ouvre une issue par des lieux étrangers , il a coutume de tenir la place de cette évacuation ; de maniere qu'à moins que cette évacuation ne soit accompa-

gnée de quelque accident extraordinaire , on peut en quelque façon la moderer , mais il ne faut pas penser à la supprimer absolument.

Enfin si l'évacuation est trop peu abondante , ou si elle est excessive ; si elle succede à une maladie chronique , ou à un long epuïsement , il ne faut donner aucun remede pour exciter les mois , jusqu'à ce que la malade soit rétablie ; parce que cette suppression nuit si peu à ces sortes de femmes , que si l'on vouloit témérairement exciter ce flux , l'on se mettroit en danger de les faire périr.

Comme donc toute suppression malade , est causée par le vice des vaisseaux ou du sang qu'ils contiennent : il y a aussi deux intentions à remplir pour la cure ; l'une de refermer les canaux trop ouverts , & l'autre de rectifier le sang.

Les indications Curatives.

Les signes de la suppression qui vient du vice des canaux , ont été énoncez dans les précédens Chapitres : & ce vice augmente aisément dans les ca-

naux s'ils s'endurcissent trop, ou par leur sécheresse naturelle, ou s'ils sont subitement restrains par le froid; de telle sorte que leurs fibres trop étroitement serrées les unes contre les autres, prévalent par leur résistance sur le mouvement du sang: Si donc les canaux sont endurcis, sans que la qualité du sang y soit intéressée, il faut pour guérir la maladie, ou diminuer l'obstacle que forment les canaux à cet écoulement, ou augmenter la force du sang.

Or pour diminuer l'obstacle que forment les vaisseaux, il faut relâcher leurs fibres; pour cela, l'on se sert des topiques un peu chauds, comme sont les parfums, les bains, les fomentations des herbes émollientes & pénétrantes; les particules tirées des plantes par le moyen de l'eau ou du feu, reçues dans la matrice lesquelles étant aidées par la chaleur qui les pousse avec force, s'insinuent si bien dans les pores des vaisseaux, qu'elles séparent & écartent leurs fibres les unes des autres, & les empêchant ainsi de se toucher, les tuniques des vaisseaux s'étendent, se relâchent & résistent plus

foiblement aux impulsions du fluide ; ainsi l'obstacle étant diminué , le sang coule librement dans les vaisseaux.

Hippocrate a fait un grand usage de ces remèdes , comme il le témoigne au Livre des Maladies des Femmes ; non - seulement quand la suppression est causée par l'extrême roideur des vaisseaux , mais aussi par le vice du sang ; parce que si l'obstacle est diminué , c'est la même chose que si le mouvement du sang étoit augmenté : Ainsi dans la suppression des mois , Hippocrate nous conseille , au lieu cité , de faire précéder la fomentation à la purgation.

Pour empêcher que le flux menstruel ne se détourne des vaisseaux trop serrez , il faut augmenter la force du sang ; & comme la méthode de guérir , qu'on emploie dans l'autre espece de suppression , satisfait à cette intention : Le Lecteur pourra tirer la méthode curative de ce que nous proposerons dans la suite.

Comment il faut remédier à la Suppression qui vient du vice des vaisseaux.

La suppression qui vient du vice des vaisseaux, arrive à la vérité moins fréquemment, mais elle est pourtant très-facile à guérir, car la disposition des vaisseaux, cède le plus souvent aux remèdes extérieurs quand la suppression est recente, & surtout durant l'Eté, ils s'ouvrent même quelquefois d'eux-mêmes : mais si la dureté des vaisseaux continue long-temps, la pléthore qui s'augmente de jour en jour gâte enfin le sang ; d'où vient une autre cause de la suppression des mois qui est plus fréquente, dont nous avons ci-devant fait mention.

Quand donc la suppression vient du vice du sang ou de sa viscosité, toute la méthode de guérir doit tendre à ce qu'après avoir remédié à la trop grande adhérence du sang, on lui rende l'impétuosité dont il a besoin pour forcer absolument les vaisseaux de la matrice : Pour arriver à ce but, les Médecins se sont principalement servis

de ces moyens, qui sont la saignée, les ventouses, les frictions faites aux cuisses, la purgation, le vomissement & enfin les remèdes particulièrement usités pour exciter les mois, que l'on appelle emménagogues.

Ainsi pour guérir la suppression, en cas qu'il n'y ait d'ailleurs aucun obstacle, Hippocrate au Livre des Maladies des Filles, ordonne la saignée, ce que font aussi unanimement presque tous les Sectateurs, si ce n'est qu'ils different un peu à raison du temps, de faire la saignée, & du lieu où il la faut faire.

Car quelques-uns veulent qu'on fasse d'abord la saignée, & d'autres veulent qu'on ne la fasse qu'après avoir employé les purgatifs & les emménagogues, deux ou trois jours avant le période : les uns conseillent la saignée du bras, d'autres celle du pied.

Pour décider juste à cet égard, & pour en mieux concevoir les conséquences; il faut sçavoir comment la saignée peut seconder l'intention qu'on se propose, ou ce qui est la même chose, comment elle concourt au mouvement du sang, & comme ce mou-

vement dépend également de sa quantité & de sa vitesse, il doit être plus foible après la saignée, à moins que sa vitesse n'augmente à proportion que l'évacuation en diminue la quantité : Que si la vitesse du sang est plus augmentée que la quantité n'est diminuée par la saignée, son mouvement augmente fortement après la saignée : & Belliny dans son *Traité de la saignée* où il a beaucoup illustré cette pratique, prouve que la vitesse du sang augmente aussi par la saignée, parce qu'une partie du sang étant évacuée, elle leve beaucoup de cet obstacle, par lequel le sang qui précède, en résistant à celui qui abonde sans cesse ; en retarde le progrès ; l'obstacle étant donc levé, l'effort des particules du sang les unes contre les autres étant moindre, le sang coule plus aisément dans les vaisseaux.

De sçavoir maintenant à quel degré de vitesse la saignée porte le sang, ou bien à quel degré elle étend ou diminue le mouvement du sang : Le même Auteur prétend qu'on en doit juger par le plus ou le moins de coherence, que ses particules ont entr'elles : Car la

saignée cause toujours un écartement intime des particules du sang, & quand toute la liaison de ses parties se rarefie, tellement que ses particules sont toutes écartées les unes des autres; c'est alors que sa vitesse augmente, & qu'elle est en état de donner à son mouvement une étendue considérable, parce qu'il y a pour lors dans le sang même moins de résistance, & que les esprits coulent plus abondamment vers le cœur; & la constitution du sang étant dégénérée, & les artères étant gonflées, le pouls s'élève.

Mais si le sang se maintient dans sa bonne constitution, la quantité étant diminuée, le mouvement du sang sera languissant, & n'occupant pas un aussi grand espace qu'il faisoit, le sang cause aux artères des pulsations moins fortes.

C'est là ce que nous propose le sçavant Auteur que j'ai cité sur les différens moyens de changer le mouvement du sang après la saignée; mais il ne satisfait pas en cela le Lecteur, parce qu'il n'a pas suffisamment insisté sur cet article, & qu'il n'a rien indiqué que l'on puisse regarder comme

un signe de cette particuliere disposition du sang, qui est aisément changée par la saignée, & telle qu'elle n'est plus capable de subir aucun autre changement.

Car ayant passé légèrement là-dessus, le Médecin n'est pas sûr de la maniere dont la saignée peut changer l'impétuosité du sang ; & comme le succès de ce remede est fort incertain, il ne le faut pas mettre en usage dans la suppression des mois, à moins que ce ne soit pour calmer la violence de quelque accident extraordinaire, parce que si après avoir ôté la quantité du sang, la liaison se trouve trop lâche, il se fait non-seulement une moindre séparation d'esprits ; & par conséquent les pulsations du cœur sont moindres : mais l'obstruction qui est depuis longtemps dans les vaisseaux capillaires, doit se trouver aussi fort augmentée.

Il n'est donc pas à propos de mettre la saignée en usage au commencement de la maladie, où le sang est fort visqueux, à moins qu'on ne soit persuadé par quelque signe certain, que l'on peut détruire la cohérence du sang, ou que l'on peut augmenter la vitesse ;

mais quand l'on auroit cette certitude, il ne seroit pas encore bien sûr de se servir de la saignée pour exciter les menstruës; si l'on jugeoit pouvoir augmenter cette vitesse par quelque autre moyen que ce soit, sans rien retrancher de la quantité du sang, parce que l'on diminue la pléthore qui pourroit exciter encore plus aisément le mouvement du sang.

On peut ajoûter, qu'il ne paroît aucune nécessité de procurer une évacuation si soudaine, parce que la maladie donne le tems d'éprouver les autres secours de la Médecine: l'on ne doit pas aussi très-certainement omettre, que dans les personnes dont les mois sont supprimez, les forces soient tellement diminuées qu'elles ne puissent supporter la saignée, qui cause un si prompt changement dans les humeurs.

Il ne faut pas croire aussi, qu'il soit facile de persuader aux femmes l'usage d'un tel remede, parce qu'en état de santé, elles se font une espece de Religion de ne pas se faire saigner dans le temps qu'elles doivent avoir leurs mois; parce qu'elles ont chez elles comme une

espece d'axiome en medecine, qui leur a été transmis de toute ancienneté ; que lorsque les mois sont prêts à paroître, la saignée leur est très-contraire.

Mais quoique le soulagement que peut apporter la saignée dont on se sert avant les autres remedes, soit d'ordinaire fort incertain, parce que l'on n'est pas sûr qu'elle doive donner de la vitesse au sang : Cependant il arrive quelquefois, que le sang donne de lui même de tels indices de sa necessité, qu'étant examiné avec application, ils donnent lieu de faire la saignée, sans en apprehender aucun danger.

Un tel indice se manifeste par un pouls en même temps plein & foible, qui se fait quelquefois remarquer avant que la maladie soit invétérée ; or quand le pouls est tel dans une pareille circonstance, si l'on fait la saignée elle augmente le mouvement du sang parce que les arteres étant si pleines que leurs tuniques occupent plus d'espace qu'à l'ordinaire, c'est une marque que la cohérence des humeurs n'est pas si forte.

Car si la liaison des humeurs, étoit fort dense & fort serrée, leur parti-

cules se reduiroient aussi dans un volume plus étroit , & ne donneroient pas une si forte extension aux tuniques des vaisseaux : Il s'ensuit que comme la liaison du sang est assez fluide , les arteres sont gonflées par la pléthore ; mais parce que le sang où la matiere qui doit être muë augmente , & que la vertu de contraction ou d'impulsion du cœur n'augmente pas , mais qu'elle diminuë peut-être plutôt à cause de la pléthore ; il est de toute nécessité , que lorsqu'une plus grande quantité de matiere , doit être muë par une égale ou par une moindre force mouvante , la vitesse du sang diminuë ; de sorte que si la matiere qui doit être muë diminuë , étant poussée avec la même force ou avec une plus grande , (ce qui doit necessairement arriver après la saignée , s'il y a une grande pléthore) la vitesse augmentera , & l'impulsion du cœur sera plus violente , & le pouls plus fort.

Dans ce cas , la saignée ôte la foiblesse du pouls ; & le ton ralenti des arteres , contribuë beaucoup à produire cet effet à cause que leurs tuniques resistant au sang qui abonde sans
cesse

celle : l'impulsion du fluide n'a pas assez de force pour vaincre leur résistance ; mais le gonflement de la pléthore diminuant après la saignée , la compression que souffre les nerfs par la plénitude des artères diminuë aussi , & pour lors les esprits étant plus abondamment portez vers le cœur , l'impetuositè du sang se ranime , le ton des vaisseaux se fortifie , & l'on sent le battement du pouls plus fort sous le doigt.

Nous avons suffisamment examiné ce qu'il faut penser de la méthode de ceux qui commencent la cure de la suppression des mois par la saignée : peut-être que celle qui ne se sert de ce remède qu'après avoir employé les purgatifs & les emménagogues plaira davantage.

*Sentiment de ceux qui font passer les
Purgatifs & les Emménagogues
avant la saignée.*

Il est assez évident de ce que nous avons dit de l'augmentation du mouvement du sang par la saignée , qu'elle doit avoir plus de succès lorsqu'on la

Q

fait après s'être servi des purgatifs & des emménagogues : car comme l'opération que l'on attend de ces derniers remèdes , est de dissoudre & d'atténuer les humeurs visqueuses , comme on le verra dans la suite : le sang qui a été diminué & dont la liaison est plus lâche , la quantité étant moindre , est plus facilement agitée , & plus capable de se mouvoir.

C'est pour cela , que trois jours avant le période accoutumé des menstrues , on ouvre la veine , afin principalement d'augmenter de nouveau le mouvement du sang , dans le temps-même que la pléthore est parvenue à son plus haut degré.

Il y a une grande contestation parmi les Auteurs , au sujet du lieu où il est plus à propos de faire la saignée : cependant le sentiment de Galien , en son Livre de la Cure par la Saignée , semble être préférable , quand il conseille de la faire au pied , parce qu'après l'ouverture , le sang est abondamment porté , non-seulement à la veine ouverte , mais encore à tous les vaisseaux qui en dépendent ; comme Bellin y l'a prouvé assez au long , parce

que le sang trouve moins de résistance à sa sortie , à l'endroit où la veine est ouverte , que par tout ailleurs.

Par conséquent en faisant la saignée au pied , il se porte plus de sang aux vaisseaux de la matrice , qui partent de la veine-cave aussi bien que de la saphene : ainsi comme le fluide y étant porté en plus grande abondance , cause aux vaisseaux une plus grande extension , il doit s'ouvrir au flux menstruel une issue plus facile.

C'est ainsi que Mayerne assure avoir vu un effet merveilleux & très-prompt, des sangsues appliquées sur des hémorroides ; de même aussi quand le sang superflu sans être visqueux , se trouvant resserré par le vice des vaisseaux , la saphene étant ouverte , les humeurs se rarefient beaucoup , & se portent en plus grande quantité vers la matrice : de sorte que pour ces deux raisons , le cours du sang vers les vaisseaux de la matrice s'augmente , & donne lieu à l'écoulement des mois : De tout cela il est aisé de conclure , ce que l'on doit penser du sentiment de Lidanus , rapporté par Ettmuller en ces termes.

Q ij

„ Celui qui connoît le temps où il
„ faut saigner, quand les menstruës sont
„ près de leur période, mais ne fluent
„ pas encore, conseille de faire la saignée
„ du bras; mais lorsqu'elles fluent
„ ou qu'elles sont subitement arrêtées,
„ il ordonne la saignée du pied, ce qu'il
„ ne fait jamais à moins que cette évacuation
„ ne soit actuellement existante,
„ ou qu'elle ait été inopinément arrêtée.

Voici comment Ettmuller s'explique sur cette doctrine : „ Quand les
„ mois approchent de leur période,
„ & que le sang se gonfle & se raréfie,
„ tout l'effort de la nature tend
„ alors à le chasser au-dehors; en sorte
„ que si les voyes sont étroites, elles
„ ne peuvent s'ouvrir d'abord, parce
„ qu'étant alors dans l'extension, elles
„ les arrêtent en quelque façon la sortie
„ du sang. Ainsi quand après avoir
„ ouvert la saphene, l'impulsion du
„ sang se fait vers les parties inférieures,
„ il s'en porte une plus grande
„ quantité à la matrice, & par conséquent
„ on augmente le mal : mais
„ si l'on ouvre la veine du bras, le
„ sang est un peu rappelé vers les par-

ties supérieures, & les parties inférieures se trouvent moins engorgées, & le sang y coule plus aisément : La saignée du pied ne provoquera jamais le flux menstruel, à moins qu'il n'ait déjà commencé de couler, ou qu'il n'ait été soudainement arrêté par le froid ou par quelque crainte imprévüe.

La force de ce raisonnement se montre assez d'elle-même : car on suppose que le sang est si gonflé & si rarefié, qu'il s'échapperait aisément de ses vaisseaux, si son mouvement porté trop rapidement vers les parties inférieures, il ne se formoit lui-même un obstacle à sa sortie.

Ce raisonnement est si peu conforme à la Physique Médecinale qu'il n'y a personne qui puisse s'imaginer, que plus les vaisseaux sont pleins & moins ils sont disposez à céder à son issue. Que si la saignée du pied est censée exciter les menstrues qui coulent déjà, & les rappeler quand elles sont arrêtées, pourquoi ne les exciterait-elle pas aussi lorsqu'elles sont interceptées hors du temps de leur écoulement.

Pourquoi arrive-t-il que dans un temps cette saignée excite le mouvement du sang, & que dans une autre occasion elle le diminue dans le temps même où elle pousse avec autant de force, le sang vers la matrice.

La saignée du bras fait à la vérité une légère révulsion du sang vers les parties supérieures, qui dégage en quelque façon les voyes de la matrice; mais l'impulsion du sang étant languissante, à cause de la diminution de la pléthore, ces vaisseaux ne s'ouvriront pas si facilement, parce qu'ils seront moins tendus.

Mais Ettmuller prétend qu'une observation de Riviere favorise beaucoup cette opinion. „ Toutes les fois, dit-il, „ que l'on saignoit au pied une certaine femme, ses mois s'arrêtoient, „ & quand on la saignoit au bras, „ ils couloient abondamment. „ La raison de ce phénomène, qui paroissoit opposé à l'opinion commune, étoit ainsi déduite par les Médecins de Montpellier.

„ Comme cette femme, disoient-ils, „ étoit fort pléthorique, & qu'el-

le souffroit une suppression de ses
menstruës , à cause d'une quantité
de sang qui rendoit à un tel excès
les vaisseaux de la matrice , qu'ils
ne pouvoient pas être suffisamment
comprimez , & le sang qui étoit
attiré dans ces vaisseaux par l'ou-
verture des veines inférieures aug-
mentoît l'obstruction ; & quand on
la saignoit au bras , le sang qu'on
lui tiroit des veines supérieures , fai-
soit une retraction de celui qui se
portoit aux veines de la matrice ,
qui diminuoit leur plénitude & leur
tension , ce qui leur donnoit lieu
de se contracter plus facilement ,
& d'expulser ce qui devoit natu-
rellement sortir de la matrice en des
temps reglez.

Je crois qu'il y a long-temps que
le Lecteur s'est apperçû , qu'il n'est pas
aisé d'appercevoir la différence qu'il y
a entre la simple pléthore , & celle
qui est jointe à la viscosité du sang :
car nous avons fait voir que cette der-
niere pléthore ne peut pas supprimer
les menstruës , & par conséquent que
l'ouverture de la saphene , qui aug-
mente la pléthore des vaisseaux de la

matrice, ne s'oppose pas à leur réception, & dans l'autre parce qu'elle fait obstruction à la matrice, c'est-à-dire, parce que la viscosité du sang subsiste dans les vaisseaux capillaires, & en déterminant par la saignée du pied les humeurs vers la matrice, & le sang y coulant avec un peu plus de vigueur, la viscosité adhère davantage aux petites ouvertures des vaisseaux : de sorte que le danger que l'on court en faisant cette saignée, ne doit pas être imputé à la pléthore, mais plutôt à la lenteur & à la viscosité du sang. C'est donc dans la seule pléthore qui est accompagnée de la viscosité du sang, que la précaution de l'Indanus doit avoir lieu.

C'étoit de cette sorte de pléthore, dont la femme citée par Riviere dans ses observations, étoit attaquée, & ce fut avec raison que les Médecins eurent en vûe de la faire saigner au bras, pour diminuer la pléthore, ou (pour parler plus juste) afin d'augmenter la vitesse & le mouvement de son sang en lui en tirant une quantité considérable; ce fut, dis-je, fort à propos, qu'ils lui firent ensuite ouvrir la sa-
phene

phene, afin d'attirer le sang vers les parties inferieures, principalement vers le temps où la malade avoit coutume d'être purgée; parce que le sang, tant par la premiere saignée du bras, que par l'usage des emménagogues, étant en moindre quantité & plus divisé, il pouvoit être plus facilement évacué par les vaisseaux capillaires, après avoir reçu une nouvelle impulsion par la saignée du pied.

Mais la raison pour laquelle il vaut mieux saigner au bras avant de saigner au pied, semble être celle-ci; sçavoir que la quantité du sang étant diminuée par la saignée du bras, sa vitesse est augmentée, & la veine du pied étant ensuite ouverte, le sang se porte aux parties inferieures, & augmente la pléthore qui croît toujours dans les vaisseaux de la matrice; & l'accroissement de cette pléthore, aussi-bien que de la vitesse du sang, est cause que son mouvement fait aussi plus d'impression sur les tuniques des vaisseaux.

Nous avons insisté assez long-temps sur cette difficulté, afin que le Lecteur connoisse combien les préceptes, même les plus generaux sont trompeurs &

incertains , à moins que par une longue pratique , l'on ait bien appris à connoître le caractère des fluides , & les varietez qui arrivent souvent , & sans l'avoir pû prévoir à la temperature du sang.

Il faut parler des effets que produisent les frictions & les ventouses , comme nous avons fait de ceux de la saignée du pied ; car en broyant en partie ces humeurs dans leurs vaisseaux , en les faisant en partie transpirer par les pores , ils font que le sang circule avec plus de vitesse , & en faisant une diversion du dedans au dehors , ils sont cause qu'il fait de plus fortes impulsions sur les vaisseaux de la matrice : c'est pourquoi l'on a coutume de s'en servir lorsque les menstruës sont prêtes à se declarer.

Je passe sous silence la scarification des ventouses , parce que ce remede par rapport au flux menstruel , doit être regardé comme une espece de saignée. Des cauteres aux jambes excitent aussi les menstruës , parce qu'en irritant ces parties & y causant de la douleur , ils déterminent le sang à couler abondamment vers les parties inferieures.

De l'utilité des Purgatifs.

Pour mieux rétablir l'impetuosité du sang, il faut purger la malade : aussi Hippocrate au XXXVI. Aphorisme de la V. Section, dit-il que la purgation est nécessaire, lorsque les mois sont supprimés : & comme entre les purgatifs, les uns agissent dans les premières voyes, les autres dans le sang même, il est bon d'examiner quel avantage il en peut revenir de part & d'autre, pour corriger l'impureté du sang.

Parmi ces remèdes, ceux dont l'action est bornée dans les premières voyes, ne purgent que par leur simple irritation, parce qu'ils excitent tellement la vertu expulsive des intestins, & ils rendent leurs contractions si actives, qu'ils leur donnent lieu d'exprimer des glandes, de peser toutes les matières qu'elles séparent ; ce qui fait que les excréments dissous par les mucosités des intestins lâchent le ventre.

Ainsi l'aiguillon des purgatifs exprimant des glandules une lymphe plus abondante, fait que le sang se porte en plus grande quantité aux intestins : par

ce que la lymphe sortant des glandes avec plus de liberté , il trouve moins de résistance à les traverser ; la résistance du sang étant ainsi diminuée , la vitesse s'acquiert aussi quelque accroissement.

La manne , la casse & le lénitif, sont du nombre de ces purgatifs , & quelques autres aussi qui purgent le ventre fort doucement , & dont tout l'effet consiste presque à délivrer les premières voyes du fardeau des excréments : car la trituration qu'ils donnent au sang, est si légère, que l'on n'en a presque aucun sentiment.

Afin donc de corriger le vice des humeurs , il faut se servir de purgatifs qui ne soient pas seulement irritans , mais qui s'introduisent dans le cours de la circulation , & qui puissent changer la constitution du sang : Or on ne peut douter que les forts purgatifs, ne puissent produire ces bons effets ; parce que , comme c'est dans les sels que semble consister l'énergie de tous les médicaments , il est certain que les purgatifs qui sont chargez d'un sel âcre & très.vif, remueront les humeurs avec plus de violence.

Les sels de ces purgatifs, s'étant donc introduits dans les vaisseaux, dissolvent & écartent si bien un sang trop lent, qu'il n'y a plus d'adhérence entre les particules; & qu'il se fait en conséquence une plus ample séparation d'esprits: c'est pour cela que le pouls s'augmente toujours quand on a usé de forts purgatifs.

C'est pour cela même, que la purgation excite les mois, tant parce qu'elle donne au sang plus de vitesse, qu'à cause qu'elle atténue sa tiffure, & qu'elle le met en état de donner plus d'extension aux vaisseaux de la matrice. Les purgatifs de cette classe sont l'aloës, le jalap, la scamonnée, le concombre sauvage & quelques autres, auxquels si l'on joint quelque préparation de mercure, l'impulsion du sang sera fort augmentée: car rien n'est plus capable d'ôter au sang toute sa lenteur, & de lever toutes les obstructions des vaisseaux que le mercure, comme nous le ferons voir plus au long, lorsque nous nous expliquerons sur les vertus des remèdes.

Or pour ne concevoir aucun soupçon des purgatifs, il faut observer en

passant que les femmes dont les mois sont supprimez, quoique très-foibles, ne laissent pas de supporter des purgations assez fortes, sur tout lorsqu'après l'opération du remede, on fait prendre à la malade une potion anodine.

De l'effet des Vomitifs.

Il y a des Medecins qui donnent un vomitif dans la suppression des menstruës, qui produit un bon effet, quand on le donne pour soulager l'estomac: car il rétablit la chylose, & s'il n'ôte pas au sang toute sa lenteur, il empêche au moins qu'elle n'augmente: mais si on le donne pour enlever la cause de la maladie, il remplit rarement cette intention.

Car de quelque maniere que l'émétique dans son operation augmente le mouvement du sang, & quoiqu'il secouë fortement tous les visceres, les vaisseaux capillaires de la matrice sont si fort gorgés d'une matiere grossiere, que de quelque vive impulsion que le sang soit pourvû, il ne peut les traverser jusqu'à ce que, les humeurs étant

subtilisées, ces arterioles soient délivrées de leurs obstructions.

Ainsi en cas que l'on veuille employer les émetiques pour rappeler les menstruës, il faut sur-tout les donner lorsque le sang d'ailleurs bien conditionné, ne peut sortir à cause de la dureté des vaisseaux, qui pourroient lui permettre une libre issue : car en cette occasion, l'impetuosité du sang excitée par des émetiques, surmonte plus aisément la résistance des vaisseaux.

Pour obtenir plus facilement la guérison, on se sert sans cesse des emménagogues, dont nous aurons incontinent lieu de faire voir plus distinctement l'efficace, pour rétablir le sang dans sa vitesse.

Après avoir ainsi découvert la nature, tant des symptômes que des remèdes, & en avoir en quelque façon allégué les raisons; il ne sera pas inutile de confirmer ce que nous avons avancé par les Histoires de quelques suppressions des menstruës, afin de mieux connoître la théorie de cette maladie, & de persuader le Lecteur, que le présent traité n'est pas une pièce purement idéale, & composée dans le cabinet de

pure fantaisie ; mais qu'ayant été tirée de l'expérience, elle y est entièrement conforme.

Et quoi qu'il puisse encore manquer bien des choses à cet ouvrage , pour être dans la perfection ; j'ose assurer le Lecteur, & m'être garand à moi-même , que dans les faits que je vais rapporter, la bonne foi qui doit être l'ame de l'Histoire, y est scrupuleusement gardée.

PREMIERE HISTOIRE.

Du 26. Octobre 1700.

UN jeune fille âgée de dix-huit ans, qui n'avoit point encore eû ses regles, se plaignoit de ressentir une violente douleur autour des lombes, des genoux & des malleoles: elle étoit aussi tourmentée d'une difficulté de respirer, de nausées & de tranchées dans le bas-ventre : Aux moindres démarches qu'elle faisoit, elle sentoît une palpitation de cœur.

La couleur de son visage étoit assez brillante, mais son pouls étoit lent & foible. Tous ces symptômes avoient

constamment perseveré depuis près de six mois ; & comme ma pensée étoit , suivant l'indication que je tirois de son pouls , que ces accidens procedoient de la viscosité de son sang ; je crus que ma vûë principale dans le traitement de cette maladie , devoit être d'atténuer la liaison de son sang , parce qu'en augmentant la vîtesse , son mouvement pouvoit être assez vif pour forcer les vaisseaux de la matrice.

Je suivis dans cette vûë la méthode suivante. Premièrement , je lui fis prendre un purgatif propre à diviser & à dissoudre la cohérence des humeurs , & capable de donner au sang un passage plus facile au travers des vaisseaux capillaires.

Prenez du Calomelan de Turquet , un scrupule.

De la Résine de Jalap , cinq grains.

Du Tarte vitriolé , quatre grains.

Mêlez le tout , & faites-en une poudre que vous donnerez à la malade dans la conserve de rose.

Ce remede ne lui fit faire que deux selles , dont néanmoins les douleurs furent un peu soulagées.

Mais afin qu'on ne soit pas surpris

du succès de ce remède après une si legere évacuation : c'est que l'on juge mal de la vertu des purgatifs par le nombre des selles qu'ils procurent , comme je l'ai souvent éprouvé , sur-tout des purgations mercuriales ; lesquelles ne faisant que de legeres operations , ne trompent pourtant pas l'attente du Medecin.

Car en ce cas , du moins la principale intention , est en purgeant la malade , de faire en sorte de diviser les particules du sang , & d'empêcher leur trop étroite cohérence : donc tout ce que nous avons dit précédemment , fait assez voir la possibilité par l'efficace des purgatifs , quoiqu'il ne se fasse qu'une très-mediocre évacuation.

Mais quand le ventre est dechargé , & la vitesse du sang étant augmentée , il se fait non-seulement dans les glandes , une plus ample séparation d'esprits , mais aussi les tuniques des intestins sont irritées par un aiguillon ; & si la pointe de cet aiguillon vient à être tant soit peu émoussée , le ventre s'ouvrira moins.

Or l'aiguillon peut manquer , quand le purgatif passe tout entier dans les

vaisseaux lactez, & comme c'est dans le sang même que les purgatifs, exercent alors toute leur action, à cause que la vitesse du sang se trouve augmentée; il se fera dans toutes les glandes une séparation plus abondante que de coutume, mais moins dans les glandes des intestins que dans les autres, à cause du défaut d'aiguillon.

Que s'il reste dans les intestins quelques petites particules du purgatif, elles irriteront les vaisseaux par leurs pointes, & il se fera pour lors une plus grande profusion de liqueur des glandes intestinales, que de toutes les autres; & cependant pour la même raison, il en coulera moins par les intestins, en ce que l'aiguillon propre à l'exciter est diminué.

Mais si le ventre est peu purgé, le purgatif augmente les autres sécrétions, au moyen de quoi il ne laisse pas d'atténuer & de purger aussi-bien le sang que s'il faisoit faire à la malade beaucoup de selles; ce qui peut être une preuve, que si le ventre est peu ému par ces purgatifs, il n'en arrive pas d'ordinaire aucun fâcheux accident.

Et c'est de là qu'on peut peut-être tirer fort légitimement ces divers effets,

des purgatifs dans les differens sujets, dont les uns sont copieusement purgez par ces remedes, & les autres très-legerement: dans ceux dont les orifices des vaisseaux lactez sont plus ouverts, soit que cela vienne naturellement ou par quelque vice étranger, en sorte qu'ils fassent passer aisément tout le remede dans le sang, pour lors les déjections sont foiblement excitées; mais lorsque les orifices des vaisseaux lactez, sont plus ferrez ou beaucoup obstruez & que la plus grande portion des purgatifs reste dans les intestins, leurs pointes agissent plus fortement sur les tuniques de ces canaux, & par consequent les déjections sont plus fréquentes & plus amples.

Afin donc que la viscosité du sang fut plus promptement élevée, & que son mouvement fut augmenté; les remedes suivans que nous sçavons fort propres à produire ces effets, furent prescrits à la malade.

Prenez de la conserve d'Absynte Romaine, trois onces.

De l'Æthiops mineral, une once

De l'Acier préparé avec le soufre,
une demie once.

De la Racine de gentiane & de con-
combre sauvage pulverisées, de
chacune deux drachmes.

Du Syrop d'Oeillets ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela & formez-en un
électuaire.

La malade en prendra trois fois par
jour aux heures marquées & boira par-
dessus cinq cuillerées de l'infusion sui-
vante.

Prenez de la limaille d'Acier une once
& demie.

Infusez-la pendant trois jours dans
trois chopines de petite biere,
ajoutez-y ensuite

De la Racine de Gentiane coupée,
demie once.

Des Racines de Garance & de con-
combre sauvage, de chacune deux
drachmes.

Des sommités d'Absynte vulgaire,
& de petite centaurée, de cha-
cune une poignée.

Des bayes de Genievre, demie once.

Des semences de petit Cardamome,
& de Cubebes, de chacunes une once.

Mettez le tout en infusion pendant un
jour, puis ajoutez dans la coulure à
chaque dose qu'elle en boira, vingt
gouttes de la mixtion suivante.

Prenez de l'esprit de Sel Armoniac , &
de l'Elixir de propriété , de cha-
cune deux drachmes.

Je ne voulus point employer la sai-
gnée , tant parce que cette fille qui étoit
fort affoiblie , auroit eu de la peine à la
supporter , qu'à cause que j'appréhen-
dois qu'une saignée faite dans cet état ,
loin d'augmenter l'impulsion du sang ,
ne la diminuât.

Le 28. Octobre , la malade ne se
plaignit plus du ventre , son pouls se
fortifia , & ses forces étoient beaucoup
meilleures.

Le 30. suivant , les mois parurent ,
la douleur des lombes , des genoux &
des malleoles s'évanouit aussi-tôt ; le
flux dura sept jours ; pendant qu'il
dura on cessa les remèdes qu'on lui
fit reprendre la semaine d'après ; ses
mois eurent un second période bien-
regulier , & la malade fut parfaitement
rétablie.



SECONDE HISTOIRE.

Du 31. Octobre. 1700

UNe femme âgée presque de 30. ans n'avoit point eu ses regles depuis six mois ; en conséquence de cette suppression, elle étoit travaillée d'une toux sèche, d'une grande difficulté de respirer, palpitation de cœur, douleur de tête, vertiges, dégoût, crudité, enflure d'estomac, foiblesses, sueurs nocturnes, vomissemens par intervalles, vicissitudes du chaud au froid & du froid au chaud, des tremblemens, des saignemens de nez assez fréquens, & un pouls très-foible.

Cette maladie sembloit proposer trois indications curatives.

La premiere de rétablir la coction de l'estomac.

La seconde d'augmenter l'impetuosité du sang.

La troisième de relâcher les vaisseaux de la matrice : car il sembloit, qu'il y avoit un vice égal dans le sang & dans les vaisseaux par la fréquente hémorragie des narines.

Pour remedier aux violentes douleurs & à la foiblesse, je me servis du Cordial qui suit.

Prenez de l'esprit de Sel Armoniac.

De la teinture de Safran & du Laudanum liquide, de chacun une drachme.

1^r. Nov. Mêlez-les, & que la malade en prenne trente gouttes très-souvent & dans tel véhicule qu'elle voudra.

2. Nov. Ses douleurs diminuèrent beaucoup par l'usage de ce remede, & ses forces se rétablirent considérablement.

3. Nov. Elle prit ensuite le même purgatif qui a été prescrit dans la première Histoire, qui lui fit faire six selles, & diminua beaucoup la difficulté de respirer.

Après cela elle se servit de l'Electuaire & de l'infusion de la première Histoire, sans négliger en même temps la teinture cordiale, qui contribua non-seulement à calmer la douleur, mais qui rétablit encore l'impetuosité de sang.

Ceux-là certainement ignorent l'efficace des opiates, qui ne les donnent qu'à des heures propres à concilier le sommeil

sommeil , comme si l'opium n'étoit propre qu'à faire dormir. Au lieu que s'il étoit donné en petites doses , mais souvent réitérées , par rapport à la maladie , le sang récréé , pour ainsi dire , par un si doux remede , auroit peu à peu des effets qu'on ne pourroit attendre de tous les autres atténuans : non-seulement cette méthode est exempte de tout danger , mais il est encore très-rare qu'elle n'ait dans le legitime usage qu'on en peut faire , tout le succès qu'on a lieu de s'en promettre ; car la suite fera connoître , que l'opium sagement pris atténuë & rarefie le sang à merveille.

Mais pour donner lieu aux vaisseaux de la matrice de s'ouvrir plus facilement , on lui fit user de la fomentation qui suit , pour amolir la region de ce viscere.

Prenez de la racine d'Althea & de Lys blanc , de chacune deux onces.

Des semences de Lin & Fenu Grec , de chacune trois drach.

Des fleurs de Camomille & d'Aneth , de chacune une pincée.

De la Marjolaine , une poignée.

Faites bouillir tout cela dans parties

S

égales d'eau & de vin, & que cette fomentation soit appliquée tiède deux fois le jour.

8. Nov. Le pouls parut un peu plus fort, & peu de changement à l'égard des autres accidens.

13. Nov. Il n'y eût rien de nouveau, sinon que l'appetit commençoit à revenir, & que la sueur nocturne se dissipoit.

22. Nov. Il coula de la matrice une humeur blanchâtre, qui s'arrêta cinq jours après. Quoique cet écoulement ne fut que blanchâtre, il me semble néanmoins qu'on pourroit dans cette circonstance l'appeller flux menstruel, tant parce qu'il dura à peu près autant de temps que les menstrues ont coutume de durer, & qu'il cessa sans que l'on eût fait pour cela aucun remède, & de plus, parce qu'après cette évacuation, tout alla de mieux en mieux; au lieu que si c'eût été des fleurs blanches, tous les accidens se seroient augmentez: outre qu'il est fait assez souvent mention dans les Auteurs, des mois décolorez.

1^r. Decemb. Quoique les symptômes fussent beaucoup diminuez, ils

n'étoient pourtant pas encore tout-à-fait appaîsez; on lui fit prendre le purgatif suivant.

Prenez des Pilules de Ruffus , une demie drach.

De la Résine de Jalap , trois grains.

De l'huile de Sassafras , une goutte.

Du Baume du Perou , ce qu'il en faut pour former une pilule médiocre.

Après cela , on la remit à l'usage de l'Electuaire , de l'infusion , & de la mixtion , & ensuite son poulx devint plus fort ; & ses forces se trouverent un peu rétablies.

19. Decemb. Ses mois parurent d'une couleur assez rouge , qui continuèrent pendant trois jours , ensuite tous les symptômes se calmerent , & la malade ne se plaignoit plus que d'une légère difficulté de respirer , & d'un peu de douleur à la tête : ensorte qu'après avoir réitéré l'usage de l'infusion , la santé lui revint avec ses regles.

TROISIÈME HISTOIRE.

UNe certaine blanchisseuse, fille âgée de 24. ans, durant l'écoulement de ses menstres, souffrit en lavant son linge beaucoup de froid, & dans le même temps, elle lavoit ses jambes; de sorte que ses mois s'arrêtèrent subitement sans avoir coulé autant qu'à l'ordinaire, & furent un an entier sans paroître, & sans que sa santé en parût altérée; & c'étoit comme je crois, parce qu'elle s'occupoit à de grands & rudes travaux auxquels elle étoit accoutumée.

Après l'année finie, elle fut attaquée de differens symptômes; comme par exemple d'une pesanteur & foiblesse de tout le corps, d'un dégoût, d'une douleur de tous ses membres, d'une toux, d'une difficulté de respirer avec pâleur de visage, enflure des jambes, & il lui survint sur le tibia une tumeur si dure, qu'on ne put l'amolir ni par les cataplâmes, ni par les emplâtres, ni la mener à suppuration: Outre cela son poulx étoit tardif & languissant.

Les indications curatives furent les

mêmes que dans la seconde Histoire.

Or pour calmer un peu la douleur que lui cauſoit ſa tumeur, on lui fit le 20. Octobre 1702. une ſaignée au bras, qui n'eut pourtant pas un grand effet: afin donc de remedier en même-temps à la tumeur & à la ſuppreſſion, le 22. Octobre je lui fis prendre les pilules ſuivantes.

Prenez des pilules cochées majeures,
une denree drach

Du Calomelan, un ſcrupule.

De la Reſine de Jalap, ſix grains.

Du Syrop Chalibé, ce qu'il en faut
pour former des pilules.

Dans la journée elle ne fut point au ſiege; mais elle fit deux grandes ſelles le lendemain matin.

Le 23. Octobre, elle ne ſentoit pas encore un grand ſoulagement, de maniere que pour exciter le mouvement du ſang, on lui donna l'infuſion ſuivante.

Prenez de la limaille d'Acier une once,
& demie.

De la racine de Zedoaire, une once.

Des feuilles d'Abſinte de petite
Centaurée, de chacune une poignée.

Faites le tout infuser sur les cendres chaudes , dans trois chopines de petite biere pendant deux jours, ajoutez ensuite à la couleur , de la teinture de Safran deux onces, dont la malade prendra un verre trois fois le jour.

Elle usa aussi de la fomentation décrite dans la seconde Histoire.

Le 28. Octobre la foiblesse fut un peu soulagée ; mais les autres symptômes n'avoient encore reçu aucune diminution ; néanmoins la purgation étant réitérée la tumeur s'adoucit.

Le 6. Novembre son poulx & ses forces s'augmenterent , & on la saigna du pied , afin que le sang venant à circuler plus vivement , & à frapper avec plus d'impetuosité contre les tuniques des vaisseaux de la matrice , par ce moyen ses mois fussent excitez.

Le 11. Novembre ses mois parurent , & quoi que ce ne fut pas avec une abondance extraordinaire , la malade reprit sa couleur naturelle , & la tumeur de sa jambe se dissipa entièrement , aussi-bien que tous les autres accidens dont elle avoit été travaillée.

QUATRIÈME HISTOIRE.

Du 2. Decembre.

UNe femme d'une bonne constitution, à qui ses mois ne paroissent depuis plus de quatre ans que de deux en deux mois, se plaignoit amèrement de n'avoir plus de santé. Elle avoit une soif continuelle, des baillemens fréquens, difficulté de respirer, les sentimens d'un froid intérieur, souvent des tranchées dans l'estomac & dans les intestins, une douleur de tête très-aiguë, une douleur assez violente au dos, aux genoux & aux bras, le tout sans enflûre; une palpitation de cœur, laquelle avec la douleur des jointures s'étoit toujours augmentée depuis six mois; le pouls lent, foible & inégal; en la saignant, on lui tira un sang fort pâle & fort séreux.

La principale intention dans la cure de cette maladie, parut devoir tendre à donner aux canaux obstruez & au sang même leur constitution ordinaire, & à exciter l'apparition du flux menstruel selon ses périodes reglez; & en-

fin à donner quelque attention à calmer les accidens.

Pour enlever les viscositez, dont les canaux étoient remplis, on lui fit prendre la purgation suivante.

Prenez des pilules stomachiques avec les gommes, & du succin, de chacun un scrupule.

Du Calomelan, seize grains.

De la Resine de galap cinq grains.

Du Castoreum deux grains.

Du Syrop de Spina Ceraira, ce qu'il en faut pour former cinq pilules, que l'on réiterera pendant quatre jours.

Pour engager le sang à circuler plus promptement, & à rendre son mélange plus uniforme, je lui prescrivis les remèdes qui suivent.

Prenez de la Conserve de Fumeterre, deux onces.

De l'Æthiops mineral, une once.

Du Syrop de Bayes de Surreau, ce qu'il en faut pour un Electuaire.

La malade en prendra deux fois par jour la grosseur d'une noisette, & boira par dessus cinq cuillerées de la teinture suivante.

Prenez de la teinture Chalibée de Louwer

wer, deux livres.

Ajoutez - y

De la teinture de Castoreum , une once.

Ce fut ainsi que je travaillai à calmer les accidens.

Pour appaiser les douleurs , je lui donnai l'anodin qui suit.

Prenez des Eaux Paralytiques, & de Cannelle orgée, de chacune trois onces.

Du Syrop de Diacode, quatre onces.

Du Laudanum liquide, cent gouttes.

Il faut que la malade en prenne six gouttes en se couchant, & même dans la journée , lorsque les douleurs la presseront.

Pour rétablir les forces, qu'elle prenne souvent trente gouttes d'esprit volatile huileux, dans parties égales d'eau & de vin de Canarie.

Quand les baillemens lui viennent : qu'elle prenne quarante ou cinquante gouttes de teinture de Castoreum.

Pour appaiser la douleur de tête, on lui appliqua un large vésicatoire à la nuque.

Enfin quand les vents & les tranchées de l'estomac la tourmentoient extraordinairement, elle uſoit de la poſtion ſuivante.

Prenez de la racine de Gentianne coupée, une once.

Des Fleurs de Camomille,

Des Sommitez de Marrube, & de petite Centaurée, & d'Abſinthe vulgaire, de chacune une poignée.

De Sabine, une demie poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau de fontaine, juſqu'à conſomption du quart, & la coulure ſera ſa boiſſon ordinaire.

Je n'ai pas pû ſuivre exactement jour par jour le cours de cette maladie, parce que la malade vivoit à la campagne. Cependant après avoir uſé des remèdes ci-devant preſcrits elle fut beaucoup ſoulagée, & elle ſe rétabliſſit heureuſement, que ſes mois revinrent après 45 jours, dont l'écoulement calma tous les ſymptômes.

Après avoir uſé de nouveau de l'électuaire & de l'infuſion, ſon flux menſtruel en 35 jours fut rétabli dans ſon état ordinaire, ce qui fut fort avantageux à la malade. Par cette méthode

de réitérer le second période des menstruës revint dans son temps.

Ensuite pour la rétablir dans sa première santé, on l'envoya aux eaux minérales, & son traitement ayant été conduit de la manière qu'on le vient de dire, ses menstruës furent réduites à leurs périodes ordinaires, & la malade fut exempte de toute incommodité.

CINQUIÈME HISTOIRE.

Du 28 Février 1702.

UNE femme de quarante ans, & un peu plus pleine qu'elle n'auroit dû l'être, étant tourmentée depuis neuf mois d'une toux opiniâtre, se fit saigner, & après cette saignée, les mois qu'elle avoit toujours eus en petite quantité, se trouverent supprimés pendant deux périodes, après quoi tant revenus aux temps ordinaires, elle n'en eût qu'une très-petite quantité.

Ainsi cette évacuation étant très-diminuée, elle se trouvoit sur-tout depuis trois mois très-infirmes. Les symp-

rômes de sa maladie quand elle se mit entre mes mains, étoient tels que je vais les énoncer.

Elle ressentoit dans tout son corps une douleur très-violente, accompagnée d'une tumeur. Quand la douleur étoit moindre sa peau étoit si sensible, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on la touchât ; mais elle se plaignoit encore plus du bas-ventre & des intestins, parce qu'elle y sentoit des vents & des tranchées comme des douleurs de coliques, une pesanteur & un gonflement à l'estomac & des nausées qui lui faisoient souvent rendre par le vomissement un déluge de pituite.

Elle avoit de plus une douleur fixe à la jointure des hanches, & une grande foiblesse qu'elle ne pouvoit résoudre à faire le moindre mouvement. Il lui survint aussi très-souvent des tubercules aux hypochondres, qui se dissipoient quelquefois fort promptement. Ses urines ainsi que la couleur de son visage, ne marquoient aucun vice intérieur. Son pouls étoit foible & tardif. La semaine qui avoit précédé celle de ma visite, elle eut une gère période de menstrues, qui ne so

nit que peu de gouttes , & qui s'arrêta aussi-tôt.

Cette maladie propofoit pour fa cure deux indications principales. La premiere d'appaiser au plutôt les douleurs dont la malade étoit fort tourmentée. La seconde confiftoit après avoir en quelque façon calmé la ferocité des symptômes , à rappeler le flux menftruel à fa véritable direction.

Afin donc de fatisfaire à la premiere intention , comme la region épigaftrique , étoit la partie la plus affectée , je lui confeillai de fe fervir d'une emplâtre propre à refoudre les humeurs , & à calmer la violence de la douleur. Prenez de l'emplâtre Hifterique , & de Galbanum , de chacun ce qu'il en faut pour une application.

ajoutez y

De l'Opium & du Camfre , de chacun deux drachmes.

Appliquez-en un large emplâtre fur le bas-ventre.

J'y ajoutai l'Opium & le camfre , afin que la vertu du remede s'introduifit plus aifément dans les vaiffeaux de l'abdomen : Car les particules de ces deux ingrediens étant très-subriles , font

aussi très-penetrantes : Battæus très-hu-
reux & très-habile dans la compo-
sition des remedes , joignoit ces deux
drogues aux emplâtres , toutes les fois
qu'il se propofoit de refoudre ou d'at-
tenuer les humeurs ; & comme j'ai sou-
vent suivi l'exemple de cet excellent Au-
teur , je m'en suis toujours très-bien
trouvé.

Lui ayant donc fait appliquer cet
emplâtre vers le soir , la malade se trou-
va quelques heures après fort échauffée,
& disoit sentir au dedans d'elle-même
comme une lutte & un combat qui se
faisoit entre les humeurs ; & le lende-
main la douleur du ventre étoit entie-
rement dissipée aussi-bien que les tu-
bercules.

Il n'est pas difficile de rendre rai-
son de cet effet. Les particules surtout
du Camfre & de l'Opium s'insinuent
par leur ténuité dans les pores des vais-
seaux , où se mêlant avec les humeurs
lentes & visqueuses , qui causent les
douleurs & les tubercules ; elles les in-
cisent & les remuent , & empêchent
les globules du sang de s'attacher aux
ouvertures des artérioles ; mais que les
avoir divisées entre menuës parties , el-

les puissent ou traverser les veines, ou transpirer au travers des pores.

Il s'ensuit de là, que la vertu du Camfre & de l'Opium est si pénétrante, qu'il n'y a point de remède à l'exception des Cantharides, lequel appliqué extérieurement puisse plus promptement traverser la peau, & s'ouvrir une entrée dans la masse du sang; tant il est peu vrai-semblable de trouver dans ces drogues ces qualitez froides, que la plûpart leur attribuent sans fondement.

Le premier Mars, ayant égard à l'estomac & aux intestins; je fis donner à la malade dans une pinte des eaux minerales de Bath, une once de sel d'epsom, qui tira du bas-ventre tout ce qu'il y avoit d'excrement; & elle dormit plus long-temps & plus tranquillement.

Le second Mars, elle se trouva elle même plus de vigueur, & elle se plaignoit moins des douleurs de ses membres.

Pour lors, comme la seconde de nos indications sembloit avoir lieu, je lui ordonnai les remèdes, qui pouvoient tellement exciter le mouvement du sang, que la mesure ordinaire des men-

struës pût s'échapper des vaisseaux de la matrice.

Prenez de l'Æthiops mineral, une once, dont la malade prendra deux scrupules dans le Syrop Violat, deux fois par jour; & boira par dessus six cuillerées de la Décoction qui suit. Prenez du Quinquina & de la Racine de Gentianne, de chacun demie once.

Des Bayes de Genievre, une once. Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau de fontaine réduite à une pinte, joignez-y sur la fin une chopine de Vin blanc, ajoutez à la coulure, de la Teinture de Castoreum & de la Teinture Martiale de Mynsich, de chacune une once.

Le 4. Mars elle se trouva mieux, quoiqu'elle ressentit encore de la douleur de temps en temps, mais qui duroit peu; & comme elle avoit moins dormi les jours précédens, je lui fis prendre le Sedatif suivant.

Prenez de la Teinture de Safran, & du Laudanum liquide de Sydenham, de chacun une once, avec deux scrupules de Therebentine de Venise.

La malade réitera ce remede toutes les nuits, dormit tranquillement & reprit des forces.

Le 6. Mars, son pouls étoit beaucoup plus fort; mais la nausée se fit sentir aussi bien que le vomissement, de sorte que pour vuider de nouveau les premieres voyes, je lui réiterai les eaux purgatives.

Le 7. Mars, ses forces s'augmentoient & son pouls se fortifioit de jour en jour, la Décoction dont elle but beaucoup, la réchauffa; elle ne sentit plus de douleur, plus d'enflure à l'estomac, quoique les nausées revinssent quelquefois; elle n'avoit presque plus de lassitude en se promenant.

Le 8. Mars, on réitera les eaux purgatives; non seulement pour vuider les premieres voyes, mais pour dissoudre & atténuer le sang: Mais comme les nausées & le vomissement subsistoient.

Le 9. Mars, j'eus recours aux émetiques, dont je n'avois pas usé plutôt à cause de sa foiblesse; lui ayant donc fait prendre deux drachmes de sel de vitriol; elle vomit beaucoup de matieres grossieres & visqueuses, & cette évacuation calma ces symptômes.

Le 11. Mars, pour suivre toujours nos deux premières indications, je lui ordonnai le même purgatif, dont la formule est dans la III. Histoire pour purger les premières voyes aussi-bien que le sang : Elle rendit six selles, & l'estomac fut si bien nettoyé, qu'elle retint ensuite tous les alimens qu'elle prit.

Le 13. Mars, ses forces furent presque entièrement rétablies : son poulx se fortifioit tous les jours, & si elle avoit par intervalles quelque ressentiment de douleur aux hanches, cela duroit peu.

Le 15. Mars, la purgation fut réitérée, & ensuite la poudre & la décoction.

Au 2. Avril, elle ne se plaignoit que d'une petite pesanteur à l'estomac.

Au 10. Avril, elle eut son flux menstruel & plus abondant qu'elle ne l'avoit eu depuis quatre à cinq ans, & qui ayant diminué pendant quatre jours, toute cette pesanteur d'estomac fut dissipée.

SIXIÈME HISTOIRE.

Du 20 Octobre 1702.

UNe femme âgée de 25. ans, après s'être mariée, eut presque durant un an, ses mois en très-petite quantité, & il y avoit trois mois qu'ils s'étoient entièrement supprimez, ce qui caufoit un gonflement à toutes les veines, une violente douleur au dos & à la tête, des naulées à l'estomac, l'appetit languissant, une boule qui lui sembloit monter jusqu'au gosier, grande foiblesse de tout le corps, grande difficulté de respirer; & c'étoit de ce dernier symptôme dont elle se plaignoit le plus.

La couleur de son visage n'étoit pas beaucoup changée, car cette personne étoit d'un temperament sanguin, son pouls étoit plein & foible: de vieilles femmes ses voisines, soutenoient toutes hautement qu'elle étoit grosse: pour moi j'avois diverses preuves du contraire.

1^o. Parce que son dégoût avoit toujours augmenté pendant trois mois &

au delà , au lieu que c'est dès le commencement de la grossesse , que les femmes grosses ont un plus grand dégoût , & qu'il diminue peu à peu au troisième mois.

2^o. Sa douleur de tête & sa difficulté de respirer alloient de mal en pis ; & comme ces symptômes augmentoient rapidement , ils marquoient plutôt une suppression des menstrues qu'une véritable grossesse.

3^o. Parce qu'elle ne sentoit aucun mouvement dans son ventre , & qu'il ne se gonfloit nullement , & que l'on doit appercevoir l'un ou l'autre de ces accidens quand il y a un enfant dans la matrice.

Ce qui fit que pour guerir ces symptômes , que je croiois bien ne provenir que de la suppression des mois ; il me sembloit que mon unique intention devoit tendre à augmenter l'impetuosité de son sang.

Mais par ce que la plénitude de son pouls indiquoit la saignée , je lui fis tirer douze onces de sang : Puis le 22. Février , elle prit la purgation qui suit.

Prenez du Mercure doux , un scrupule.

De la Réfine de Scamonée, six grains.

Cette purgation produisit six selles, & la nausée diminua. Les jours exemts de purgation, elle usa des pilules suivantes.

Prenez de l'Acier préparé avec le Soufre, deux drachmes.

De la Racine de Gentianne, & d'Aristoloché ronde, de chacun une drachme & demie.

Du Castoreum, & de la poudre d'Arum, composée de chacune une drachme.

De l'extrait d'Absinthe, ce qu'il en faut pour en former des pilules médiocres.

La malade en prendra quatre, deux fois le jour, & boira par-dessus un verre de petite bière, dans trois chopines de laquelle on aura fait bouillir

De la limaille d'Acier, une once.

De la Racine de Garanne, & de Concombre sauvage, de chacune trois drachmes.

Des Bayes de Genievre, une demi once.

De la Sabine une poignée.

Dans chaque verre, la malade ajoutera

tera quinze grains de teinture de safran.

Le 28 Fevrier, les symptômes étoient presque au même état, si ce n'est que le pouls étoit un peu plus fort; ce qui fit que le purgatif fut réitéré, dont elle parut beaucoup soulagée pendant deux ou trois jours.

Le 6 Mars, ne sentant encore presque aucun soulagement, la purgation fut réitérée.

Le 7 Mars, la douleur de tête & la difficulté de respirer se trouverent un peu apaisées.

Le 8 Avril, après un long usage de l'infusion, les mois coulerent, mais en très-petite quantité, ce qui fit évanoûir ce faux soupçon de grossesse, qui s'étoit conservé jusqu'alors dans l'esprit de la malade & de ses amies.

Ses mois étant revenus, la santé se rétablit en même temps, si ce n'est que lorsqu'elle faisoit quelque mouvement, ou qu'elle agissoit un peu long-temps, la difficulté de respirer l'incommodoit.



C H A P I T R E X I I .

Des accidens que produit le Flux immodéré des Menstrués.

UN autre vice du flux menstruel, est l'excessive profusion du sang qu'il fournit, qui arrive en deux manieres. 1^o. Quand le sang coule avec trop d'abondance à chacun de ses périodes reglez. 2^o. Ou quand ses périodes reviennent trop fréquemment.

Cette maladie n'est pourtant pas si commune aux femmes que la suppression, & elle est aussi moins accompagnée d'accidens; mais qui sont d'autant plus violens que le nombre en est moindre; en sorte que l'excès de ce flux, jette les malades dans des périls bien plus à craindre que la suppression.

Car le défaut du sang se rétablit plus difficilement que l'on n'en diminue la quantité, comme on le voit aux personnes qui sont d'un embonpoint excessif, qui perdent plus aisément leur embonpoint, que ceux dont la constitution tend à la maigreur, n'ont de fa-

cilité à s'engraisser, parce que si les parties solides sont un peu relâchées par une extension forcée, elles reprennent bien-tôt leur ton ordinaire: mais si un défaut de fluide les oblige à se joindre étroitement; de quelque manière que vous leur donniez des humectans & des émolliens, les conduits bouchés ont beaucoup de peine à s'ouvrir.

Le flux excessif des menstrues est souvent accompagné d'une grande faiblesse de la constriction du cœur, de syncope, de froideur des extrémités, de pâleur du visage, de convulsion & de suffocation, symptômes qui accompagnent le commencement de la maladie, & quand le flux s'invetere, ces accidens s'accroissent en même temps; savoir les tumeurs, la cachexie, l'hydropisie, les fleurs blanches, la fièvre hectique, l'atrophée.

Et comme cette maladie est opposée à la suppression menstruelle, aussi les accidens qu'elle cause aux malades, reconnoissent une cause toute contraire, je veux dire la disette, parce que le sang étant trop libéralement épanché, il se perd une grande quantité du liquide,

quide, qui auroit dû servir à la provision des esprits animaux; de sorte que le reservoir étant épuisé, il coule très-peu d'esprits dans les nerfs, & ces esprits ainsi diminuez, les forces du corps qui dépendent de leur abondance sont très-languissantes.

Or les forces diminuent à raison de la triple diminution du sang: car comme le mouvement des muscles, demande la réunion de l'action du liquide contenu dans les nerfs, celle des fibres musculieuses, & enfin celle du sang même; il est hors de doute que la force animale, ou celle des muscles consiste dans la proportion qu'il doit y avoir entre ces trois actions qui dépendent tellement de l'état de la masse sanguinaire, qu'il faut que leur quantité lui soit toujours proportionnée: cela étant, les forces du corps seront conformes à la triple force du sang, comme M^r. Cheyne l'a démontré dans son *Traité de l'Hectique*.

Si donc dans un flux immodéré de menstruës, il se perd la moitié du sang, la femme perdra les trois parts de ses forces. On peut juger par là, du différend effet, qui a coutume de succe-

der aux différentes évacuations : les grandes & subites évacuations , diminuent beaucoup les forces à cause du prompt épuisement du sang ; au lieu que les forces se soutiennent mieux , quand l'évacuation se fait lentement & par degrés , comme il arrive dans les sueurs , dans les flux d'urine & d'autres semblables évacuations.

De cette maniere , par la dissipation d'une assez grande quantité d'esprits ; le cœur dont les forces se dissipent sans cesse par son mouvement continuel , qui sert à pousser le sang dans toutes les arteres , perdra bientôt son action : car étant déstitué d'esprits , il ne chassera vers toutes les parties du corps qu'une très-petite quantité de sang , qui restant à ce sujet plus longtemps dans les ventricules , cause un sentiment de peine & d'anxiété aux parties précordiales.

Que si par l'épuisement des esprits , la force du cœur diminuë jusqu'au point de n'être plus proportionnée au poids du sang , la contraction de ce viscere sera suspenduë , & le mouvement du sang cessant , la malade tombera en défaillance ; jusqu'à ce que le cœur ,

après avoir reçu de nouveaux esprits , se trouvant supérieur au mouvement du sang , ce fluide soit en état moyennant l'impulsion du cœur , de recommencer son mouvement circulaire.

Le mouvement du cœur étant incertain , celui du sang sera très-foible ; tant parce que le flux menstruel en fait une dissipation considérable , qu'à cause que le cœur agissant plus foiblement , la vitesse du sang , est aussi beaucoup moindre : Puis donc que le mouvement du sang , lancé dans les artères est très-languissant , il ne surmontera pas facilement la résistance que lui opposent , tant les tuniques des artères que le sang qui précède.

Du moins , lorsque le sang sera parvenu aux plus petits vaisseaux , il aura si peu de mouvement , que ses particules contracteront entr'elles une adhérence qui les empêchera de traverser promptement les vaisseaux capillaires : Ainsi le sang parvenu aux extrémités des vaisseaux , ou s'arrêtera entièrement , ou coulera avec une extrême lenteur ; & son impetuosité étant ainsi détruite ou affoiblie à l'excès , les extrémités deviendront froides & le visage pâle.

La froideur des extrémitéz peut bien ne pas venir toujours de la lenteur du sang , mais aussi du défaut du sang même , parce que la chaleur de quelque partie que ce soit , est comme la cause qui la produit , & cette cause n'est autre chose que le sang chaud lui-même , qui parvient aux parties : de sorte que si par le défaut du sang , les extrémitéz du corps , ou sont trop peu animées ou absolument privées de ses influences , il faut nécessairement que l'on ait en ces parties un sentiment de froideur.

Il en est de même de la pâleur du visage , qui sera causée par la perte d'une grande quantité de sang ; parce qu'il est certain que les filles qui sont d'un temperament sanguin & dont le sang circule bien dans leurs vaisseaux , ont le visage rouge & brillant.

Pour ce qui est de la convulsion , comme la plénitude la produit quand elle survient à la suppression des mois , selon Hippocrate dans son Livre des Maladies des Femmes ; elle vient aussi d'inanition quand elle succede au flux immodéré des menstruës , qui est suivant le même Auteur , dans le LVI

Aphorisme de la V. Section, une seconde cause de la convulsion.

Car s'il coule dans quelque muscle que ce soit, une moindre quantité de liqueur que dans son antagoniste, il se fera une convulsion au muscle opposé, comme on peut s'en convaincre en réfléchissant sur ce que nous avons dit ci-devant de cette maladie : Il dit encore au lieu déjà cité, que lorsque les muscles du larynx & de l'œsophage, sont attaquez de spasme, la femme sera travaillée de suffocation, sur-tout si ses mois sont fort abondans, & il dit en même temps que la convulsion est alors très-dangereuse, parce que, dit-il, que quand ce symptôme arrive, c'est une marque que la perte de sang a été plus grande, que la force du corps ne peut la porter, sans que les malades en reçoivent un grand préjudice : en sorte que le ton des parties solides étant fort dérangé, il n'y a presque plus aucune esperance.

Les symptômes sur lesquels nous avons jusqu'à présent insisté, ne succèdent pas seulement au flux immodéré des menstrues, mais à tout autre flux de sang, soit naturel ou artificiel.

Mais la diminution de toute évacuation de sang immodérée, alterera aussi le sang dans sa qualité, & donnera lieu à la cachexie, parce que le sang étant bien tempéré, le corps jouit pour lors d'une santé parfaite, & il se fait une louable sécrétion de toutes les humeurs, qui ne se peut pourtant faire régulièrement, si la vitesse du sang n'est maintenue dans ses bornes : car selon la disposition des orifices des vaisseaux, la sécrétion des sucs est proportionnée à leur vitesse.

Cela étant dans le flux immodéré des menstruës, la disette des esprits, diminuant beaucoup la contraction du cœur, & par conséquent la vitesse de la circulation des fluides, la sécrétion de leurs particules sera moins exacte, de sorte qu'il restera beaucoup d'humeurs dans les vaisseaux, qui en auroient dû être chassées, & le sang dégènera de son état naturel.

Le chile mal perfectionné dans les premières voyes, a beaucoup de part à cette cachexie du sang, parce que les esprits étant diminuez, les forces de l'estomac & des intestins sont aussi moindres, de maniere que les alimens

ne peuvent être suffisamment broyez & triturez dans ces visceres, & ces alimens étant ainsi mal préparez, ils sont difficilement convertis dans un bon sang.

Un chile mal trituré, ne produira pas seulement la cachexie; mais il y introduira encore la lenteur & la viscosité; mais quand il n'y auroit aucun vice dans le chile, la diminution de la vitesse du sang lui communiqueroit ces mauvaises qualitez: car quand le sang s'écoule lentement, les particules manquent d'attrition qui les empêche de s'unir trop étroitement les unes aux autres; ainsi les globules du sang n'ayant qu'une foible action les unes contre les autres, leur union sera plus facile & leur liaison plus serrée.

Le sang ayant donc été rendu lent & visqueux, & les fibres des vaisseaux étant affoiblies & presque flétries faute d'esprits; il se formera des obstructions de la maniere que nous l'avons expliqué dans la suppression des menstrues, parce que la même cause agissant dans ces deux occasions, elles doivent produire le même effet: l'hydripisie surviendra aussi quelquefois; cependant

cette dernière maladie accompagne plus fréquemment la suppression des mois, & l'hectique en leur flux immodéré.

Un de nos Médecins très-versé dans la Théorie Médecinale, a depuis peu très-bien expliqué la cause de l'hectique & ses accidens, en les attribuant aux canaux sécrétoires excessivement dilatés : nous ne nous arrêterons donc pas de nouveau à expliquer cette cause de l'hectique, & nous en tiendrons à la sienne, & nous nous contenterons de faire voir comment le flux excessif des menstruës, produit l'extension de ces canaux.

Cette extension se fait principalement en deux manières. 1^o. Les mois coulant trop abondamment, le fluide qui devoit être tenu dans le corps se dissipe, les parties solides diminuent aussi peu à peu, parce qu'étant privées de leurs alimens, le volume ordinaire s'extenuë beaucoup & leurs fibres se resserrent ; de sorte que les canaux qu'ils entourent de toutes parts, ne peuvent plus être si étroitement comprimés & retraits qu'ils l'étoient auparavant : or les côtes des canaux étant ainsi moins gênés, le sang qui roule
dans

dans ces conduits, heurte plus rudement contre leurs fibres qu'il écarte par conséquent avec plus de facilité, & leur donne par là plus de largeur.

2°. Le ton des canaux étant forcé, leur donne lieu de s'étendre & de se relâcher avec plus de facilité, car le sang épuisé par une évacuation démesurée, fournit enfin trop peu d'esprits, capables d'animer assez vivement leurs fibres, ce qui leur donne lieu par un mouvement tonique, d'opposer une résistance réciproque au sang qui circule dans leur canal, de manière que ces fibres affoiblies, ne laissant aux canaux le pouvoir de résister que foiblement à l'impulsion du sang, elles cèdent à son mouvement, & donnent au fluide un espace plus étendu.

L'hectique ne succéderoit pas moins, si la trop grande capacité des canaux étant changée, la quantité du sang venoit à être réduite à une juste mesure; parce que les canaux ayant trop de largeur par rapport à la quantité des humeurs; cette disposition donneroit lieu aux mêmes symptômes, comme si n'y ayant aucun changement dans le volume du sang, la capacité des ca-

naux se trouvoit effectivement augmentée.

Car si la quantité du sang est diminuée de moitié, & que les orifices des vaisseaux soient les mêmes, c'est comme si la même quantité de sang circuloit toujours dans ces conduits, quoique ces vaisseaux soient une fois plus amples qu'il n'est nécessaire.

Mais comme les esprits qui maintiennent les fibres dans leur ton, diminuent à proportion de la quantité du sang, le ton des fibres diminuera du double, par rapport à la diminution du fluide; de sorte que ces deux causes tendant à produire le même effet, sçavoir, le relâchement des canaux & la diminution du sang, la fièvre hectique s'augmentera aussi toujours à proportion.

Ce sera de cette maniere que la fièvre hectique sera produite, lorsque le ton des canaux, & particulièrement des cutanez sera changé: si les vaisseaux sécrétoires de quelque viscere particulier ont perdu leur ton, quoique l'étendue de ces vaisseaux augmentée, ne soit pas capable de produire la fièvre hectique, elle sera pourtant cause qu'il

se fera par leur entremise une plus ample secretion de liquide, qui à raison de la vitesse du sang, égalera les orifices des vaisseaux.

Ainsi en cas que le ton de la matrice ne soit pas fixe, les orifices des glandes qui sont dans le tissu de la tunique interieure, seront tellement ouverts qu'ils laisseront échapper leur lymphe dans la matrice plus abondamment qu'à l'ordinaire, & cette lymphe s'échappant sans cesse au-dehors, produira la maladie qu'on appelle fleurs blanches, que souffrent presque toujours celles qui ont été épuisées par un flux menstruel immodéré.

Enfin l'atrophie succede à ce flux excessif, tant parce que le sang qui devoit servir de nourriture au corps est fort diminué, qu'à cause que le chile par la foiblesse de l'estomac, n'est pas suffisamment trituré; enfin parce que le mouvement du sang est tellement affoibli, qu'il n'a pas des impulsions assez fortes, pour engager le suc nourricier dans les porosités des parties solides, de maniere que l'impulsion du sang étant détruite, les conduits qui ont coutume de recevoir la nourriture

des parties; se réunissent & se bouchent entièrement : Car la nourriture n'est autre chose que l'apposition de quelque suc, ou une perpetuelle succession d'un nouvel aliment dans les pores des fibres.

Toutes les femmes ne sont pas également attaquées du flux immodéré de leurs menstrues; puisque les filles, comme on l'a dit ailleurs, sont plutôt sujettes à leur suppression, & sont rarement sujettes à leur flux excessif : car les vaisseaux étant chez elles fort serrez, le sang ne trouve pas une issue si facile que lorsque les femmes ont eu des enfans.

C H A P I T R E X I I I.

De la Methode Curative du Flux Menstruel immodéré.

LA cure de cette maladie est différente, selon les différentes causes qui la produisent : car le flux immodéré est produit par deux causes, qui sont le vice des vaisseaux ou celui du sang : Les vaisseaux sont viciez quand ils se relâchent trop, ou qu'ils se flé-

trissent, je veux dire quand leurs fibres sont si relâchées, qu'elles cedent absolument au mouvement du sang: le sang peche à son tour, quand il est si abondant ou si subtil, ou qu'il circule si rapidement qu'il entre en foule dans les vaisseaux.

Ce qu'il faut toujours observer, c'est qu'il faut juger du flux immodéré par rapport à ses circulations précédentes, aux maladies passées, à la maniere de vie, qui a précédé, à l'état présent du sang: entr'autres signes, on connoît le flux immodéré des mois par la foiblesse de la malade; de sorte que l'excès de ce flux, se doit uniquement mesurer sur la regle des forces, parce que ceux qui ont long-temps soutenu, ou l'excès des mois, ou d'autres évacuations accoutumées, sont en état de le supporter plus long-temps sans en être beaucoup incommodés: C'est pourquoi une éruption critique ne doit pas être subitement supprimée, quoiqu'elle dure un peu plus long-temps qu'elle ne sembleroit devoir durer.

C'est aussi pour cela que les femmes qui sont d'un temperament phlegmatique, mou & humide, qui menent

une vie oisive , & qui mangent beaucoup , ont un flux menstruel plus long que les autres , parce que la pléthore plus abondante chez elles , les met en état de mieux soutenir une longue évacuation : il s'ensuit de là, qu'Etzmüller a eu raison de dire, que celles qui ont un sang aqueux , & qui sont pleines de suc , sont plus sujettes que d'autres à un flux excessif.

Ce qu'il faut faire pour rétablir le vice des vaisseaux.

Ainsi quand les vaisseaux sont affaibles & flétris , la principale vûë que l'on doit tâcher de remplir , c'est de rétablir le ton des fibres de quelque manière qu'il ait été déréglé : or ce ton a coutume de se rétablir aisément , quand on se sert extérieurement des remèdes propres à fortifier les fibres & à les resserrer.

On peut à souhait tirer ces remèdes de la famille des Astringens , dont la manière d'agir doit être ainsi expliquée : La vertu des Astringens , consistant à donner quelque coagulation aux humeurs , comme nous l'allons

prouver incontinents les particules astringentes, mêlées cointimement unies avec le sang qui coule, forment une espece de glu, qui les unissent & les attachent aux lacunes des vaisseaux : outre cette vertu coagulative, on peut encore concevoir une autre vertu dans les topiques qui resserre les vaisseaux affaïssés ; c'est l'aiguillon des astringens, qui picquant & agaçant vivement les fibres, les irrite de telle maniere qu'elles se contractent plus fortement & prennent un mouvement qu'on appelle tonique.

Le suc d'ortie quand on le porte aux narines, produit cet effet par le moyen de sa pointe, aussi bien que l'esprit de vitriol ; & ces deux remedes, tant en irritant qu'en coagulant, semblent arrêter l'hémorragie : On peut aussi mettre en usage les remedes interieurs, qui semblent avoir un droit d'agir tout particulier, pour guerir le flux menstruel excessif, quand il est causé par le vice du sang.

Que si le ton des vaisseaux est extrêmement affoibli, après avoir repri-
mé le flux, il faut se servir de remedes interieurs qui fortifient les fibres, de

peur qu'au prochain période de ce flux, lorsque le mouvement du sang pléthorique sera augmenté, les vaisseaux étant encore foibles, ne laissent écouler plus de sang qu'il n'est nécessaire; de sorte que les restaurans ou les alimens qui fournissent au corps une ample nourriture, fortifient beaucoup les fibres, & rétablissent promptement les forces des parties solides.

Comment il faut corriger le vice du sang.

Quand le flux menstruel immodéré vient du vice du sang, la cure demande deux sortes de médicamens, qui sont des révulsifs & des astringens.

Pour ce qui est des révulsifs, comme ils charient abondamment les humeurs vers les endroits du corps, où se font les révulsions; ils empêchent que le sang ne soit porté avec tant d'impetuosité vers la matrice d'où il dérive; en sorte que le mouvement du fluide étant affoibli, les vaisseaux étant moins tendus, reprennent un état plus ferré & renferment le sang tranquillement dans les canaux.

Suivant cette idée, une révulsion

faite au bras arrête le flux menstruel , soit qu'elle soit faite par la saignée , ou par des frictions, ou par des ventouses , qu'Hippocrate veut que l'on applique aux mammelles au V. de ses Aphorismes, Section V. & si par quelque révulsion naturelle , il survient un vomissement de sang , la malade, suivant le même Auteur, au II. de ses Epidemiques, est delivrée de son flux immodéré ; parce que la diminution du mouvement du sang, & son transport vers les parties supérieures, rendent les vaisseaux de la matrice moins comprimés.

Cependant cette maniere d'agir de la nature, ne paroît pas être un modele que l'art doive imiter, parce que les émetiques donnant de rudes secousses à l'estomac, ils sont plus propres à exciter les mois qu'à les arrêter. Il en est de même des forts purgatifs , qui remuent beaucoup le sang & le raréfient : on peut néanmoins donner les plus doux , afin qu'en vidant le bas-ventre , on fasse toujours une espece de révulsion propre à soulager la matrice ; mais les praticiens ont coutume de préjuder par les astringens.

Les remèdes révulsifs suffisent souvent pour arrêter le flux menstruel, quand il est produit, ou parce que le sang est trop abondant, ou parce qu'il circule avec trop de vitesse.

Etmuller après avoir réjeté toutes ces sortes de revulsions, conseille d'employer les sudorifiques, qui procurent l'évacuation d'une grande quantité d'humeurs sereuses chargées de sels très âcres; ce conseil ne me paroît pourtant pas conforme à la raison: car quoique ces remèdes sudorifiques diminuent la quantité du sang, ils subtilisent & atténuent tellement sa liaison, qu'ils augmentent le plus souvent cette sorte de pléthore, qu'on appelle aux vaisseaux; en sorte que si l'on se sert de ces diaphoretiques durant le flux même, on risque de le rendre plus abondant.

Pour arrêter le flux, on employe les astringens, qui coagulant les humeurs, & y introduisant la viscosité, diminuent si fort son impulsion, qu'il ne peut forcer l'obstruction des vaisseaux, comme nous le ferons voir plus amplement dans la suite.

La pointe dont les astringens sont

pourvûs, contribué aussi en quelque maniere à reprimer le flux menstruel excessif même en les donnant interieurement, parce qu'en irritant les fibres des vaisseaux, il semble qu'elles peuvent en quelque façon les restreindre & les resserer: quoique l'on soit obligé de convenir, qu'il ne faut pas beaucoup compter sur la vertu de la pointe de ces remedes, pris interieurement.

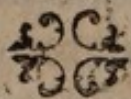
On met au nombre des astringens, d'autres remedes qu'on appelle conglutinans, entre lesquels les balsamiques tiennent le premier lieu, parce que ces remedes épaisissent aussi le sang, mais plus foiblement, & rendent la liaison de ces parties plus serrées; & par consequent ils diminuent non-seulement, le mouvement du sang, mais ils attachent aussi quelque chose de gluant aux vaisseaux qui s'affaissent: mais parce que ces balsamiques sont d'une legere efficace, il ne les faut admettre qu'après les astringens.

Or pour arrêter plus facilement ce flux, il faut mettre en œuvre non-seulement les remedes astringens interieurs, mais aussi les extérieurs que nous avons décrits dans l'autre espece de flux, par-

ce que la cure est fort longue; si lorsque l'on travaille à temperer le sang, on néglige de lui ôter la viscosité.

Quand le flux est reprimé, & que les canaux ont été suffisamment fortifiés, si la malade est foible, comme il arrive le plus souvent, il faut avoir recours aux remèdes qui rétablissent le sang, & qui fournissent beaucoup d'esprits, & il faut chercher ces remèdes, non-seulement dans la boutique des Apotiquaires, mais plutôt encore dans la cuisine.

Il faut en dernier lieu employer même les remèdes qui conviennent à la suppression des menstruës; ce que je marque d'autant plus volontiers, qu'il est arrivé à plusieurs, faute d'avoir assez d'égard pour la difference des temps, de se tromper sur le fait de la matiere medecinale, laquelle ainsi qu'elle est ordonnée par les Auteurs, est presque la même dans les deux vices des menstruës quelques opposez qu'ils paroissent.



PREMIERE HISTOIRE.

Du 1. Fevrier. 1702.

UNc certaine femme fut attaquée après un accouchement , d'un flux excessif de menstruës qui dura six ans. Pendant les deux dernieres années, elle perdoit du sang tous les jours , quelquefois en grumeaux de la grosseur d'un œuf dur : Elle étoit fort tourmentée de la soif , & d'une grande foiblesse , elle avoit quelquefois la fièvre.

Elle souffroit de plus une violente & continuelle douleur dans la region du bas-ventre , où est située la matrice , un serrement de cœur & quelquefois des syncopes ; & l'on touchoit à peine son poulx tant il étoit foible.

La premiere intention , sembloit être de rétablir les forces de la malade , qui étoient fort abattuës.

Pour donc reprimer ce flux , n'ayant pas jugé à propos de me servir de révulsifs , parce que sa foiblesse ne me permettoit pas de les employer ; je m'en tins aux astringens , que je lui fis prendre interieurement , & appliquer exterieurement.

Prenez de l'écorce de grenade une demie once.

De la racine de tormentille, une once.

Des fleurs de roses rouges & de Balauftes, de chacune une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau ferrée réduite à une pinte. La coulure servira de fomentation, que l'on appliquera tiède deux fois le jour sur la partie malade.

Elle ufoit pour sa boisson ordinaire, de la decoction blanche, dans une pinte de laquelle on faisoit bouillir deux gros de cannelle.

On lui fit prendre interieurement cette teinture antiphthysique, si fort vantée par Ettmuller, composée de sucre de saturne, de vitriol, de mars & d'esprit de vin; elle en prit plusieurs fois dans la journée vingt grains dans l'eau de plantin.

Quand la douleur étoit plus pressante, elle prenoit vingt gouttes de laudanum liquide.

Le 3. Février, le flux s'arrêta, & pour en empêcher la récidive, elle

continua la fomentation jusqu'au 6. suivant.

Le flux étant ainsi arrêté, il s'agissoit d'appaiser la douleur & de rétablir ses forces : je tirai pour cela de la Diète Medecinale les moyens d'y réussir, lui faisant prendre des bouillons succulens & des viandes nourrissantes, & la Pharmacie me fournit la mixtion suivante. Prenez de la teinture de safran, & du laudanum liquide, de chacune deux drachmes.

Du camfre dissous, dans une demie once d'esprit de vin, une drachme.

Elle en prenoit trente gouttes dans partie égale d'eau de cannelle & d'orge, six fois dans la journée, ce qui la fortifia considérablement & diminua sa douleur.

Le 8. Février, il lui parut aux lèvres de la vulve une espèce de petit sac membraneux, qui étoit pourtant si fort adhérent vers la matrice, qu'on ne le pouvoit tirer du vagin : Il étoit au reste d'une odeur très-puante, & au premier aspect, il sembloit que c'étoit la tunique intérieure du vagin qui s'étoit détachée ; car je ne soupçon-

nois pas que ce pût être quelque reste du placenta, parce que cette femme disoit qu'elle n'avoit point accouché depuis six ans.

Néanmoins réfléchissant sur la mauvaise odeur de ce corps membraneux, & sur la douleur, il me vint quelque pensée au sujet du placenta, & je crus qu'il falloit examiner la chose de plus près. J'interrogeai la malade, pour sçavoir si depuis son dernier accouchement elle n'avoit point eu un avortement.

Elle me dit qu'elle avoit été grosse depuis environ deux ans; mais qu'ayant été fort épouvantée, & s'étant trouvée presque sans vie dans une place publique, en revenant de nuit chez elle, elle avoit avorté, & qu'étant revenue chez elle, elle n'avoit point appelé de sage-femme, pour sçavoir s'il n'étoit rien resté dans sa matrice, & que dès lors, elle commença à ressentir la douleur qui a toujours continué.

Ayant donc examiné sa maladie comme je viens de dire, il me sembla que je devois avoir en vûe de rétablir suffisamment les forces de la matrice & des muscles de l'abdomen, pour

pour les mettre en état de chasser au dehors le reste du placenta ; & que pour y réussir , la mixtion ci-devant prescrite y devoit être d'un très-bon usage ; je lui ordonnai d'en prendre plusieurs fois dans la journée jusqu'à quarante gouttes , ce qui rétablit si bien ses esprits que ,

Le 10 Février , elle rendit une petite portion d'arrirefaix , qui étoit non-seulement de mauvaise odeur , mais tout-à-fait corrompue.

Le 11 suivant , il en sortit encore une autre portion également puante ; & depuis il ne parut dans le vagin aucun vestige de cette substance membraneuse , & aussi-tôt la douleur cessa.

Le 13 ses forces revinrent de telle sorte qu'elle resta pendant quelques heures hors de son lit , où elle avoit semblé être clouée pendant un mois entier , & ne se plaignit plus , ni de foiblesse , ni d'avoir aucun dégoût ; & elle continua d'user de la mixtion , dont elle fut toujours beaucoup soulagée.

Le 17 Février , le flux parut de nouveau ; mais comme il étoit fort médiocre , & qu'il n'étoit accompa-

gné d'aucun accident fâcheux, je ne jugeai pas devoir l'arrêter, parce qu'il sembloit n'être qu'un flux menstruel ordinaire, lequel effectivement se termina en quatre jours.

Le 23 Fevrier, pour assurer le retour de ses forces, je lui prescrivis les remedes qui suivent.

Prenez de la teinture de Quinquina, tirée dans le vin blanc trois demiseriers.

De la teinture de Safran, & des especes Diambra, de chacun demie once.

La malade en prendra six cuillerées trois fois le jour.

Le 25 Fevrier, l'appétit revint à la malade à l'ordinaire, & il ne restoit plus, pour le recouvrement entier de sa santé qu'un peu de foiblesse, dont elle fut heureusement rétablie un mois après, par l'usage de la décoction susdite.



SECONDE HISTOIRE.

Du 10 Septembre 1701.

UNe femme d'une constitution pléthorique, & qui avoit d'ordinaire un peu trop de menstruës, après un violent exercice eut un flux menstruel excessif: en sorte qu'elle eut d'abord pendant six jours, & ensuite jusqu'à douze une hémorrhagie très-abondante.

Après avoir souffert cette perte durant tout l'Eté, ses forces se trouverent tellement abbatuës, qu'elle tomboit souvent en syncope & en convulsion; ses pieds s'enfloient, & sa face paroissoit presque Hippocratique: Son sang très-subtilisé, sortoit non pas goutte à goutte mais rivuleusement, & ce flux avoit déjà coulé pendant quatre jours, lorsque je fus appelé pour la voir.

L'indication curative de cette maladie demandoit donc que l'on arrêtât au plutôt ce flux excessif; on fit pour cela, sur les parties malades la tomentation décrite dans la première Histo-

re ; & en se couchant elle uſoit des pilules anodines ſuivantes.

Prenez des trochiſques de gordon, une demie drachme.

Du Laudanum de Londres , deux grains.

Du mucilage de gomme Arabique, ce qu'il en faudra pour en former des petites pilules.

La malade en prenoit trois, puis dormoit aſſez tranquillement.

Le 11 Septembre, ſon flux continuant, on lui fit prendre l'electuaire qui ſuit.

Prenez de la conſerve de roſes rouges, une once.

Du bol d'Arménie & du Safran de mars aſtringent, de chacun une drachme.

Du Mactic & de la terre du Japon, de chacun deux ſcrupules.

Des eſpeces des trois ſanteaux, quatre ſcrupules.

Du ſyrop de conſoude, ce qu'il en faut pour donner à ce mélange la conſiſtence d'electuaire.

La malade en prenoit de quatre en quatre heures, la groſſeur d'une aveline, & buvoit par-deſſus.

cinq cuillerées du julep suivant.
Prenez de l'eau de frai de grenouilles,
de plantin & de canelle orgée,
de chacune huit onces.

Du syrop de corail, ce qu'il en
faut.

Faites-en un julep, dont la malade
prenoît trois fois par jour, y
ajoutant quarante gouttes d'esprit
de vitriol.

Elle reprit ensuite l'usage des fomen-
tations & des pilules ci-dessus prescri-
tes.

Le 13 Septembre, le flux conti-
nuoit, mais seulement goutte à goutte,
qui cessa pourtant le quinzième jour,
en continuant les mêmes remèdes.

Alors il ne fut plus question que
de fortifier les vaisseaux & d'épaissir
le sang.

Pour remplir la première intention,
on lui fit tous les jours la même fo-
mentation, & pour satisfaire à la se-
conde on se servit en même temps
des remèdes glutinans & balsamiques,
préférentiellement aux astringens, & l'on
suivit la méthode suivante.

Prenez de la décoction blanche, une
pinte.

De l'eau de cannelle orgée, trois onces.

Du sucre blanc ce qu'il en faut.

La malade en prenoit quatre onces, trois fois le jour.

Prenez du baume de capahu & polycreste, de chacun deux drachmes.

La malade en prendra vingt-cinq gouttes enfermées dans la conserve de roses en se couchant.

Ayant pris ces remèdes, après environ trois semaines écoulées, ses menstruës revinrent le 5 Octobre, & se terminerent en six jours; puis la malade ayant continué les mêmes remèdes, le premier période ne dura que quatre jours; & continuant ainsi de mois en mois, la malade se trouva parfaitement rétablie.

TROISIÈME HISTOIRE.

Du 21 Mai 1703.

UN Ne femme de trente-six ans; après un avortement, eut pendant trois mois de suite ses mois pendant quatorze jours, & ensuite, elle

eut presque pendant trois ans un flux continuel, qui la rendit si foible, qu'elle ne pouvoit non-seulement marcher, mais même se tenir debout: Elle respiroit avec tant de difficulté, qu'elle étoit à chaque instant prête à suffoquer: Elle avoit tantôt des syncopes, & tantôt des accès histeriques si violens, qu'elle étoit pendant une & deux heures sans connoissance, & dans une espece de léthargie; le visage pâle, & tout le corps exténué, comme l'on est dans la phtysie: le pouls débile, & souvent intermittent.

L'indication curative me parut devoir tendre, premierement à reprimer ce flux, secondement à rétablir les forces.

Je lui prescrivis donc l'usage de la fomentation décrite dans la premiere Histoire, dont j'ai toujours éprouvé un grand succès.

Elle prit intérieurement quatre fois par jour, vingt gouttes d'esprit de sel dulcifié, dans la décoction de tormentille.

Le 25 Mai, le flux quoiqu'un peu diminué, revenoit pourtant tous les jours.

On substitua à la boisson ordinaire
l'émulsion suivante.

Prenez des amandes douces pelées, une
once.

Des quatre grandes semences froi-
des, deux drachmes.

Après avoir broyé le tout dans un
mortier, versez dessus une pinte
d'eau d'orge, puis ajoutez à la
coulure,

Du cristal mineral, deux drach-
mes.

Du syrop de Guimauve, ce qu'il en
faut.

Le 30 Mai le flux cessa, mais il
revint dès le lendemain l'après-dinée.

Il fut pourtant tellement modéré
par l'usage continué des mêmes reme-
des, qu'il ne parut point depuis le 3.
Juin jusqu'au 9. & il revint un mois
après à son période ordinaire: le flux
étant donc appaisé, & les vaisseaux
assez fortifiés; on eut égard à la secon-
de indication de la maniere qui suit.
Prenez du Quinquina préparé, une
once.

De la racine de Zédoaire, demie
once.

De la Cochenille, deux drachmes.
Laissez

Laissez ces ingrédiens en digestion sur les cendres chaudes pendant trois jours, filtrez la liqueur, & que l'on en donne trois fois le jour, deux onces à la malade pendant trois jours, & que l'on ajoute dans chaque verre,

De la teinture de serpentaire virginienne, vingt gouttes.

Comme il lui arrivoit assez souvent de peu dormir pendant la nuit, & qu'elle avoit même quelques accèz hystériques, elle usa des pilules anodines qui suivent,

Prenez des especes diambra, du castoreum & du camfre, de chacun demi scrupule.

Du Laudanum de Londres, un scrupule.

Mêlez le tout, & formez-en vingt pilules, dont la malade prenoit, deux en se couchant, & par-dessus quatre cuillerées de la décoction prescrite.

Son régime de vivre, doit être d'alimens de bon suc & restaurens.

Le 19 Juillet, son estomac qui avoit été fort déreglé, se trouva bien rétabli; elle se trouvoit aussi un peu plus

forte : Enfin au commencement du mois d'Août , par l'usage continué de ces remedes, la malade se trouva parfaitement guérie.

CHAPITRE XIV.

Des vertus & de l'opération des remedes.

Après avoir établi la nature de la pléthore sur divers raisonnemens, examinons, comme le plus solide appui de notre Théorie, selon tout l'enchaînement des phénomènes; la vertu des remedes intérieurs, qui ont coutume d'être employez pour remedier aux vices des menstruës , parce qu'après cet examen exactement fait , nous serons aisément convaincus que les emménagogues, ou les remedes propres à exciter l'évacuation des mois augmentent la pléthore, au lieu qu'elle est diminuée par les astringens, ou par les remedes capables d'arrêter leur écoulement.

Ces emménagogues sont hautement vantées par bien des gens , comme des

remedes spécifiquement dévouez à la matrice, parce qu'ils changent tellement la constitution des humeurs, que selon la différente tiffure du sang, ce flux est excité ou réprimé par les vaisseaux de la matrice: Ainsi tout bien considéré, cette opération sensible n'est autre chose que la production d'une autre opération qui se fait nécessairement dans le sang, que l'on doit moins attribuer à l'efficace des remedes qu'à la structure particuliere de la matrice.

Toutes ces choses ont certainement échappé aux recherches des Auteurs, lesquels en parlant de la vertu des remedes, n'hésitent pas à substituer pour une action intérieure une opération sensible: sur ce principe, il y a selon eux des remedes diurétiques, d'autres diaphorétiques, d'autres emménagogues; cependant ces noms qu'on leur donne gratuitement, n'enseignent point la maniere dont ils agissent: or l'opération de ces médicamens, non-seulement n'est pas la principale, mais elle est encore trompeuse & incertaine.

Car, par exemple, si l'on donne un sudorifique, personne n'ignore qu'il n'aura pas de succès, à moins qu'on

n'ouvre les pores ; lesquels étant fermés , quelque action que le remède puisse avoir sur le sang , il n'excitera pas la sueur. Cependant soit qu'il procure cette évacuation , ou qu'il ne l'excite pas , il agit toujours sur le sang de la même manière , parce qu'il dissout & atténue le sang jusqu'à un certain degré , afin que sa partie la plus subtile puisse traverser les pores , à moins qu'elle n'y trouve des obstructions : la transpiration n'est donc pas la première action du médicament ; mais elle suit nécessairement de l'atténuation des humeurs , à moins que l'obstruction des porosités de la peau ne s'y oppose ; mais les pores étant bouchés , le remède sudorifique subtilise le sang à un tel point qu'il cause une ardeur dans les vaisseaux qui produit quelquefois la fièvre.

Ainsi la propre vertu du médicament ne consiste pas dans la transpiration des humeurs , mais dans leur résolution & atténuation.

La même chose arrive aux emménagogues ; car par une certaine manière d'agir permanente & immuable , ils excitent la pléthore , afin qu'elle se

décharge par les vaisseaux de la matrice : mais il peut se trouver une telle obstruction dans ces vaisseaux , soit par le vice du sang ou des canaux qui le contiennent , qu'aucuns emménagogues ne puissent la surmonter , quoi que l'operation de ces remedes sur le sang , soit la même que s'ils excitoient les mois ; de sorte qu'un même remede peut avoir une operation sensible fort differente ; comme la fort judicieusement remarqué le celebre Cockburn , mais l'action qu'il exerce sur les humeurs est toujours & constamment la même.

C'est pour cela que la veritable explication de la vertu des remedes , a été de ces choses qu'on a jusqu'ici , ardamment desirées dans la medecine , sans qu'on ait encore réussi dans cette dis~~c~~ussion : mais si l'on observe avec soin , la simple & la premiere operation des remedes , l'explication de leurs vertus ne sera pas si difficile ; parce que le raisonnement que nous venons de faire étant une fois admis , la plainte mal fondée que l'on fait de l'efficace incertaine des remedes n'auroit plus de lieu.

Car tous les Medecins se plaignent , qu'il n'y a dans la Medecine , aucun remede qui ait eu jusqu'à present , une maniere d'agir absolument sure ; au contraire , leur maniere d'operer est si differente & si fautive , qu'on leur voit produire des effets differens & même contraires , non-pas en des occasions differentes , mais précisément dans le même temps.

C'est ainsi que l'illusion de ces Medecins , leur fait injustement condamner les remedes ; parce que le reproche qu'ils leur font , de la varieté de leurs operations , ne vient pas de l'incertitude de leur vertu , mais bien de la disposition des malades , qui n'est presque jamais uniforme , & qui est à chaque instant sujette au changement.

Pour ce qui est des remedes , leur action est invariable , mais parce que la situation du corps surle quel ils agissent , est difficile à connoître ; il ne faut pas s'étonner , qu'ils produisent quelquefois des effets differens & même contraires : ainsi l'on ne doit pas être surpris , de voir qu'un medicament résolve les humeurs visqueuses , par la

vertu qu'il a de les atténuer , quoiqu'il le fasse différemment, selon la différente sorte de viscosité ; en sorte que dans un sujet où elle est , d'une moindre adhérence , il fait une plus grande résolution , & dans un autre , où l'adhérence est plus considérable il se fasse une moindre résolution , & dans un autre encore , où la viscosité est plus fortement enchaînée , le médicament n'ait aucune action.

Comment donc se pourroit-il faire que la même vertu produisît différens effets ? Comment l'énergie d'un même agent , pourroit-elle toujours produire le même effet , la nature du corps sur lequel il agit étant si différente ? Cela étant , il est aussi ridicule d'attendre de la part des remèdes des effets constans , puisqu'il n'est pas surprenant , que le même médicament puisse produire un effet tout contraire.

En effet supposons que la disposition du sang soit telle , que sa plus grande partie soit très-visqueuse , & que sa cohérence soit plus forte , que les remèdes atténuans n'ont de vertu pour la dissoudre ; alors si l'on se sert d'un médicament résolutif , il met dans

une si grande fusion la petite portion du sang qui a moins de viscosité, qu'elle s'ouvre une issue & fort abondamment, au travers des glandes secretoires, d'ou il arrivera que le médicament par sa vertu resolutive, ayant enlevé les parties subtiles, la liaison du sang qui restera sera plus grossiere : de cette maniere, comme on le voit par experience, les sudorifiques augmentent quelquefois la lenteur du sang.

Ainsi l'opium que Willis reconnoît très-efficace pour atténuer la masse du sang, ne peut autrement selon lui-même en épaisir la masse, sinon en separant & procurant l'évacuation d'une grande quantité de serositez ; ce qui fait que la liqueur qui reste s'épaissit, & se rend plus compacte.

Mais il ne faut pas imputer cela au médicament, (car il fait constamment & fidelement la regle que la nature lui a imposée) mais il faut s'en prendre aux humeurs, qui sont les véritables causes de ces differens effets : aussi voyons-nous que le feu amollit quelques corps, & qu'il en endurecit d'autres ; quoiqu'il n'y ait pas essentiellement dans le feu differente maniere

d'agir : la fièvre quand le sang est trop subtil élève le pouls , & l'abaisse & le renferme quand il est trop grossier & trop épais : ainsi l'acier quand les vaisseaux trop remplis par la lenteur du sang , peuvent encore souffrir quelque extension , peut par sa vertu apperitive lever les obstructions , mais si les canaux résistent à son extension , il les augmente : C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois , en traitant des malades attaquez d'affections histeriques.

Les émetiques ont le même sort , lorsque l'estomac a beaucoup de force , ils purgent par bas , au lieu d'exciter le vomissement , & reciproquement les purgatifs , font vomir quand l'estomac est foible , au lieu de purger par les selles.

Le syrop violat joint aux acides produit la couleur rouge , & lorsqu'on le mêle avec des alcalis , il produit la couleur verte : or l'on ne doit pas imputer cette variété de couleurs à la différente vertu des violiers , mais aux différentes qualitez des corps avec lesquels on les mêle.

Quelquefois la moindre circonstance & le moindre changement , font que

les medicamens semblent avoir non-seulement des vertus differentes , mais aussi des vertus contraires : comme l'on voit des miroirs concaves représenter diversément les objets , par le different éloignement dont on les apperçoit.

Mais afin que cette difficulté soit encore mieux éclaircie par quelque exemple ; il est bon d'examiner l'action de l'opium sur le sang , cette drogue donnant certainement lieu à autant de phénomènes qu'aucune autre , qui ne sont pas seulement differens les uns des autres , mais qui sont même entièrement opposez.

Supposons donc dès à présent , ce que nous allons prouver tout à l'heure , que la premiere action de l'opium sur le sang , est de l'attenuer : le sang étant attenué , il se fera sans difficulté une plus ample separation d'esprits ; de là suit que celui qui après ce remede , doit avoir l'esprit plus libre , plus vif , plus rassis & plus éveillé , & que tout son corps doit avoir acquis de nouvelles forces ; & c'est aussi ce qui arrive à ceux qui prennent tous les jours l'opium en petite dose ; leur esprit étant ainsi retabli, la douleur s'évanouit peu à peu,

& les forces du corps étant réparées , il est quelque fois arrivé que les opiates ont expulsé le fœtus hors de la matrice , & qu'ils ont fait sortir la pierre hors de la vessie.

Or quand l'opium atténue ainsi les particules du sang , il est cause que s'il y a quelque chose d'arrêté dans les petites artères , il passe facilement dans les veines ; de sorte que toutes les obstructions se trouvant levées , la douleur que produisent souvent les humeurs croupissantes cesse aussi-tôt.

La fièvre intermittente que nous avons dit naguere , procede de la lenteur & viscosité du sang , cesse pareillement ; & le passage ouvert au sang & aux esprits , la convulsion qui étoit causée par l'obstruction des nerfs se calme & s'apaise : la colique convulsive & le hocquet cedent aussi à l'opium , aussi bien que le vomissement & la forte purgation.

Les esprits rétablis par l'opium , le cœur se contracte avec plus de force , en sorte que la circulation du sang se fait avec plus de vigueur ; & le sang étant subtilisé & porté avec plus de violence qu'auparavant aux glandes cu-

ranées, la transpiration & la sueur se font avec plus de liberté, parce que la tiffure du sang étant plus rare, la secretion des humeurs par les pores se fait avec plus de facilité, & la circulation se faisant avec plus de vitesse est aussi plus abondante.

Cette transpiration procurée plus abondante, appaise également les hé-morragies & les cours de ventre, parce que les humeurs étant évacuées par les pores, il se fait une revulsion de la partie malade : & elle calme aussi la toux & les catharres : Les humeurs étant ainsi dissoutes & produites aux parties exterieures, la peau devient quelquefois plus brillante & il s'y excite un prurit.

Et comme après l'attenuation du sang non-seulement il s'y trouve plus d'es-prits, & que la pulsation du cœur est par consequent plus forte, & que la plénitude des vaisseaux est encore augmentée, l'opium pour ces deux raisons rendra le pouls plus fort, & procurera les mois & les vuidanges.

Voilà comme les opiates agissent sur le corps, quand on les prend en petite dose & que cette plénitude que l'on

appelle aux vaisseaux est contenue dans ses bornes : mais si cette plénitude augmente, en cas que l'on vienne à user trop librement de ce remede, il produira un grand nombre de phénomènes très-différens.

Car le sang étant tellement atténué, que les artères du cerveau souffrent une plus grande extension que celle dont ils sont susceptibles ; la compression des nerfs qui s'insèrent entre elles ne peut manquer d'être très-forte, & ne peut manquer aussi ou d'intercepter les esprits, ou d'empêcher du moins qu'il ne s'en fasse une assez ample séparation pour causer une grande difficulté de respirer & opprimer la vigueur de l'esprit ; & selon la nature du mouvement qui comprime les artères, il en arrivera la stupeur, ou l'assoupissement ou le sommeil, comme il arrive à ceux qui ont bu du vin avec excès.

Les esprits étant ainsi interceptez les forces diminuent, & les forces étant diminuées le pouls languit, quelquefois aussi la mâchoire inférieure tombe d'elle-même, & le ton des parties est si incertain que les fibres n'ont plus de soutien ; de là viennent la dilatation

de la pupille , l'ischurie , & comme une paralysie de tous les membres.

Sur ces principes ainsi établis , on peut fort bien expliquer les autres effets des opiates , qui quoique différens entr'eux , reconnoissent pourtant une même cause qui est l'atténuation du sang que produit l'opium , laquelle augmentant la capacité des artères carotides , route la différence de l'action de ce remede , dépend du changement du diamettre des artères.

Or tous ces symptômes , non-seulement ne surviennent que lorsqu'on donne l'opium dans une trop forte dose , mais aussi quand il n'est pas donné dans un temps convenable , sans avoir égard au tempérament & à l'état présent de celui auquel on le donne ; & la quantité de la dose doit moins se regler à la mesure des boutiques des Apoticaire , qu'à la disposition du corps du malade : car dans un certain état du malade & de sa maladie , il en faudra donner une forte dose ; dans un autre état & en d'autres circonstances , une médiocre suffira , & dans un autre la moindre dose sera nuisible. S'il arrive donc en ces cas-là , quelque

mauvais effet de l'opium , il faut bien plutôt l'imputer à l'ignorance de celui qui donne le remede, qu'à la mauvaise qualité.

Nous avons insisté un peu long-tems sur cet article , afin de faire mieux connoître que c'est injustement que l'on accuse les remedes d'avoir des manieres d'agir différentes & illusoires, & que s'il y a quelque chose d'incertain dans l'action des remedes, il faut moins l'attribuer aux moyens dont la Médecine se sert pour guérir les malades, qu'à la mauvaise disposition du sujet; & moins à l'inconstante vertu des remedes qu'au peu de connoissance que nous avons du caractere essentiel des humeurs.

Ainsi comme la Médecine n'est autre chose que la comparaison du médicament avec la maladie, si l'on ne connoît bien la nature du mal, c'est en vain que l'on a recours à la vertu & à l'efficace du remede, parce que la principale attention du Médecin, doit tendre à découvrir & à bien distinguer la différente constitution des humeurs & leurs divers penchans; car il connoît par là ce qui peut les exci-

ter & ce qui peut les calmer, leurs mouvemens étant si variables, non-seulement par leur nombre, mais aussi par leur ressemblance, qu'il est souvent très difficile & de les reconnoître, & de les pouvoir bien distinguer.

Certainement celui qui sçaura bien connoître leurs différens caracteres, ne sera pas embarrassé à trouver d'excellens remedes pour guérir tous les malades, qui lui tomberont entre les mains : & c'est à cela même que l'on distingue le Médecin rationnel de l'empirique, le premier connoissant également, & l'énergie du remede qu'il emploie, & la nature de la maladie qu'il traite.

Mais pour revenir où nous en étions, il nous reste encore à rechercher quelle est la premiere opération des médicamens propres à réparer les vices des menstruës : Commençons par les emménagogues pour venir ensuite aux astringens.

Quelle est la vertu des Emménagogues.

Presque tous les Emménagogues sont aussi des altérans contre le sentiment
d'Ettmuller,

d'Estmuller, parce qu'ils changent la disposition du sang, mais pour leur opération elle se tire d'une certaine vertu attenuative, que leur donnent les particules fort deliées & très-penetrantes, dont ils sont composez au moyen desquelles, ils incisent & divisent tellement la masse du sang, que le contact mutuel des globules qui entrent en sa composition est moindre, & par consequent sa liaison en devient plus subtile & plus rarefiée.

Or outre que le sang ainsi attenué, occupe un plus grand espace au dedans des canaux, il fournit encore aux nerfs des esprits plus abondans; ce qui donnant au cœur des contractions plus vigoureuses, lui fait lancer le sang dans les arteres avec impetuosité & y circuler avec plus de vitesse.

Il arrive donc par l'usage des emmenagogues, non-seulement que la plénitude augmente dans les vaisseaux, mais que la force du cœur augmente en même temps; en sorte que le sang frappant plus rudement, les vaisseaux de la matrice & les étendant plus que tous les autres, comme on l'a déjà dit ailleurs, trouve enfin le moyen de les traverser.

Et comme la cause la plus fréquente de la suppression des mois, est la lenteur du sang qui bouche les vaisseaux capillaires ; les humeurs sont tellement subtilisées par les emménagogues, que la portion même du sang qui est attachée aux parois des vaisseaux, est en état d'enfiler aisément leurs orifices les plus deliez ; en sorte que l'entrée étant ouverte, le sang agit de toute sa force contre les tuniques des canaux, au lieu qu'il ne pouvoit parvenir jusqu'aux capillaires lorsqu'ils étoient bouchés.

Les emménagogues ne rétablissent donc les esprits, & n'augmentent la force du cœur, qu'à cause qu'ils subtilisent & atténuent la masse sanguinaire.

Mais il est bon d'observer que l'accroissement des esprits, n'est pas seulement l'effet de cette vertu atténuante : car cela supposé, il faudroit que tout ce qui est capable d'atténuer plus puissamment les humeurs, fut à proportion un cordial plus efficace, ce qui ne s'accorde pas avec l'expérience.

Par exemple le quinquina est plus atténuant que l'acier, il est pourtant beaucoup moins propre que l'acier à

donner au pouls plus d'élevation : Il y a donc dans les cordiaux aussi-bien que dans les remedes qui excitent les mois, deux manieres d'operer ; sçavoir l'une qui appartient à ceux d'entre ces remedes lesquels en subtilisant le sang rétablissent les esprits ; & l'autre est propre à ceux qui sans subtiliser les humeurs avancent la separation des esprits.

*Des Remedes qui avancent la séparation
des esprits.*

Nous avons parlé des premiers remedes, il faut à present nous expliquer sur les autres, & remarquer que certains medicamens sont pourvûs de particules, plus faciles que d'autres à se convertir en esprits, & qui semblent leur être congeneres, tout de même qu'il y a des alimens dont les sucres sont plus propres à nourrir que d'autres ; de maniere que l'adherence du sang étant diminuée, on peut du medicament même en tirer de nouveaux esprits.

Les esprits étant ainsi rétablis, les contractions du cœur se fortifient, &

le sang circule avec plus de vitesse ; le mouvement du sang étant par conséquent rendu plus prompt, & la chaleur s'augmentant en même temps, comme nous l'avons suffisamment prouvé au V. III. Chapitre ; les particules d'air qui sont mêlées avec les globules du sang, se trouvant rarefiées par la chaleur, comme il arrive dans un thermometre, se developent de toutes parts & dilatent les tuniques des conduits ; & c'est ainsi que le sang peut se rarefier sans que la liaison soit rendüe plus subtile.

Cet effet, quoiqu'on y fasse peu d'attention, se peut souvent remarquer dans les fievres ; mais comme cette rarefaction augmente la pléthore aux vaisseaux, elle excite les mois aussi vivement que si le sang avoit été attenué : puis donc que la dureté des vaisseaux cause la suppression des menstrües, on peut employer utilement dans la cure les remedes propres à rarefier les humeurs ; & comme le sang est aussi vicié, on peut aussi mettre en usage ceux qui peuvent l'attenuer.

Or que les emménagogues soient très-capables de subtiliser le sang &

les humeurs , on en est persuadé & par la raison & par l'expérience , & les preuves s'en peuvent tirer par quatre moyens. 1°. Des effets sensibles de ces remedes. 2°. Du sang nouvellement tiré & encore chaud. 3°. En le mêlant avec le syrop violat. 4°. En faisant des injections de ces remedes dans les vaisseaux d'un animal vivant.

Pour ce qui est des effets sensibles des emménagogues , qui prouvent la vertu qu'ils ont d'attenuer les humeurs , il suffit pour en être convaincu , d'examiner les effets suivans qui sont.

Les effets sensibles des Emménagogues.

1°. Leur saveur âcre & amere , qui marque qu'ils sont composez de parties subtiles , & par consequent propres à donner du mouvement : Cette saveur âcre se manifeste , surtout dans les emménagogues qui abondent en sels volatiles , qui sont disposez de leur nature à subtiliser le sang & à rétablir les esprits ; comme sont par exemple l'opium , la gentiane , la myrrhe , l'asurum , l'absinte , la sabine , la rhuë , le pouillot , la petite centaurée & d'autres

d'une même qualité chaude & odorante, auxquels on peut ajouter le quinquina, qui n'étant pas encore censé du nombre des emménagogues, il semble pourtant devoir y être mis, à cause de la grande vertu qu'il a d'agir sur le sang en l'attenuant.

2^o. Leur odeur quand elle est forte, ne fait pas moins voir que leur saveur que ces remèdes abondent en sels volatiles; la plupart des amers ont cet odeur aussi bien que les aromatiques, que l'on met tous par conséquent au nombre des emménagogues, & que le celebre Heurnius regarde comme amis de la matrice; mais entre ces remèdes, le safran & la canelle obtiennent le premier rang, parmi ceux qui ont une odeur âcre, on doit ranger ceux que l'on tire des urines comme le sel armoniac, celui de corne de cerf & quelques autres, qui pour cela même excitent puissamment les menstrues.

3^o. L'élevation du pouls qui devenant beaucoup plus fréquent, fait assez voir, que le sang est tellement atténué & subtilisé par ces remèdes, qu'il se fait une sécretion d'esprits plus abondante; ce qui fait que les pulsations

du cœur qui dirigent le pouls sont beaucoup plus fortes : ces effets sont produits plus efficacement que par les autres emménagogues, par l'acier, par le mercure, & par tous les remèdes chauds & les cardiaques, dont l'usage pour provoquer les mois a toujours été beaucoup estimé.

4^e. La chaleur, parce que comme ce n'est autre chose qu'un mouvement de partie plus vif, il arrive que ces particules se frottant les unes contre les autres, les globules du sang en sont beaucoup écartez & rarefiez ; & comme il n'y a presque aucun emménagogue, qui n'échauffe tout ce qui est échauffant & propre à exciter les mois, selon qu'on le prouve en donnant pour cela les cordiaux & les stomachiques avec succès.

5^o. La sueur, qui n'est procurée que par des remèdes qui dissolvent si bien la coherence, qu'ont entr'elles les particules du sang, qu'ils leur donnent lieu d'être aisément séparées par les porosités de la peau : & entre les emménagogues, les diaphoretiques produisent excellemment ces deux effets : & comme il n'y en a point de plus propre à cela

que l'opium, il s'en suit que l'on a raison de s'en servir pour exciter les mois.

En second lieu le mélange qu'on peut faire des emménagogues, avec le sang nouvellement tiré & encore tout chaud, est une bonne preuve de la vertu qu'ont ces remèdes d'atténuer les humeurs, & les expériences que l'on a faites à ce sujet, confirment encore l'idée que l'on en a conçûe.

Car si les emménagogues mêlez avec un sang qui croupit, & qui de lui-même commence à contracter de la lenteur & de la viscosité, pour diminuer la coagulation & la concretion; certainement si son mouvement augmente visiblement par ce mélange, & que les parties soient assez fortement agitées, comme il arrive dans un corps lorsqu'on se sert d'emménagogues, la coherence du sang sera plus aisément rarefiée, comme le veut une raison non-seulement analogique, mais aussi mathématique; car c'est la même manière d'agir quoiqu'elle soit d'un degré différent, & s'il s'en trouve qui nient ce que l'on avance ici, il faut qu'ils s'élevent aussi contre le témoignage de tous leurs sens.

Expériences

*Experiences qui prouvent la vertu atté-
nuante des Emménagogues.*

Après donc avoir le 12. Février 1702. fait les mélanges qui suivent, avec le sang d'un chien nouvellement tiré de ses artères, les phénomènes que nous allons déclarer s'en ensuivirent.

1^o. Ce sang mêlé avec l'esprit de sel armoniac parut d'une couleur très-brillante, & toute sa masse devint très-fluide ; ce qui arrive si l'on y mêle le même sel en substance. Le 18. Février suivant, le sang conservoit encore sa même fluidité, mais sa couleur approchoit un peu plus de la noirceur : Le même sang joint au sel armoniac succiné eut le même effet, si ce n'est qu'il noircissoit plutôt.

2^o. Ayant mêlé le sang avec la décoction de sabine, il parut plus rouge & plus atténué qu'il n'avoit paru avec l'esprit de sel armoniac. Le 13 Février les mêmes phénomènes resultèrent de son mélange avec la décoction de marrube.

3^o. L'ayant mêlé avec le laudanum liquide de Sydenham, il parut plus éclatant, sans être beaucoup plus sub-

til qu'il n'avoit paru avec la décoction de Sabine. Le 13 Février sa couleur tira un peu plus sur le brun : les mêmes effets succederent à son mélange avec l'esprit de corne de cerf , aussi-bien qu'avec le suc de sauge , de lavande , d'imperatoire , de pouillot & d'absinthe.

4°. Avec la panacée d'opium liquide du Sr Jones , il en fut de même qu'avec le laudanum liquide de Sydenham , à l'exception que le 13. Février il ne perdit rien de sa couleur.

5°. Mêlé avec l'eau de rhuë distillée , il eut une grande fluidité qui ne changea point le 13. Février , & l'eau d'absinthe produisit le même effet.

6°. Avec l'esprit de vin rectifié , le sang fut beaucoup coagulé & semblable à de la glu dans sa consistance : le 13. Février il étoit semblable tant en couleur qu'en épaisseur , à la conserve de rosier sauvage , autrement de gratécul : l'esprit de vin camfré eut le même effet , hors que sa coagulation fut plus foible ; il en fut aussi de même avec la teinture d'opium tirée avec l'esprit de vin camfré.

7°. Le sang mêlé avec la teinture de

quinquina tirée avec l'esprit de vin camfré , parut très grossier & obscur : le 13. Février sa couleur étoit un peu plus brillante , mais il étoit plus fortement coagulé : l'infusion la plus forte du quinquina dans le vin , donna au sang une très-grande fluidité & une très-belle couleur.

8°. La teinture de jalap lui donna une couleur vive & brillante , & rendit sa liaison fort serrée : le 13. Février l'un & l'autre augmentèrent , & il en arriva de même avec la teinture de scammonée & l'esprit de lavande composé.

9°. La teinture de succin lui donna une couleur brune , & la masse se trouva grumelée : le 13. Février sa coagulation étoit plus forte : la teinture de tartre donna au sang le même changement.

10°. Le mélange du mercure doux . donna au sang une rougeur vive ; & une plus grande fluidité , & la serosité surnageoit en abondance.

11°. L'Æthiops mineral précipita au fond du vaisseau une masse noire , & le reste étoit assez atténué.

12°. Avec le sel de genest. la cou-

leur vive & plus de fluidité qu'à l'ordinaire.

13°. Avec le sel d'absinthe, une haute rougeur & une très grand fluidité.

14°. Avec le sel de tartre, la même couleur, mais sa masse un peu plus serrée qu'avec le sel d'absinthe.

15°. Avec la teinture d'acier de Louver, le sang s'est trouvé beaucoup plus subtil & plus rouge, & une écume presque huileuse nageoit au-dessus.

Experiences faites sur la serosité du sang.

On mêla avec la serosité du sang humain les drogues suivantes.

1°. La teinture d'aloës tirée avec l'eau de menthe.

La décoction de sabine.

L'eau de sabine distillée.

L'eau de fontaine.

La décoction de gentiane,

D'arum.

De saltpetreille.

D'esquine.

L'esprit de sel armoniac succiné avec

la cendre gravellée, la chaux vive,

L'esprit de tartre.

Par ces

L'huile de semence de
carui.différens
melanges,La panacée liquid de
Jones.la couleur
de la séro-Le laudanum liquide
de Sydenham.sité a chan-
gé: la mas-

L'esprit de safran.

se du se-
rum a été

L'esprit de térébenthine.

quelquefois
plus subti-La teinture de Mars tar-
tarisée.le, & s'est
maintenue

L'esprit de gayac.

dans le mê-
me état pen-

L'esprit de corne de cerf.

dant un &
deux jours.Les huiles de térében-
thine.

De gayac.

De lavande.

De girofle.

2°. La décoction de quinquina a rendu la sérosité beaucoup plus fluide que les précédens mélanges.

3°. L'esprit de vin camfré la coaguloit fortement; ayant été mise dans une phiole, après y avoir resté quelque temps, il parut dans le fond une ample hypostase, & la partie supérieure de la liqueur parut très-claire & très-luisante.

4°. Ayant été pareillement enfer-

mée dans une phiole, avec l'esprit de vin rectifié, elle est toujours restée trouble sans aucune précipitation.

5°. Avec la teinture de scammonée.

De Castoreum.

De Succin simple.

De Soufre.

De Quinquina.

La sérosité se coagule ou médiocrement & la même chose a résulté de l'esprit de vin tartarise & du ratifia.

6°. La teinture de Safran.

Celle du Safran des métaux.

Celle de Succin.

Le Sel volatil huileux.

Ces teintures n'ont causé qu'une légère coagulation.

7°. La teinture de Mars de mynsict coagule fortement la sérosité, & dépose au fond du vaisseau une masse semblable à une gomme épaisse.

8°. La teinture d'Antimoine diaphorétique, rend la sérosité trouble & un peu épaisse.

9°. La teinture de Jalap, de Succin préparée avec le sel armoniac, rend la sérosité bourbeuse.

10°. La teinture d'écarlate tirée avec

l'esprit de vin, des especes du diambra & du kermes, ne coagulent presque pas la sérosité.

Le Lecteur observera que tous ces ingrédiens mêlez avec le sang & la sérosité, atténuent & dissolvent leur masse, à l'exception des teintures qui sont tirées avec l'esprit de vin; mais il ne faut pas imputer la concretion que produisent ces teintures à la chose qui est dissoute, mais à son menstruë.

Car presque tous les médicamens, que l'on dissout dans les esprits ardens coagulent le sang; ce qu'on peut prouver d'ailleurs ou de la chose même, parce que l'esprit de vin simple procure une coagulation beaucoup plus forte qu'aucune autre teinture tirée avec le même esprit; ce qui fait encore que selon le différent caractère des matieres que l'on dissout dans ce menstruë, il se fait une différente concretion; elle sera plus legere si l'on y joint un remede atténuant, comme est le sel armoniac, le safran ou quelque aromate.

Ainsi l'on sçait par des expériences réitérées, que la teinture de succin, le sel volatil huileux, l'esprit de vin cam-

fré, la teinture d'opium tirée avec l'esprit de vin camfré, & la teinture de safran mêlez avec le sang, il ne s'y fait qu'une contraction très-legere, & quand on le mêle avec la teinture d'écarlate, il ne se fait presque aucune concrétion à cause de la vertu des aromates.

Par la même raison la teinture de succin simple, cause à la sérosité une très-forte concrétion; & cette même teinture avec addition de sel armoniac, la sérosité est seulement un peu trouble; la raison de cette diversité est celle-ci, sçavoir que l'infusion des atténuaus empêche ou du moins diminue la concrétion que l'esprit de vin produit toujours.

Car les remedes dont nous avons marqué les teintures tirées avec l'esprit de vin, seront bien-tôt connus posséder une vertu atténuante à quiconque en aura d'extraits avec d'autres menstruës, comme on en doit être convaincu par les effets que produisent le laudanum liquide de Sydenham, & la panacée de Jones.

Ainsi l'opium dissout dans le vin ou dans l'eau, atténue puissamment le sang, comme on le voit assez dans

l'usage du laudanum liquide de Sydenham, au lieu qu'étant tiré avec l'esprit de vin, il est moins propre à dissoudre les coherences & à les prévenir : C'est pour la même raison que le quinquina mis en teinture avec l'esprit de vin, cause au sang une coagulation assez forte; pendant que sa simple décoction subtilise & raréfie mieux le sang que tous les autres atténuans.

Cependant quoique le sang soit moins atténué, par toutes ces teintures tirées avec l'esprit de vin, ce n'est pourtant pas sans raison qu'on le met au nombre des emménagogues; car pour ne rien dire des ingrédiens dont on tire les teintures, l'esprit de vin seul contient beaucoup de particules, qui sont très-disposées à se revêtir du caractère d'esprits animaux, comme il paroît par le prompt rétablissement des forces, de ceux à qui l'on donne de ces esprits dans leurs défaillances.

Or ces esprits passant dans le cœur plus abondamment, donnent au sang cette raréfaction que nous venons de faire voir très-propre à procurer l'écoulement des menstrues, de manière qu'il faut convenir que ces teintures

tirées avec l'esprit de vin, sont très-propres à rappeler les mois, quand leur suppression a été causée par la dureté & la résistance des vaisseaux qui servent à leur donner passage.

Mais lorsque la suppression des mois vient du vice du sang même, & que sa cure dépend uniquement de l'atténuation des humeurs, ces teintures emménagogues y sont bien plus convenables, quand l'eau & le vin leur ont servi de menstruës, que celles qui ont été tirées avec les esprits ardens

Expériences faites des Emménagogues avec le syrop violat, prouvent qu'il sont propres à dissoudre les cohérences du sang.

Le mélange que l'on fait des emménagogues avec le syrop violat, fait assez voir que les cohérences du sang sont écartées & atténuées par les emménagogues, & la raison de cet effet est tirée de ce que l'on sçait par expérience, que l'on doit mettre au rang des alcalis tous les corps qui prennent la couleur verte, ou une couleur qui en approche dès qu'on les joint au syrop violat: or la vertu des alcalis est connue de

tout le monde, propre à dissoudre les coagulations du sang; on connoitra donc par les expériences qui suivent, si les emménagogues sont des alcalis, ou ce qui est la même chose, si on les doit mettre au nombre des atténuaus.

Le mélange du syrop violat.

1°. Avec l'huile de succin, lui donne la couleur verte.

2°. Avec l'acier dissous dans le vinaigre, lui fait prendre la même couleur verte, mais très obscure: la dissolution de l'acier non-seulement avec le vinaigre mais avec l'esprit de nitre produit la même couleur selon M. Boyle, aussi bien que la teinture de Mars préparée avec le sel armoniac.

3°. La dissolution de l'acier dans l'esprit de sel, jointe au syrop violat, ne cause aucun autre changement de couleur que celle qui est inséparable de la mixtion, c'est-à-dire que le syrop violat donne sa propre couleur au mélange.

4°. La dissolution d'acier dans l'esprit de sel armoniac, fait prendre au mélange une couleur verte très-brillante; la teinture de tartre & de safran des métaux, avec le succin produit le même effet.

5°. La dissolution d'acier dans l'eau de fontaine, donne au mélange une couleur tirant sur le verd.

6°. Avec l'esprit de sel armoniac succiné, fait prendre à cette dissolution, une couleur moyenne entre la verte & la brune.

7°. Avec l'esprit de sel armoniac préparé avec la chaux vive, le mélange produisit une verdeur telle qu'on la voit sur un étang ou sur un marais.

8°. L'esprit de sel armoniac préparé avec le sel de taitre, donna au mélange une couleur verte très-vive & très-luisante, aussi-bien que l'esprit de corne de cerf, & la teinture de Louver.

9°. Avec la dissolution du cuivre dans l'esprit de sel armoniac, une couleur verte pareille à celle d'une bouteille de verre.

10°. Avec la teinture de succin préparée avec le sel armoniac, une couleur verte un peu plus foible; la même chose arriva avec l'esprit de lavande composé.

11°. Avec la panacée d'opium liquide, une couleur approchante du verd.

120. Avec la teinture d'antimoine , la couleur la de teinture devint aqueuse : la même chose arriva avec la teinture de quinquina , de castoreum & de jalap.

130. Avec l'élixir de propriété préparé avec le sel volatil , une couleur qui approchoit de la verdure , mais un peu obscure.

140. Avec l'esprit de vin , la couleur presque pas changée , ainsi qu'avec l'esprit de succin , & de cochlearia

150. Avec l'esprit de tartre , la couleur verte à la vérité , mais la plus foible que l'on puisse imaginer.

160. Avec le sel volatil huileux , une verdure d'herbe , le sel de tartre eut le même effet ; mais ayant versé dessus l'esprit de vitriol , il se fit une ébullition qui fut suivie d'une couleur rouge.

170. Avec la dissolution de coquilles d'huitres dans l'eau forte , une couleur moyenne entre la verdure & la pâleur.

C'est donc ainsi que les emménagogues changent la couleur du syrop violat bleu & jaunâtre en couleur ver-

te ; & quelques-uns de ces remèdes ont la vertu d'énervier la force des acides , & quelquefois même de l'anéantir absolument : ainsi l'acier dissous dans l'esprit de sel détruit sa couleur rouge , que la mixtion du syrop violat avec l'esprit de sel a coutume de lui donner : le même acier dissous dans l'esprit de nitre , n'éteint pas seulement la rougeur que l'esprit de nitre donne au syrop , mais lui redonne la couleur verte.

Les coquilles des huîtres émoussent aussi de la même manière , tellement que les pointes de l'eau forte que l'on voit par expérience , que sa couleur purpurine se change dans une couleur verdâtre : On peut connoître par le même moyen les corps alcalis , si l'on verse dessus la disposition du sublimé corrosif, car cette disposition étant mêlée avec des substances alcalies , il en naît une couleur jaunâtre . selon que l'assure Mr Tournetort dans la Préface de son Histoire des Plantes des environs de Paris.



*La vertu atténuante des Emménagogues,
connue par les injections faites dans
les corps des animaux vivans.*

La vertu atténuante des emménagogues, est connue par les injections que l'on a fait de ces remèdes dans les animaux vivans ; de sorte que s'il y a des gens scrupuleux, qui ne soient pas tout-à-fait contents des expériences que nous venons de rapporter, qu'ils soient au moins convaincus à la vue de celle-ci : C'est pour cela que nous donnons ici l'Histoire de ces expériences, non pas dans un détail très-exact, mais autant qu'il est nécessaire pour bien établir cette preuve.

10. On fit injection dans la veine jugulaire d'un chien, de deux onces & demie de panacée d'opium liquide, & l'animal mourut quatre minutes ensuite sans que ses membres fussent roides après la mort : on ouvrit la veine cave & l'aorte descendante, il en sortit un sang fort atténué & fort brillant ; les poulmons gorgés de sang étoient fort rouges, celui du cœur étoit fluide ; & loin qu'il y eût dans

les ventricules de ce viicere aucune coagulation , il sembloit qu'ils eussent été lavez avec de l'eau chaude.

2°. On fit boire à un autre chien six drachmes de laudanum de Londres , dissoutes dans l'eau de canelle , il eut bien-tôt après un tremblement & une convulsion & ensuite une violente salivation , & l'animal mourut un quart d'heure après : on ouvrit son cadavre , & l'on trouva dans son estomac & dans ses intestins une matiere chileuse , intimément mêlée avec le laudanum , qui lui avoit donné sa teinture : ses arteres & ses veines étoient tenduës à l'excez , & le sang étoit plus atténué & plus rarefié dans tous son corps qu'on ne le peut croire.

3°. On s'eringua dans la veine jugulaire d'un chien , deux onces d'esprit de vin ; après un demi quart d'heure qu'on ouvrit son cadavre , son sang fut trouvé en grumeaux dans toutes les veines & arteres de son corps , & cette coagulation étoit encore plus compacte dans les ventricules du cœur. Le celebre Bohom a remarqué dans l'esprit de vin cette vertu coagulative , c'est pourquoi il n'a pas hésité à l'employer

ployer comme topique pour arrêter l'hémorragie , & il l'a fait avec succès.

On a injecté de la même manière les teintures tirées avec l'esprit de vin, sçavoir de safran , de castoreum , des espèces de diambra , de mirrhe & d'autres semblables , qui ont toutes coagulé le sang plus ou moins , selon le caractère particulier de la teinture ; car elles ont causé par toutes ces injections les mêmes effets , qu'elles ont produits à l'occasion des mixtions , dont nous avons fait ci-devant les relations.

4^o On seringua fort doucement dans la veine jugulaire d'un chien , environ six drachmes d'esprit de sel armoniac préparé avec la chaux vive ; il fut atteint un quart heure après dans tout son corps d'un tremblement convulsif & de soubresauts de tendons : on lui ouvrit d'abord la veine crurale , puis la jugulaire , il en sortit un sang très-liquide qui avoit l'odeur de l'urine , & qui étoit rempli de bulles d'air : dans le temps de l'injection , le cœur eut de fréquentes & fortes contractions.

On lui injecta de nouveau une demi once d'esprit de sel armoniac , &

il mourut dans l'espace d'une minute : on ouvrit sa poitrine , ses poumons étoient fort rouges & comme enflammés ; & dans toutes les veines & les artères ainsi que dans le cœur , le sang étoit fort subtil & très-raréfié ; il n'y eut que dans le tronc de la veine cave descendante depuis le foye jusqu'au cœur , où il fut trouvé épais & compacte , comme il est lorsqu'il s'est un peu refroidi dans le vaisseau où on l'a tiré .

Or cette épaisseur provenoit sans doute , de ce que l'esprit étant sans cesse poussé de la jugulaire dans l'oreillette droite du cœur , le sang de la veine cave descendante ne pouvoit pas être porté au cœur ; en sorte qu'étant retenu & croupissant dans cette veine , il y avoit contracté cette épaisseur ; ce qui doit arriver presque toujours , si l'on fait injection dans la jugulaire .

5°. On fit dans la veine jugulaire d'un chien, l'injection d'une once & demie d'une forte décoction de quinquina ; après un quart d'heure , l'animal fut attaqué d'une pulsation du cœur plus fréquente , & ensuite de convulsions fréquemment réitérées : on lui seringua

encore demie once de la précédente injection , & il mourut dans l'instant on lui ouvrit après sa mort la veine crurale & l'axillaire , il en sortit un sang liquide & brillant.

Le lendemain on ouvrit la poitrine du même animal , les poulmons étoient fort rouges & très-engorgez ; il y avoit beaucoup de sang , & qui étoit par conséquent compacte dans le ventricule droit : dans le ventricule gauche il y avoit peu de sang , mais assez fluide : il ne sortit pas un sang moins liquide de la veine porte & de la jugulaire , & plus rarefié qu'il n'est dans son état naturel.

60. On donna à boire à un chien à neuf heures du matin, deux onces de la teinture chalibée de Louver , elle ne lui causa presque aucun changement , sinon qu'il trebuchoit comme s'il eut été dans l'ivresse ; à midi on lui fit manger deux petits morceaux de pain , couverts de beurre & une once d'acier préparé avec le soufre , que l'on réitera à trois heures après-midi ; à six heures du soir , on lui seringua dans la jugulaire deux onces de la même teinture ; il eut aussitôt une forte expiration , une exolu-

tion & une pulsation très-violente ; qui dura pendant une heure.

Son cadavre étant ouvert après sa mort, le mouvement peristaltique de ses intestins subsista long-temps : on trouva dans l'estomac & dans tous les intestins une masse d'acier ; & la tunique intérieure de ses viscères étoit teinte d'une couleur ferrugineuse : tous les vaisseaux sanguins & les lactez même , étoient fort tendus.

Après avoir coupé la veine iliaque , il en sortit un sang liquide comme d'un animal vivant ; & celui qui sortit avec impetuosité d'une playe faite au cœur , parut de même fort rouge & très rarifié : à minuit le cœur & les vaisseaux qui en dépendent , étoient tous remplis d'un fort beau sang & fort abondant , mais pourtant moins que dans l'expérience précédente.

70. L'on fit avaler à un chien une drachme de sublimé corrosif , un quart d'heure après il fut attaqué d'un vomissement & d'une convulsion énorme ; une heure après il lui survint un devoyement & il mourut : on lui ouvrit le ventre , & on lui trouva tous les viscères très-rouges , & enflammés en

bien des endroits ; beaucoup de sang extravasé autour du pancreas , dont on voyoit les petites glandes distinctes & presque séparées.

Les canaux de ce viscere étoient si gonflés qu'ils étoient très-sensibles , & ceux mêmes qui rampoient entre les tuniques des veines & des artères ; la rate & les reins étoient remplis d'un sang liquide : on examina ensuite la poitrine , les poumons étoient gorgés & rouges , le cœur étoit rempli d'un sang fluide & abondant , sans qu'il y eût aucune coagulation ; & il sortit aussi des artères & des veines un sang très-liquide.

L'on connoit aisément par cette expérience , la grande vertu du mercure pour subtiliser & atténuer le sang ; car les autres ingrediens qui composent le sublimé corrosif , comme le sel commun , le vitriol & le nitre , sont tous propres à coaguler le sang ; de sorte que s'y étant mêlé avec ces drogues , il ne laisse pas de dissoudre toute coagulation , & de subtiliser le sang ; il est certainement en état dépouillé de tous ces sels acides de dissoudre encore plus fortement les humeurs : ainsi le cao-

melas dans lequel il entre à proportion plus de mercure, a encore plus de vertu propre à subtiliser le sang. C'est l'observation que Wesefer très-exact dans ses recherches d'Anatomie expérimentale, a faite non seulement sur le mercure, mais aussi sur l'ellebore blanc, sur la jusquiame & sur les amandes ameres.

Voilà les moyens dont on s'est servi pour faire des experiences sur les principaux emménagogues : il seroit inutile d'en dire davantage, tant pour confirmer la preuve de leurs effets, qu'à cause qu'un plus long discours sur cet article ne serviroit qu'à ennuyer le Lecteur.

Les effets du Mercure & de l'Acier sur le sang.

La liaison du sang étant ainsi rarefiée & atténuée, les emménagogues augmentent son mouvement : il y en a d'autres aussi qui excitent les mois par leur propre mouvement, dont les principaux sont le mercure & l'acier : car comme la pesanteur du mercure, est telle que ses particules prévalent dix

fois sur celles des globules du sang, il s'ensuit que le mouvement du mercure prévaudra dix fois au-dessus de celui du sang.

Il arrive delà, que le sang rendu plus impetueux après avoir pris du mercure, poussera plus aisément les humeurs visqueuses, malgré les obstructions des vaisseaux capillaires, & qu'il heurtera avec plus de force contre les tuniques des vaisseaux de la matrice, & c'est en cela que consiste toute la vertu des emménagogues.

Mais l'impetuosité du mercure n'est pas la seule vertu qu'il possède ; il dissout par la pesanteur & la subtilité de ses parties, & écarte si bien la cohérence des particules du sang, qu'après avoir atténué les humeurs autant qu'elles le peuvent être, il se fait une plus ample sécretion d'esprits, & le cœur acquiert de nouvelles forces ; ce qui fait qu'employant le mercure à raison de sa vitesse, le mouvement du sang est considérablement augmenté.

La salivation confirme suffisamment tout ce que l'on vient d'avancer ; car lorsque cette évacuation se fait, le pouls est si fort & si fréquent qu'il ap-

proche de celui des fébricitans ; & l'on sçait par experience , que même après la salivation , que le sang du malade reste encore très-subtil & très-rarefié : ainsi l'on ne peut jamais remedier plus efficacement à la suspension des mois , que lorsque pendant l'usage des alterans , on ordonne de temps en temps quelques purgatifs mercuriels.

Je me suis aussi toujours bien trouvé de l'usage long-temps continué de l'athiops mineral , & ce remede m'a paru très sûr & très efficace , & on a coutume de le préférer aux autres préparations mercurielles , sur tout parce que sa préparation est de toutes la plus facile ; or cette operation du mercure quoi qu'immuable & très-constante , n'empêche pas qu'il ne puisse encore avoir d'autres vertus , puis qu'outre qu'il leve les obstructions dans les vaisseaux , il n'émousse pas moins constamment les pointes des acides.

L'acier aussi par la force de son mouvement , ouvre puissamment les vaisseaux obstruez , parce que c'est un corps qui a beaucoup de pesanteur , quoiqu'il en ait moitié moins que le mercure ; il ne laisse pas aussi d'attenuer les humeurs ,

meurs, comme on en est convaincu par des experiences & par les effets; ce qui fait que par la même raison, & par une autre encore il est propre à exciter les mois.

De plus, l'acier est du nombre des remedes que nous avons dit avoir de l'affinité avec les esprits, & pouvoir aisément se revêtir de leur nature; ce que fait assez voir le pouls de ceux qui usent de l'acier, rendu plus frequent: ainsi ce métal peut contribuer en trois manieres à exciter l'écoulement des menstruës; & ces trois principes d'operer, peuvent fournir de quoi rendre raison de tous les effets que l'acier a coutume de produire.

Par exemple, on peut facilement inferer delà pourquoi ce même remede ouvre les vaisseaux obstruez, & pourquoi, comme on le dit communément, il les resserre quand ils sont trop relâchez, & ces manieres d'agir, paroissent à bien des gens non-seulement contraires, mais aussi absolument inexplicables: car je crois qu'il n'y a personne qui ne sçache que l'acier, tant à raison de sa pesanteur que par sa vertu attenuative, peut desob-

struer les vaisseaux , puisque par ces deux raisons il peut détruire la coherence d'un sang visqueux , & pousser par son impetuosité les humeurs dans les vaisseaux capillaires ; les vaisseaux étant donc délivrez d'obstructions , il faut necessairement que leurs tuniques se resserrent ou se contractent.

Car les fibres qui ont été relâchées lorsque le sang croupissoit dans les vaisseaux tout obstacle étant ensuite levé , font librement les actions auxquelles elles sont destinées naturellement , c'est-à-dire , que par une forte élasticité elles se retablissent dans leur ton ordinaire , & qu'elles reprennent leur état de contraction par où elles semblent se reserrer ; & l'acier fortifie effectivement ce ton , non seulement parce qu'il leve les obstructions des vaisseaux mais parce qu'il fournit aussi , comme on l'a dit , des esprits en plus grande quantité , d'où dépend toute la contraction des fibres.

La vertu des Astringens.

Après avoir éclairci tout ce qui concerne les emménagogues , il faut exa-

miner les astringens, dont la vertu ne consiste pas seulement à irriter les fibres & à les resserrer, mais encore à coaguler & à épaisir les humeurs : c'est par cette raison que l'on peut croire qu'elle peut restreindre l'écoulement excessif des mois, parce que les particules du sang étant condensées & plus serrées les unes auprès des autres, leur vitesse diminuë en même-temps; tant parce qu'il se fait une moindre secretion d'esprits, qu'à cause que les humeurs font une telle résistance, que le cœur a beaucoup plus de peine à les pousser; & la vitesse étant languissante, affoiblit tellement le mouvement du sang, qu'il écarte déjà moins les canaux, & ne peut plus surmonter les efforts des fibres qui lui résistent.

Ainsi la force du sang étant affoiblie, les vaisseaux reprennent leur ton, & se ramassent en eux-mêmes; mais s'ils ne les reprennent pas entierement, & qu'ils restent un peu ouverts, le flux ne continuë pas pour cela, parce que les globules du sang étant plus serrez & d'un plus gros volume, ils adherent si fortement aux fentes des vaisseaux, qu'ils remplissent comme

autant de coins leurs ouvertures, & les bouchent entierement.

Les moyens de bien connoître la vertu de ces remedes.

Nous nous servirons pour établir les vertus des astringens, des mêmes moyens qui nous ont servi à expliquer celles des emménagogues : toutes nos preuves se reduiront donc à quatre, qui seront 1^o. Les effets sensibles des remedes. 2^o. Leur mélange avec le sang encore chaud. 3^o. Avec le syrop violat. 4^o. Les injections faites en les seringuant dans les vaisseaux d'un animal vivant.

Preuves tirées des effets sensibles des Astringens.

Deux effets sensibles marquent principalement l'operation des astringens, qui consiste d'une part à irriter les corps sur lesquels ils agissent, & de l'autre à les coaguler.

1^o. L'une des saveurs suivantes, se trouve au moins dans tous les astringens, qui sont l'aigrelette, l'acerbe,

l'austere & la stiptique : la faveur aigrelette est propre au plantain, à l'anagallis, au sel marin, à l'esprit de nitre & au sel adouci : la faveur acerbe se remarque à l'oseille, au vinaigre, au sel de tartre fixe, au tartre vitriolé, aux esprits de souffre, de nitre, de sel & de vitriol ; les saveurs austere & stiptique à l'alun, au vitriol, à l'écorce de grenade, la tormentille, la bistorte, les balauftes, au bold d'Armenie & à d'autres semblables.

Que si ces medicamens piquent & irritent beaucoup la langue quand on les en approche, il ne faut pas douter qu'étant introduits dans les vaisseaux, ils n'irritent les fibres de leurs tuniques, & ne les rétablissent dans leur état de contraction, & cette vertu retractive s'apperçoit même à la vûe, quand on employe ces remedes en forme topique.

2°. L'abaissement du pouls quand on continuë l'usage de ces astringens ; or la diminution du pouls fait comprendre que le sang qui occupoit auparavant un espace assez ample dans les arteres, est alors réduit dans un espace plus étroit, ou qu'ayant con-

tracté une espece de concretion , la masse est beaucoup plus ferrée ; & qu'il se fait par conséquent une moindre sécretion d'esprits ; ce qui rend l'impetuosité du cœur moins vive , & donne aux canaux une moindre extension.

On observe souvent dans le scorbut chaud, qu'après s'être servi des astringens, le pouls est moins élevé , & qu'après la salivation , le sang étant trop rarefié , ils l'épaississent , & le rendent en quelque façon plus compacte , & c'est ainsi qu'ils abaissent le pouls.

Le mélange du sang & de la sérosité avec les astringens , fait évidemment connoître que ces remedes figent & coagulent ces deux liqueurs : Pour le prouver , le 12. Février on mêla avec le sang arteriel d'un chien , les astringens qui suivent.

Preuves tirées du mélange des Astringens avec le sang & sa sérosité.

1^o. L'esprit de nitre adouci fit aussitôt noircir le sang , & le rassembla dans une masse fort épaisse ; & le 13. suivant la noirceur & son épaisseur s'accrurent.

2°. L'esprit de sel adouci rendit sa couleur d'un brun obscur, sa liaison grossiere, mais moins coagulée qu'avec l'esprit de nitre adouci.

3°. L'esprit de nitre bezoardique coagula promptement & fortement le sang & rendit sa masse grumelée comme d'un sang pourri : le 13. Février, une petite partie qui étoit encore un peu fluide, tiroit sur le brun.

4°. L'huile de vitriol fit aussi tôt fermenter & coaguler le sang.

5°. L'esprit de nitre fit d'abord fermenter le sang & le coagula presque aussi-tôt, & sa couleur devint brune. Le 13. Février il y surnageoit beaucoup de sérosité, legerement coagulée.

6°. L'eau forte excita une fermentation & une coagulation assez considerable : la couleur devint approchante d'un brun sombre. Le 13. Février la masse de ce sang étoit noire, épaisse & grumelée ; mais la sérosité moins coagulée qu'avec l'esprit de nitre ; la même chose arriva au suc de bistorte.

7°. L'esprit de sel rendit sa couleur beaucoup plus noirâtre qu'avec l'esprit de sel adouci : la masse se redui-

fit en consistance de syrop. Le 13. Février la même chose arriva.

8°. L'esprit de vitriol philosophique excita une fermentation, & la coagulation étoit de couleur de cendre.

9°. Le vinaigre distillé causa au sang une legere coagulation, & sa couleur devint plus obscure que celle d'un sang pur. Le 13. Février la coagulation étoit plus forte, & la couleur tendoit davantage vers la noirceur.

10°. La teinture antiphrysiq. presque toute la masse du sang se tourna en grumeaux; sa couleur étoit assez obscure. Le 13. Février tout resta dans le même état.

11°. L'esprit de vitriol, la masse devint fort épaisse, & sa couleur comme limoneuse.

12°. Le sel d'acier, le sang se coagula en partie & resta en partie fluide; le sel de vitriol produisit le même effet.

13°. Le sel de saturne, la coagulation mediocre, & la couleur assez vive.

14°. Le cristal mineral, la masse devint un peu grumeleuse.

150. Le suc d'alchimille, la masse se précipita noire & grumelée, la sérosité étoit assez fluide.

L'on fit aussi les expériences qui suivent sur la sérosité du sang où l'on mêla :

1°. La décoction d'écorce de grenade ; cette sérosité devint par cette mixtion un peu plus épaisse : la décoction de bistorte & de tormentille produisit le même effet.

2°. La teinture de corail coagula la sérosité.

3°. L'esprit de sel, une petite portion sereuse fut coagulée, le reste parut subtil & liquide.

4°. L'esprit de nitre causa une forte coagulation, cependant la moitié du serum demeura fluide ; l'esprit de nitre besoardique produisit le même effet.

5°. L'huile de vitriol, la coagulation se précipita au fond du vaisseau ; & la plus grande partie de la liqueur ne fut point coagulée.

6°. L'esprit de nitre adouci coagula le serum ; il en resta pourtant un peu de liquide.

7°. L'esprit de sel adouci, le serum

fut coagulé, mais une partie resta dans sa liquidité.

8°. Le teinture antiphthyfique, le serum devint plus trouble & un peu coagulé.

9°. L'eau forte, une coagulation blanchâtre : la même chose arriva par le mélange de l'esprit de vitriol philosophique.

10°. L'eau styptique, le serum fut fortement coagulé.

11°. La teinture de la terre du Japon, la coagulation devint rouge.

12°. La dissolution du sel dans l'eau commune, la masse coagulée étoit blanche; la dissolution du nitre dans l'eau fit le même effet.

Les expériences que l'on vient de rapporter, font assez voir pour quelle raison les astringens qui sont tirez pour la plûpart du nitre & du sel, excitent les urines : car ces remedes en coagulant les globules du sang, laissent une grande partie du serum dans son intégrité ; il arrive delà que la masse du sang étant coagulée, la sérosité en est plus aisément séparée, & passe aussi plus facilement dans les reins : l'on en a un exemple en faisant cailler du lait

par la jonction des acides; car pour lors, les parties fereuses qui étoient mêle avec les huileuses, entrent en divorce, s'écartent & se séparent les unes des autres.

Preuves tirées du mélange des Astringens avec le Syrop violat.

Les astringens mêlez avec le syrop violat, manifesteront encore mieux leur caractère : car comme ceux à qui ce mélange donnera la couleur verte, auront lieu d'être mis dans la classe des alkalis, ceux aussi auxquels cette addition communiquera quelque rougeur, seront mis au rang des acides.

L'effusion des acides sur ces remèdes produit la même couleur, si au lieu de syrop on y joint la solution d'héliotrope, ou du papier imbibé de la teinture verd de mer d'héliotrope, comme le prétend M^r de Tournefort dans la preface des Plantes, qui naissent aux environs de Paris.

Les expériences que nous avons alléguées, prouvent déjà suffisamment que la mixtion des acides coagule les humeurs; & nous allons voir le chan-

gement que le mélange du syrop violet apporte aux couleurs.

1°. L'huile de vitriol donne une couleur rouge & brillante.

2°. L'esprit de nitre donne encore une couleur plus éclatante.

3°. L'esprit de sel produit une rougeur si étincelante, qu'il semble que ce soit du feu.

4°. L'esprit de nitre bezoardique ne produit pas une couleur rouge si forte que les précédentes mixtions.

5°. L'esprit de sel adouci donne une couleur purpurine ; & le tartre vitriolé en produit une semblable.

6°. L'esprit de vitriol philosophique, une couleur incarnate semblable à celle de l'œillet sauvage ; la solution du mercure dans l'eau de fontaine produit le même effet.

7°. L'eau forte, une couleur d'abord d'un pourpre pâle & luisant, ensuite très-rouge ; & la solution du tartre dans l'eau forte, une couleur semblable à celle des cerises.

8°. La teinture antiphthisique, une couleur fort éloignée de la bleüe.

9°. La solution du cuivre dans l'esprit de sel, une couleur d'un rouge languissant & obscur.

10°. La solution du cuivre dans l'eau forte, une couleur jaune & obscure.

11°. La solution du plomb dans l'huile de vitriol, une rougeur languissante.

12°. La solution du plomb dans l'eau forte, une rougeur assez brillante.

13°. L'esprit de vitriol, la couleur d'écarlate : l'élixir vitriolique de Mynsincht fit le même effet.

Preuves tirées des Injections.

Les expériences qui suivent, faites par les injections, font voir que les astringens coagulent le sang.

10. L'on seringua dans la veine jugulaire d'un chien, une once & demie d'esprit de vitriol ; il eut bien-tôt après une grande difficulté de respirer ; & ses poumons se trouvant ensuite de plus en plus engagez, le chien mourut en convulsion : on trouva dans ses veines beaucoup de sang fort épais & coagulé, mais inégalement ; de manière qu'il y avoit beaucoup de sérosité exempte de coagulation : les ventricules du cœur étoient remplis d'une masse grumeleuse, & presque polypeuse.

Il y avoit un sang noir qui croupissoit dans les poumons, qui s'étant extravasé, étoit adhérent à quelques-uns de ses lobes: le même esprit ayant été transmis dans les veines d'un chien un peu après avoir avalé deux onces de laudanum liquide, avoit tellement changé le caractère de ses humeurs, que son sang qui étoit un moment auparavant sorti de sa veine très-liquide, étoit déjà réduit en grumeaux: les esprits de nitre & de sel produisirent le même effet, si ce n'est que les grumeaux n'avoient pas entr'eux une si ferme adhérence.

2^o. Dans la jugulaire d'un petit chien, je seringuai deux drachmes de sel de saturne dissous dans une demie once de décoction d'écorce de grenade; presque aussitôt son cœur commença d'être si languissant, qu'appliquant la main sur sa poitrine, à peine en pouvoit-on sentir la pulsation: sa respiration étoit pénible & hors d'haleine, & les convulsions étant survenues, il mourut dans l'espace de cinq minutes.

La veine jugulaire & l'iliaque ayant été ouvertes, il en sortit un sang en

partie fluide & en partie grumelé , & fortement coagulé : il y furnageoit une matiere huileuse qui avoit l'odeur du sel de saturne : dans l'aorte le sang se coagula tellement , qu'il sembloit être devenu fibreux : les poumons étoient remplis d'un sang coagulé , & même enflammé en de certains endroits : dans le cœur , le sang étoit si ramassé en lui-même , qu'il sembloit avoir pris naissance avec les colonnes de ces ventricules.

3°. Dans la veine jugulaire d'un chien un peu plus grand , on injecta deux fois une demie drachme de sang dragon dissous dans l'eau tiède , le sistole du cœur & la respiration fut plus fréquente , & ensuite sans qu'il parût aucun symptôme plus violent , l'animal mourut.

Les muscles de la poitrine furent attaqués de si violentes convulsions , qu'on les voyoit de temps en temps se contracter & se relâcher : la veine jugulaire étant ouverte près de la tête , il en sortit un sang écumeux , dont la moitié étoit séparée en grumeaux.

Après avoir coupé l'iliaque , tout le sang se coagula dans une masse très-

solide , dont les petites portions étoient aussi compactes , que si l'on y avoit seringué de la cire qui se seroit moulée au canal du vaisseau , les petits vaisseaux qui se distribuent sur la tunique extérieure des reins , étoient aisément apperçus : les poumons étoient gonflés d'un sang coagulé : le cœur étoit extrêmement tendu par la quantité du sang , qui n'étoit pas dans son ventricule droit moins épais que de la gelée , & dans le gauche sa coagulation étoit encore plus ferme.

4°. Je seringuai dans la jugulaire d'un chien deux onces de vinaigre , la contraction du cœur parut plus fréquente , & du reste il ne lui arriva aucun changement : je réitérai la même dose d'injection ; il eut une respiration laborieuse , qui revint néanmoins dans son premier état , quand l'artere iliaque fut ouverte , dont il sortit beaucoup de sang en grumeaux.

Enfin lui ayant fait une troisième injection de pareille dose , cet animal mourut : on lui ouvrit la veine iliaque , qui fournit un sang très épais & réduit en masse : dans les autres veines & arteres , il étoit légèrement coagulé ,
mais

mais plus fortement dans le cœur ,
& particulièrement au ventricule gau-
che.

5°. L'on injecta dans la veine jugu-
laire d'un chien, une demie once d'es-
prit de sel adouci; il eut d'abord une
très-forte respiration & fort élevée ;
mais qui s'affoiblit si promptement que
l'animal mourut avant que l'injection
fût faite : on coupa transversalement les
muscles du bas-ventre, leurs fibres res-
saillirent, le sang étoit fort coagulé
dans les veines & dans les artères : les
poumons étoient enflammez : le cœur
rempli de sang & fort tendu : on tira
quatre onces de sang du ventricule droit
qui étoit tout-englée : il y avoit peu
de sang dans le ventricule gauche,
mais fortement coagulé : il sortit de
l'aorte comme un polype : une once
d'huile de terebentine produisit le mê-
me effet, à l'exception des poumons
qui parurent d'un noir-rougeâtre, sem-
blable à un foye fricassé.

6°. L'on injecta dans la jugulaire
d'un chien, une demie once de sel
chalibé dissous dans deux onces d'eau
simple; l'animal mourut dans une vio-
lente palpitation de cœur & difficulté

de respiration : la veine iliaque étant coupée, il en sortit un sang qui n'étoit pas à la verité coagulé, mais seulement un peu grumelé, ainsi le sang contracta dans le cœur & dans l'aorte quelque espece de coagulation dans cette experience, quoique plus foible que dans les autres.

*Preuves tirées des actions reciproques
des Emménagogues & des As-
tringens.*

Mais afin d'établir encore mieux les qualitez que nous avons attribuées aux emménagogues & aux astringens, d'arrêter & de coaguler le sang, il ne sera pas hors de propos de prouver par des experiences que ces medicamens agissent reciproquement les uns contre les autres.

Pour cela on ajouta à ces mélanges de sang & d'emménagogues dont nous avons parlé, les astringens qui suivent.

1^o Au mélange de sang & de sel armoniac, on versa dessus l'esprit de sel, toute la masse fut coagulée, la couleur devint comme du sang sale & bourbeux.

2^o. Au mélange de sang & de décoction de sabine, on y joignit l'esprit de nitre besoardique; une partie de la liqueur se convertit dans une masse un peu dure, & l'autre resta fluide, & sembloit n'être autre chose qu'une portion de l'esprit qu'on avoit ajouté, qui étoit resté après la coagulation.

3^o. Au mélange du sang & du laudanum liquide, on ajouta l'huile de vitriol; la liqueur devint une masse fort épaisse, & sa couleur étoit d'un brun fort obscur.

4^o. A la mixtion du sang & de la panacée d'opium liquide, on joignit l'esprit de sel; il se fit une forte concretion, la couleur étoit d'un noir rougeâtre.

5^o. La mixtion du sang & de l'eau de rhuë, fut jointe à l'esprit de sel; la liqueur se coagula & se partagea en grumeaux, elle étoit de couleur tan-née.

6^o. Sur la mixtion de sang & d'esprit de sel armoniac, on versa l'esprit de sel; il se fit une fermentation, & la liqueur se coagula en partie, & resta en partie fluide.

7^o. A la mixtion du sang & de l'eau

d'absinthe, on joignit l'esprit de sel ; la liqueur se changea d'abord dans une coagulation très-noire.

8°. La mixtion de sang & d'esprit de corne de cerf fut jointe avec l'huile de vitriol, il survint une fermentation & une concretion assez forte.

9°. A la mixtion du sang avec la décoction de marube, on joignit l'esprit de sel ; il en résulta le même effet, que de la mixtion précédente avec l'huile de vitriol.

Pour mieux connoître les effets qui résultent des mélanges du sang avec les astringens dont nous avons parlé dans la seconde Section, on fit de nouvelles expériences, & l'on y versa des emménagogues.

1°. Sur le mélange du sang avec l'esprit de nitre adouci, on y versa de la panacée d'opium liquide, & la masse de la liqueur acquit une nouvelle fluidité : la panacée mercurielle produisit le même effet.

2°. A la mixtion du sang avec l'esprit de nitre bezoardique, on y joignit la même panacée.

3°. Sur la mixtion du sang avec l'huile de vitriol, on versa l'esprit de sel

armoniac ; il se fit une fermentation , & la masse de la liqueur devint plus fluide sans rien perdre de sa noirceur.

4°. Sur la mixtion du sang avec l'eau forte , on versa de l'eau de rhuë , toute la masse devint plus liquide.

5°. A la mixtion du sang avec l'esprit de sel , on ajouta la panacée d'opium ; toute l'épaisseur de la masse fut dissipée , & acquit une belle couleur.

6°. Au mélange du sang avec l'esprit de vitriol philosophique , on joignit l'esprit de sel armoniac ; cette mixtion devint très-fluide & sa couleur d'un noir rougeâtre.

7°. A la mixtion du sang avec le vinaigre distillé , on joignit l'esprit de sel armoniac ; cette addition rendit la liqueur très rarefiée , & d'une couleur semblable à celle d'un sang louïable.

8°. La mixtion du sang avec la teinture antiphtysique , jointe à l'esprit de sel armoniac , produisit le même effet qu'à l'expérience précédente.

C O N C L U S I O N.

Il me semble qu'après tant d'expériences successivement rapportées, il est tout évident, que la coherence du sang est diversement changée par les emménagogues & les astringens; sçavoir que les astringens l'épaississent & la rendent plus tenace, & que les emménagogues la rarefient & la subtilisent : or je conçois que toute la vertu des alterans dépend du changement de la coherence du sang, par le moyen de ces deux sortes de remedes : quoique cette mutation des humeurs en des liaisons différentes, se fasse par des gradations insensibles.

Ce seroit une longue & penible entreprise, de rechercher curieusement toutes les causes éloignées de la coherence & de la fluidité des humeurs ; outre que cela est assez opposé à mon dessein, cette recherche étant plus de la competence des Physiciens que de la mienne, puisqu'il suffit à un Medecin de bien sçavoir les causes les plus prochaines, sans remonter jusqu'aux plus éloignées dont on peut fort bien se passer.

Nous finirons donc ici la discussion exacte que nous nous étions proposée de faire sur la nature du flux menstruel, & sur les remèdes que l'on peut apporter à ses déreglemens, & je puis avancer sans trop m'en faire accroire, que l'on ne peut expliquer plus nettement ce qui regarde l'évacuation menstruelle, par d'autres principes que ceux que j'ai suivis.

J'ai tâché selon le peu que la Physique a pû me donner d'intelligence, d'établir la-dessus une Théorie vraie & lumineuse; & quoique je l'aye renfermée en des bornes assez étroites, elle m'a suffi pour éclaircir la matière que j'avois entrepris d'expliquer. Je m'aperçois aisément que ceux qui sont plus versez que je ne suis dans la mécanique, dont je ne me reconnois que médiocrement informé, pourroient beaucoup ajouter à ce que j'en ai dit, tant pour l'ornement du discours, que pour la solidité des preuves.

Il y aura peut-être bien des gens, qui n'ayant pas coutume de rechercher fort curieusement les causes des maladies, ou qui ne veulent pas s'en don-

ner la peine, ou qui n'en ayant pas la capacité, s'imagineront que toute la Théorie Médecinale est inutile dans la pratique, & quelques-uns même la croiront dangereuse.

Il se peut faire aussi, & je ne doute pas même qu'il ne soit arrivé plus d'une fois, que des Medecins qui s'étoient rendus très-habiles dans la Théorie Médecinale, n'ont pas été heureux dans la pratique, ayant négligé cette dernière partie de l'art, s'étant donnez tout entiers à la première.

Car ces deux parties s'entr'aident mutuellement, de telle sorte que personne ne peut être un grand Medecin, qu'il ne s'y soit rendu également habile; mais qu'y-a-t-il de moins raisonnable, que de penser qu'un homme, qui connoît plus parfaitement la nature d'une maladie, soit moins propre à la guerir que celui qui n'en a qu'une très-legere connoissance, & que celui qui a intimément pénétré jusqu'à l'origine d'une maladie, paroisse moins propre pour y remedier qu'un autre qui ne s'est presque pas mis en peine de s'en instruire?

Comme si la connoissance la plus étendue

duë d'une chose, mettoit un obstacle à la bien conduite; & comme si un homme pouvoit établir la plus heureuse méthode de guérir une maladie, n'étant pas capable, entre plusieurs méthodes, de choisir celle qui est la plus convenable: on ne sçauroit disconvenir après tout, que s'il y a quelqu'un qui soit plus propre que les autres à guérir les maladies, ce ne soit celui qui en connoît mieux qu'un autre la première origine, qui a attentivement réfléchi sur les différens caracteres des humeurs qui les produisent, & qui a fontiellement observé la regle que suit la nature, ou pour conserver la constitution du sang dans son intégrité, ou pour la rétablir quand elle est viciée: car c'est en cela sur-tout que consiste l'industrie de tous ceux qui se mêlent de traiter les malades, de sçavoir bien connoître le génie particulier de la maladie, & de sçavoir prescrire pour sa guérison les meilleurs remèdes.

Mais ces gens-là diront encore qu'il y en a qui guérissent heureusement les malades sans avoir aucune Théorie, sans avoir aucune connoissance de la structure du corps humain, ni de la manière dont les remèdes agissent: mais si l'on

examine un peu dans la conduite de ces prétendus Praticiens, combien ils donnent de remèdes mal-à-propos, combien ils sont opposez les uns aux autres, & la quantité dont ils en farcissent les malades, jusqu'à leur en donner un dégoût affreux, on conviendra sans difficulté que les Apoticaire ont beaucoup plus d'obligation à ces sortes de médicastres, de leur fournir l'occasion de faire de longues & opulentes parties que ne leur en ont les malades qu'ils surchargent & qu'ils oppriment par de tels fatras.

Car n'ayant pas la moindre notion de la maladie, ni aucune méthode sûre & fixe pour la guérir, ils parcourent à l'avanture toute la Médecine-pratique, persuadés qu'il faut enfilier plusieurs routes afin d'éviter un mauvais succès, n'en suivant qu'une seule.

Ceux au contraire qui tiennent la balance juste, & qui se sont rendus toutes les routes du corps humain familières par l'étude de l'anatomie, qui ont fait d'exactes recherches sur la nature & les qualitez des fluides qui circulent dans toute l'étendue du corps, connoîtront aisément l'indication qu'il faut suivre dans le traitement de la maladie, &

qu'elle fera la meilleure méthode d'administrer les remèdes : ils n'hésiteront point à choisir parmi la grande profusion de remèdes que la Pharmacie fournit, quoique très-différens, ceux qui sont les plus propres à remplir leur intention, & l'ordre qu'il faut observer dans leur usage, sera depuis long-temps établi dans leur idée.

A la vérité ceux qui ont long-temps pratiqué, sont si bien instruits par l'expérience qu'ils peuvent assez heureusement guérir quelques maladies, quoiqu'ils soient très-ignorans de la Pharmacie rationnelle; & l'on n'a pas lieu de s'en étonner, parce qu'il y a un grand nombre de maladies qui font un cercle, & reviennent souvent dans le monde. Que s'il arrive quelque nouvelle maladie, & que ce Praticien n'ait point encore vu cet homme, avec toute son expérience il sera fort embarrassé sur ce qu'il doit faire, & feuillitera long-temps & fort inutilement les anciens Commentaires, d'où il ne pourra tirer aucune lumière, qui lui puisse faire connoître ce nouvel accident.

Au contraire celui qui s'est appliqué à la recherche des causes des maladies, &

qui connoît à fond ce que peut la nature par elle-même, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire, il ne le regardera pas comme un monstre; mais ayant accommodé au cas présent l'idée des maladies qu'il s'est depuis long-tems formée dans son esprit; il comprendra avec plus de facilité quelle sera l'origine & la cause de ce mal, & de quelle manière il faut procéder dans sa cure.

Celui qui est entièrement ignorant dans la Théorie médicale, sçait moins distinguer les maladies même que les noms qu'on leur donne: & cette erreur dont beaucoup de Médecins ne sont pas exempts, est très-préjudiciable dans la pratique de la Médecine.

Dans la fièvre, par exemple, on rencontre souvent les mêmes symptômes, quoique la cause de la maladie soit différente, & que l'état des humeurs soit aussi très-différent: car il y a des fièvres causées par la plénitude; d'autres par la raréfaction des humeurs; d'autres viennent de la viscosité du sang: de sorte que cette maladie selon la diversité de ces causes, demande pour sa curacion une méthode très-différente & diverses indications.

Lors donc que l'on appelle un de ces Médecins nominaux, pour ainsi dire, parce qu'ils ne sçavent que des noms: s'il juge d'abord que l'on doit donner le nom de fièvre à la maladie, il tient toujours la même conduite dans sa cure, quelque diversité qu'il y ait dans la cause qui la produit, & dans les symptômes qui l'accompagnent: s'il guérit en suivant cette méthode, on aura certainement lieu de le dire heureux, mais il ne sera pas dans le fond un trop habile Médecin.

Mais un Médecin rationnel ne se met pas tant en peine du nom de la maladie que de sa nature & de son caractère particulier: toute son attention tend à se bien mettre au fait de l'état du sang, afin de decouvrir par là des indications justes sur le choix des remèdes.

Un Praticien qui n'a point de théorie tombe encore dans un autre défaut, qui regarde l'application des remèdes: car ne sçachant point, ni comment les maladies ont été causées, ni comment les remèdes agissent sur le sang, il ne se servira que des remèdes dont il aura connu le succès par une longue expérience.

Cependant comme il est plus avanta-

geux dans la Médecine que les remèdes qui passent pour être excellens, puissent être employez pour d'autres maladies que pour celles auxquelles on les croit vulgairement convenables, plutôt que de se mettre en peine d'en inventer de nouveaux, il n'y aura qu'un Médecin rationnel qui puisse suppléer à ce défaut; parce qu'il connoît si bien, & le degré de la maladie & les forces des remèdes, que voyant clairement l'affinité qu'ils ont ensemble, il trouvera de nouveaux moyens d'étendre ces remèdes à beaucoup d'autres maladies, qu'à une ou à deux pour lesquelles l'expérience les aura crû spécifiques.

Quelques-uns encore insisteront à combattre avec aigreur ce que nous venons d'alléguer en faveur de la Théorie, & diront qu'elle contribue peu à faciliter l'explication des maladies, parce qu'elle ne peut pas s'accommoder à toutes. Mais c'est là assurément une objection qui marque beaucoup d'ignorance; comme si la Théorie ne pouvant pas convenir à toutes les maladies, elle ne pouvoit se conformer à aucune.

C'est quelque chose que la Théorie soit parvenue jusqu'au point où nous la

voyons , & elle a si heureusement procédé à en éclaircir quelques-unes , qu'il semble qu'il lui sera facile d'aller plus loin si l'adresse des Médecins marche d'un pas égal avec la pénétration de leur esprit.

Nous convenons que la Théorie seule telle que nous la supposons , ne peut pas faire un grand progrès dans la Médecine , à moins qu'elle ne soit jointe à une longue & à une fréquente pratique, qui étant néanmoins dirigée par l'autre, elle sera moins sujette aux erreurs qu'elle s'efforce en vain d'éviter sans son secours.

Toutes ces choses ont été également bien connues & pratiquées des Anciens ; & le plus heureux de tous les Praticiens, Hippocrate dans sa Lettre à Theffale , croit que l'on ne peut faire selon d'autres principes un égal progrès dans la connoissance des maladies , & de la maniere de les guérir de sorte qu'il recommande à Theffale son disciple étudiant en Médecine , d'étudier avec application
„ les proprietez des figures & la science
„ des nombres , & de s'appliquer efficacement à la science qui enseigne ces
„ choses , & qui mesure toutes les gran-

» deurs , parce qu'il les reconnoît com-
» me les uniques sources, d'où peu-
» vent émaner toutes ces connoissances
» de la Médecine.

Et il est à croire que ces principes & premiers élémens qu'il exhorte fortement son fils d'étudier avec soin, lui étoient parfaitement connus : aussi apprenons-nous qu'il avoit entendu & pris les leçons de Democrite, qui enseignoit en son temps la science que nous appelons Méchanique, qui est si peu nouvelle que l'on estime communément qu'elle est la plus ancienne de toutes les sciences.

Hippocrate bien instruit de cette science, a observé la nature, & en a ingénieusement pénétré les secrets les plus cachez ; & parce que les observations qu'il nous a laissées sur les maladies, sont tout-à-fait conformes à la nature, on estime qu'elles sont très-excellentes. Je n'estime donc pas avoir donné un léger appui à cet ouvrage, d'avoir presque toujours rendu Hippocrate garant de mes sentimens.

E I N.

PRIVILEGE GENERAL.

L O U I s par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra :
SALUT. Notre bien amé JEAN BAPTISTE OSMONT Fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titre : *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur Devaux Chirurgien de Paris ; Traité de la Nature des causes, des symptômes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cokburn, traduit de l'Anglois ; Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine, la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois ; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes, par le sieur Jacques Vercelloni traduit de l'Anglois ; Emmenologie ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois ;* qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres; suivant la feüi-

le imprimée & attachée pour modele sous le
contre-scel des Presentes : A CES CAUSES ,
voulant traiter favorablement ledit Expofant ,
Nous lui avons permis & permettons par ces
Presentes , de faire imprimer lefdits Traitez
ci-deffus specifiez en un ou plusieurs volumes
conjointement ou féparément , & autant de fois
que bon lui semblera , sur papier & caracteres
conformes à ladite feuille imprimée & atta-
chée sous notredit contre-scel , & de les ven-
dre , faire vendre & debiter par tout notre
Royaume , pendant le tems de dix années con-
fécutives à compter du jour de la date des-
dites Presentes. Faisons deffenfes à toutes
fortes de personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient , d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de notre
obéiffance ; comme auffi à tous Libraires ,
Imprimeurs & autres d'imprimer , faire im-
primer , vendre , faire vendre , débiter ni
contrefaire lefdits Traitez ci-deffus exposez
en tout ni en parrie , d'en faire aucuns ex-
traits , sous quelque prétexte que ce soit d'aug-
mentation , ou correction , changement de
titre , même de traduction en langue Latine
ou autrement , fans la permission expresse
& par écrit dudit Expofant , ou de ceux
qui auront droit de lui ; à peine de confisca-
tion des Exemplaires contrefaits , de six mille
livres d'amende contre chacun des contreve-
nans , dont un tiers à Nous , un tiers à
l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit
Expofant , & de tous dépens , dommages
& intérêts , à la Charge que ces Présentes se-
ront enregistrées tout au long sur le registre

de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations auront été données es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVÉLIN & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVÉLIN, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce con-

traies. Car tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris le treizième jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent vingt neuf, & de notre Règne le quatorzième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le premier Juin mil sept cent vingt-neuf.

P. A. LEMERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en jouir suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. **B. L. OSMONT.**

Registré la cession ci-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt-sept Septembre mil sept cent vingt-neuf.

P. A. LEMERCIER, Syndic.



